

DMITRY MÉREJKOWSKY

---

LA  
**Naissance des Dieux**  
Toutankhamon en Crète

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

PAR

M. DUMESNIL DE GRAMONT

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS  
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS  
3, RUE AUBER, 3

—  
1924

Prix : 6 fr. 75 c.







ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
— ΚΑΝΙΩΝ —  
Αδφ. Νο. 19264  
Χρονολ. Πρωτ. 26.2.1963  
Εισκότης Φίλος Κωστής  
Αριθ. 889.55/Η.Ε.

LA

NAISSANCE DES DIEUX

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

---

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

LA MORT DES DIEUX, <i>traduction de Jacques Sorrèze.</i>	1 vol.
LE ROMAN DE LÉONARD DE VINCI, <i>traduction de Jacques Sorrèze.</i>	2 —
PIERRE ET ALEXIS :	
I. — L'ANTÉCHRIST.	1 —
II. — PIERRE LE GRAND.	1 —
LE MYSTÈRE D'ALEXANDRE I <sup>er</sup>	1 —

---

*En préparation :*

AKHENATON, JOIE DU SOLEIL. *Toutankhamon en Égypte.*

DMITRY MEREJKOWSKY

---

LA  
NAISSANCE DES DIEUX

TOUTANKHAMON EN CRÈTE

TRADUIT DU RUSSE

PAR

M. DUMESNIL DE GRAMONT

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—  
1924

*Il a été tiré de cet ouvrage*

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

*tous numérotés.*

---

Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays.

---

Copyright 1924, by CALMANN-LÉVY.



LA MÈRE DES DIEUX



— « Le Père est l'amour, *Ab vad.* » Ab —  
le Père, Vad — l'amour. Voilà ce qui est écrit  
sur le talisman.

— Qu'est-ce que cela signifie donc : « le  
Père est l'amour » ?

— Je ne sais... Depuis que ma mère me  
l'attacha au cou, je ne l'ai jamais ôté, et toute  
ma vie il m'a protégé. C'est encore lui qui  
tantôt m'a sauvé de la bête. Quand le sanglier,  
surgissant des roseaux, me renversa, j'ai voulu  
saisir mon couteau — la gaine était vide. Étendu  
sous le ventre du monstre, je l'entends grogner  
au-dessus de moi, ses défenses cherchent ma  
gorge ; heureusement il m'a touché trop bas,  
au-dessus de la clavicule ; un peu plus haut,

et c'était fini. Alors, je me souviens du talisman, je le tâte sur ma poitrine, je murmure : « *Ab vad!* » et voici que de l'autre main je ramasse dans l'herbe le couteau : il avait glissé dans ma chute. Je me soulève et j'enfonce la lame jusqu'au manche dans le ventre de la bête.

— Nous avons été sauvés, toi par le talisman, moi par toi.

— Je ne pensais guère à toi... Mais si même je t'ai sauvée, qu'y ai-je gagné? Car nous autres, marchands, nous ne pensons qu'au gain...

— Attends, marchand, peut-être y gagneras-tu...

Il ne voyait pas son visage, mais il devinait à sa voix qu'elle avait souri, et de bonheur son cœur tressaillit, bien qu'il sût qu'il n'y aurait pas de bonheur.

Tammuzadad, le Babylonien, fils d'Istarraman, et Dio, la Crétoise, fille d'Aridoël, revenaient par un chemin des bois du mont Ida vers Cnossos, capitale de l'île de Crète. La route — deux ornières creusées dans une argile d'un rouge jaunâtre — avait été tracée par les roues grinçantes des chariots de bûcherons qui amenaient des montagnes aux chantiers navals de Cnossos, les pins et les cèdres.

Tammuzadad et Dio revenaient de chasser les taureaux sauvages. C'était malgré eux qu'ils avaient débusqué un sanglier : de lui-même

il avait sauté sur eux, effrayé par les chiens courants.

Les taumachies sacrées se célébraient sur l'arène de Cnossos en l'honneur du Minotaure. Chaque printemps, chasseurs et chasseresses allaient sur la Montagne à la recherche des taureaux sauvages. Là, dans les pâturages embaumés, paissaient ces animaux indomptables, pesants, au front large, aux cornes énormes, monstrueusement beaux, premiers-nés de la création, fils divins de la Terre-Mère. On les capturait comme les oiseaux avec d'immenses filets en gros câbles marins que l'on tendait dans les fourrés ténébreux, en travers des sentes menant aux abreuvoirs.

Déjà, dans les vallées, le printemps fleurissait, mais ici, sur la montagne, c'était encore l'hiver. Un vent glacial soufflait de l'Ida neigeuse; dans le ciel les nuages passaient si bas qu'ils semblaient s'accrocher aux cimes des pins; des flocons de neige humide se mêlaient à la pluie. Le soir tombait.

Mais dans le crépuscule d'hiver, le printemps respirait déjà. D'un amas de feuilles mortes émergeaient des mugets, les violettes fleurissaient dans la mousse; un coucou chantait comme s'il pleurait de bonheur, bien que sachant, lui aussi, qu'il n'y aurait pas de bonheur.

— Oui, le talisman m'a sauvé de tout, reprit

Tammuzadad, — du feu, du fer, du poison, du fauve — de tout, sauf...

— Sauf?... demanda-t-elle. Il ne répondit pas et elle comprit : « de toi ».

Ils étaient tous les deux enveloppés de peaux de bêtes : lui, d'une rousse toison de lion dont la gueule lui servait de casque ; elle, d'une peau de loup grise, avec un casque de putois. Tous deux tenaient à la main une lance de chasseur et portaient derrière le dos un arc et un carquois. Il était difficile de distinguer l'homme de la femme.

Rejetant en arrière la gueule de lion, il approcha la main de son cou.

— Cela te fait mal? demanda-t-elle.

— Pas trop. Ce n'est qu'une égratignure. Quand j'étais berger dans le désert de Halihalbat, je chassais le lion avec une massue. Une seule fois une lionne qui venait de mettre bas, me blessa : mon dos porte encore la trace de ses griffes... Mais j'étais alors plus vigoureux, plus jeune...

— Le bandage a glissé, dit-elle. Attends, je vais l'arranger.

— Eh non, pas ici, dans la forêt. Bientôt nous serons rentrés, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle avec hésitation.

— Connais-tu bien le chemin? N'allons-nous pas nous égarer? Quel fourré! Entends-tu ce bruit? C'est celui de la mer?

— Non, celui des pins. Le bruit des pins ressemble à celui des vagues.

Et après un silence, elle reprit, comme si elle pensait toujours à la même chose :

— Qu'est-ce que cela signifie donc : « Le Père est l'amour » ? Qui est le Père ? Dieu ?

— Je ne sais. Voici quarante ans que je le répète, mais je ne le sais pas. La parole de Dieu est un vase clos ; qui sait ce qu'il contient ? Et peut-être ne faut-il pas le savoir. Savoir, c'est mourir...

— Eh bien, que je meure, pourvu que je sache !

Tous deux se turent, écoutant le bruit des pins, — bruit de la mer invisible. N'est-ce pas celle dont la houle mystérieuse apporte la rumeur de la mort jusqu'à tous les rivages terrestres ?

— A Our, en Chaldée... commença-t-il, et il s'arrêta.

En prononçant le nom de sa ville natale, il se prit soudain à haïr les nuages bas, la neige fondue, l'odeur fade des aiguilles humides, le triste chant du coucou, le bruit des pins, lugubre comme celui de la mort — et elle aussi, l' Aimée, car c'était à cause d'elle qu'il ne reverrait jamais sa patrie et mourrait vagabond sur une terre étrangère, comme un chien sur la grand'route.

— A Our, en Chaldée, continua-t-il, mon père était prêtre du dieu de la lune, Sin. Il voulut m'enseigner à moi aussi les mystères de la

sagesse divine, mais je ne l'écoutais pas, j'avais d'autres pensées. J'en ai pourtant retenu quelque chose. Voici ce que les tablettes antédiluviennes disent de la création du monde :

Les dieux convoquèrent la déesse,  
La sage Mami, la secourable...

— Mami? fit-elle, étonnée. — Chez vous Mami, et chez nous Ma. C'est le même nom?

— Le même. Peut-être est-elle la même partout. Tous les hommes, comme des enfants, l'appellent : « Mami ».

Les dieux convoquèrent la déesse,  
La sage Mami, la secourable :  
« Toi, l'unique chair maternelle,  
« Toi seule peux créer les hommes. »  
Ouvrant la bouche, Mami, la Souveraine,  
Répond aux dieux puissants :  
« Seule, je ne puis... »

Plus loin, la tablette est brisée. Mais voici la fin :

Ouvrant la bouche, Ea, le Père,  
Dit aux dieux puissants :  
« Il faut immoler Dieu;  
» Avec la chair et le sang divins,  
» Mami pétrira l'argile... »

Ainsi firent les dieux : de la chair et du sang du Dieu immolé, ils créèrent l'homme.



— Chez vous aussi ! s'écria-t-elle, plus surprise encore.

— Oui, chez nous aussi. Dieu meurt, pour que l'homme vive. Et n'est-ce pas là ce que signifie : « Le Père est l'amour ? »

— C'est cela ! C'est cela ! Pourquoi donc disais-tu que tu ne savais pas ?

Sous le masque de putois, ses yeux brillèrent, étoiles fatidiques, terriblement proches, terriblement lointaines ; et de nouveau, il sentit que cette terre étrangère était sa patrie et qu'à cause de cette femme aimée et détestée il mourrait comme un chien sur la grand'route — et que c'était là le bonheur.

— Pourquoi donc disais-tu que tu ne savais pas ? répéta-t-elle.

— Je ne sais pas, je ne sais rien, jeune fille, répondit-il avec un amer sourire. — C'est peut-être cela, c'est peut-être autre chose. L'homme n'en sait pas plus sur Dieu que le ver sur l'homme. Comment une créature tremblante comprendrait-elle les voies divines ? Tout est double. Il y a une loi pour le ciel, et une autre pour la terre. A en juger par les choses d'ici-bas, Dieu se soucie peu des hommes. Comme nous chantons dans nos psaumes :

J'attendais du secours, nul ne m'a secouru ;  
Je pleurais, nul ne m'a consolé ;  
J'appelais, nul ne m'a répondu.

Les bons et les méchants ont le même sort : tous nous mourrons et serons comme de l'eau répandue sur la terre et qu'on ne peut ramasser.

— Pourquoi parles-tu ainsi?

— Comment ainsi?

— Comme s'il n'y avait que le néant.

— Et qu'y a-t-il donc? Tu dois le savoir mieux que moi : tu es prêtresse, les mystères divins te sont révélés. Moi, je ne suis qu'un marchand, je ne sais que compter : deux et deux font quatre — c'est la mort. L'homme meurt, se couche et ne se relève plus.

— Et c'est tout?

— C'est tout.

— Et tu ne veux rien d'autre?

— Comment ne le voudrais-je pas? Je veux que deux et deux fassent cinq, mais je sais bien que cela ne sera pas, car, voici, il est dit encore autre chose sur la création du monde :

Tu recherches la vie, mais ne la trouveras pas ;  
Lorsque les dieux créèrent les hommes,  
Ils leur destinèrent la mort  
Et gardèrent pour eux la vie.

Tout est double. Choisis ce que tu veux : ou deux et deux font cinq — la vie, ou deux et deux font quatre — la mort.

Il se tut, puis demanda :

— Est-il vrai, jeune fille, que dans votre Ile-

on immole des victimes humaines, que les pères sacrifient leurs premiers-nés?

— Tais-toi! Peut-on parler de cela? s'écria-t-elle avec effroi.

— On ne peut en parler, mais on peut le faire?

— Tais-toi, tais-toi, impie! Si tu dis encore un mot, je ne suis plus ton amie! prononça-t-elle si impérieusement qu'il se tut.

Depuis longtemps déjà, ils avaient quitté le chemin pour une sente mal tracée, semblable à une piste de bête. Tout à coup, ils débouchèrent sur une calme et tiède clairière, abritée par des rochers. Au milieu, dans la brume du soir, s'épanouissait, tout rose sous la neige blanche, un petit amandier en fleurs.

— Tu t'es peut-être trompé dans ton calcul, marchand? S'il y avait autre chose que deux fois deux font quatre? dit-elle, en jetant un regard sur l'arbrisseau,

— Peut-être, répliqua-t-il, et de nouveau il sourit amèrement. — Écoute, jeune fille. Le fou dit au sage : « N'y a-t-il que du mal sous le ciel? » Et le sage répondit : « Il y a aussi du

bien. » — « Quel est-il ? » — « Voici : qu'on nous brise la tête à tous deux, et qu'on nous jette à l'eau. »

— En voilà une réponse ! s'écria-t-elle avec un rire d'une gaieté enfantine.

Lui aussi regarda l'arbrisseau et comprit : sa tristesse à lui était à la gaieté de Dio ce qu'était à ces fleurs roses la neige fondue.

Elle regarda alentour :

— Où sommes-nous donc ? Je ne me rappelle pas cette clairière...

— Je savais bien que nous nous égarerions. Pourquoi donc as-tu quitté le chemin ?

— Je voulais aller au plus court.

— Le voilà bien, le plus court ! Ah ! petite sottise ! En cherchant le chemin du ciel, nous avons perdu celui de la terre. Et la nuit approche.

Il s'assit sur un tronc de pin abattu, essuyant de la main la sueur de son front.

Elle ne songeait pas à elle-même : habituée à chasser, elle aurait passé la nuit dans la forêt aussi bien que dans sa maison. Mais elle le voyait fatigué, affaibli par sa blessure. Elle réfléchit et décida :

— Ne crains rien, nous trouverons un gîte.

— Dans une tanière d'ours ?

— Non, chez Elle.

Il comprit : chez Elle — chez la Mère. Son

nom était si sacré et si terrible, que presque jamais on ne le prononçait.

— Où est-Elle donc?

— Pas très loin d'ici.

— Et comment le sais-tu?

Silencieusement, elle indiqua, gravée dans l'écorce du pin, une petite croix gammée, le signe sacré de la Mère. Il se répétait plus loin sur un autre tronc, puis, sur d'autres encore. Comme des jalons, les croix menaient vers Elle.

Guidés par elles, ils entrèrent dans un ravin — un lit de torrent desséché, couvert de bruyères violettes et de fougères rouillées, si épaisses que l'on ne voyait pas où l'on posait le pied. Dio marchait devant. Soudain, elle recula, ayant à peine eu le temps de s'arrêter au bord de l'abîme.

De l'autre côté du précipice, dans la brume d'un blanc trouble, des montagnes s'amoncelaient comme des nuages et, très haut, au-dessus d'elles, planait solitaire, presque invisible, le fantôme blanc de l'Ida neigeuse — la grande Mère elle-même, Mâ l'Innommée.

On ne pouvait, semblait-il, aller plus loin. Mais sur le rocher à pic, au-dessus même de l'abîme, était nettement tracée en rouge la petite croix conductrice. Contournant sur le bord du précipice la saillie du rocher, ils arrivèrent à une petite plate-forme demi-circulaire, entourée

de blocs de pierre. C'était l'enceinte sacrée devant la grotte de la Mère.

Une pierre noire, arrondie en haut comme un gland, se dressait au milieu de la plate-forme. On croyait qu'elle était tombée du ciel, comme un météore, et qu'elle brillait la nuit de la lumière des astres. C'était le symbole obscène, la Pierre sacrée, demeure de Dieu.

Dio, par une porte, pénétra dans l'enclos. S'approchant de la Pierre, elle l'étreignit et la baisa. Puis, revenant vers Tammuzadad, elle dit :

— Entre ! Avec moi tu le peux.

Et le prenant par la main, elle l'introduisit dans l'enceinte. Il y avait dans le rocher une petite porte de cuivre. Dio y frappa. Personne ne répondit.

— Sans doute les Abeilles sont allées à la ville, dit-elle.

Les prêtresses de la Mère étaient appelées Abeilles ; Dio elle-même était une Abeille.

La petite porte n'était jamais fermée : la crainte de Dieu protégeait le sanctuaire. Ils l'ouvrirent et, par une fente étroite, entrèrent dans une caverne obscure et chaude, parfumée de safran et d'encens.

A la lueur terne qui filtrait de la porte entr'ouverte, ils aperçurent un trépied de bronze — l'autel des parfums — où des braises rougis-

saient sous la cendre. Dio ranima le feu, en y jetant des branches sèches. Une flamme vive brilla et la grotte s'éclaira.

Derrière l'autel des parfums se trouvait l'autel des libations — une table en stéatite noire portée par des colonnettes. Trois coupes y étaient creusées — pour l'eau, le lait et le miel : l'eau pour le Père, le lait pour le Fils, le miel pour la Mère.

Plus loin, vers le fond, s'élevaient deux énormes cornes de taureau en argile, entre lesquelles, sur une hampe de cuivre, étincelait, reflétant la flamme, une double hache de cuivre poli. Cette hache sacrée, Labrys, était le symbole du fils immolé, du Taureau céleste. La hache du père — la foudre — égorgait le nuage — le Taureau, afin de saturer du sang de la victime — la pluie — la Terre nourricière.

Tout au fond, se tenait une monstrueuse petite idole d'argile, d'une antiquité immémoriale. Elle avait pour visage un bec d'oiseau et pour bras de grotesques tronçons, semblables à des ailerons de poussins; d'énormes anneaux étaient pendus à ses gigantesques oreilles; elle portait, en guise de mamelles, deux cercles de points rouges, et le triangle noir du sexe féminin.

Entrés dans la caverne, Tammuzadad et Dio enlevèrent leurs peaux de bête.

Il portait une longue robe de laine violette



avec des broderies d'or répétant un même dessin : l'Arbre édénique de la Vie entre deux chérubins. Sa barbe noire mêlée de fils gris était frisée en petites boucles aux étages réguliers; mais, défaites et ébouriffées par le vent et la pluie, elles étaient maintenant un peu ridicules et piteuses. Il était de petite taille, trapu et large d'épaules. Son visage aux traits durs, comme gravés dans la pierre, hâlé comme celui des marins, où un mauvais rictus semblait s'être figé, n'était pas beau. Mais parfois un sourire inattendu — un sourire enfantin — découvrait, comme si un masque était tombé, un autre visage, simple et bon.

Elle portait une jupe crétoise, plissée, à volants, s'évasant en cloche vers le bas, arrondie sur chaque jambe, rappelant vaguement une culotte d'homme. Sa taille était très mince, serrée, presque coupée, comme celle d'une guêpe, par le bourrelet d'une ceinture en cuir; son buste était couvert d'un khiton étroit et collant, d'un tissu fin et doré, comme une pelure d'oignon séché; sur la poitrine, une échancrure triangulaire, descendant jusqu'à la ceinture, découvrait les seins.

Lorsque la flamme brilla sur l'autel, Dio, levant les bras, tendit les mains, les paumes en avant, vers la monstrueuse petite idole au fond de la caverne; puis, elle les porta à

son front, les joignant au-dessus des sourcils comme pour protéger ses yeux contre une lumière trop vive. Trois fois elle répéta ce geste, en prononçant une prière dans l'antique langue sacrée. Tammuzadad la comprenait mal, mais il entendit cependant qu'elle priait la Mère :

— Tous tes enfants, Mère, absous-les, sauve-les, protège-les!

Étonné, il reconnut la prière, presque semblable, que sa mère lui avait enseignée dans son enfance; c'était en la prononçant qu'elle lui avait attaché au cou la tablette de cornaline, le talisman avec les signes à demi effacés de l'antique inscription : « Le Père est l'amour. »

Dio, la prière achevée, lui indiqua contre les murs opposés de la grotte deux tas de feuilles sèches couverts de peaux de brebis, sans doute les couches des Abeilles qui vivaient là.

— Nous y serons bien pour la nuit!

Il la regarda, silencieux et surpris : ne comprenait-elle pas ce qu'elle faisait ou croyait-elle que la grâce de la Mère la protégerait contre tout?

L'ayant fait asseoir sur un tronc de chêne, elle tira de sa gibecière tout ce qu'il faut pour panser une blessure; elle alla chercher à la source, à l'entrée de la grotte, de l'eau qu'elle fit chauffer dans un bassin de cuivre sur les charbons de l'autel; elle lava la plaie, la

saupoudra avec une herbe qui apaise les douleurs, et la banda d'un morceau de toile de lin fraîche. Comme toutes les Abeilles, elle était une habile guérisseuse.

Ses doigts touchaient à peine la plaie. Mais il pâlit et serra les dents.

— Lilith! Lilith! murmura-t-il comme dans un délire.

— Que dis-tu là? demanda-t-elle.

Il ne répondit rien.

Lilith était un démon babylonien d'une beauté terrible et fascinante : ni homme, ni femme, et les deux à la fois, il suçait la nuit le sang des adolescents et des vierges endormis.

Les jeunes filles souvent ont l'air de garçons. Mais Dio en avait plus que l'air. Chose étrange, parfois il ne savait pas qui il aimait : elle ou lui? Il voyait la nudité de sa poitrine de vierge — et pourtant il ne savait pas.

Oh! ce corps trop mince, svelte comme celui d'un éphèbe, ces hanches trop étroites, ces mouvements anguleux, ces boucles indociles des cheveux courts, d'un noir bleuâtre, cet incarnat des joues tendre et hâlé, viril et virginal, comme la fleur rose de l'amandier dans la brume du soir, ce sombre duvet de la lèvre supérieure, comique « petite moustache », non pas drôle pour lui, mais terrible! Ni lui, ni elle — elle et lui tout ensemble — Lilith, Lilith!

Parfois il avait envie de lui demander franchement : « Qui es-tu donc ? » Et s'il ne le demandait pas, ce n'était pas seulement parce que c'eût été ridicule. « Celui qui lèvera le voile de mon visage, mourra », dit Istar, la déesse babylonienne, Étoile de l'amour, Astre du soir et du matin, Femme au couchant, Homme à l'aurore — Homme et Femme tout ensemble. Il avait peur d'apprendre qui elle était : savoir c'est mourir.

Dio tira de sa gibecière et posa sur la table — un autre tronc d'arbre un peu plus haut — deux fioles de verre, contenant l'une du vin, l'autre de l'huile d'olives, du pain, du fromage, des fruits séchés et, pour lui, une tranche de venaison fumée. Elle-même ne mangeait pas de viande : les prêtresses de la Mère ne goûtaient à rien de ce qui respire.

Il refusa tout ce qu'elle lui offrit et but seulement avec avidité une coupe d'eau fraîche. Elle mangeait pour deux, comme une vraie chasseresse.

— Nous ne nous égarerons plus, disait-elle gaiement. — Le chemin est tout près d'ici. A l'aube, les nôtres descendront de la montagne. Ils ont deux chariots : l'un porte le taureau, on te mettra sur l'autre. Nous reviendrons à la ville avec eux... Mais pourquoi donc es-tu si triste ? A quoi penses-tu ?

— A rien... Tu sens le safran. « Douce haleine du safran d'hiver » comme on chante, n'est-ce pas, dans vos hymnes? C'est votre parfum sacré, Abeilles?

— Oui. Tu ne l'aimes pas?

— Si.

Il tira de sa gaine un couteau, celui-là même avec lequel il avait tantôt tué le sanglier. Il examina s'il n'était pas taché de sang. Il le frottait avec du drap, le nettoyait. Le fer brillait d'un éclat sombre.

— Le cuivre noir est-il plus dur que le jaune? demanda-t-elle.

Il n'y avait pas de fer dans les Iles, ni de mot pour le désigner.

— Il est plus dur, plus facile à forger. Et si on le trempe dans l'eau après l'avoir chauffé à blanc, il devient plus solide encore et plie, sans se rompre, comme une verge d'osier.

— Tu en fais le commerce?

— Oui. C'est moi qui le premier vous l'ai apporté, personne avant moi ne l'avait fait.

— C'est lui qui t'a enrichi?

— Le fer est plus précieux que l'or. Je le vends à bon prix.

— D'où vient-il?

— De la terre des Halybes dans le Nord. Mais eux aussi ne sont que marchands et forgerons. Ce sont d'autres, habitant encore

plus au Nord, qui le leur apportent. Là, la terre et le ciel sont de fer, et les hommes aussi... S'ils viennent chez vous, ils vous feront périr tous. Le cuivre ne peut l'emporter sur le fer. Celui qui possède le fer vaincra le monde...

— Peuvent-ils donc venir jusque chez nous?

— Ils approchent déjà... Il y eut la pierre, il y a le cuivre, il y aura le fer. Et là où il y a du fer, il y a du sang; le sang s'attache au fer. Dans les livres prophétiques il est dit : « A la fin des jours, tous s'entre-tueront. » Il y eut un déluge d'eau — il y aura un déluge de sang, et alors ce sera la fin du monde.

— Cela ne sera pas !

— Cela sera. Pourquoi non ?

— La Mère ne le permettra pas, dit-elle, et, après avoir réfléchi, elle ajouta :

— Comment n'as-tu pas peur ?

— De quoi ?

— De vendre... cela.

Elle ne voulait plus prononcer le mot hideux : le fer.

— Qu'est-ce que cela fait aux dieux ? répondit-il avec un rire amer. — Les dieux ne se mêlent pas de ces choses-là. Les marchandises font le marchand. Si ce n'est pas moi, ce sera un autre.

— Cache-le! cache-le! Ne le Lui montre pas!  
murmura-t-elle avec épouvante et dégoût.

Il remit le couteau dans son étui.

— A côté des Halybes habitent les Amazones,  
continua-t-il selon l'habitude des marins qui  
aiment à se souvenir des lointaines contrées.

— Amazone signifie : Vierge sans seins. Elles  
se brûlent le sein droit, pour n'être pas gênées  
en tirant à l'arc. Et telle est leur coutume : les  
femmes font la guerre, pendant que les maris  
filent la laine et soignent les enfants. D'ail-  
leurs, dans vos Iles, il y eut, dit-on, jadis le  
même usage, et aujourd'hui encore la mère  
l'emporte sur le père et les prêtresses sont plus  
vénérées que les prêtres. Vous autres, Abeilles,  
vous haïssez aussi les hommes... Quel est donc  
ce chant que par les nuits de lune les Abeilles  
bourdonnent dans les jardins sacrés, au souffle  
suave du safran?

— Ce n'est pas un chant, mais une prière.

— Eh bien, dis-la donc.

Elle sourit et soudain murmura, bourdonna  
à voix basse :

Oh! puissé-je, Vierge,  
Libre fille de la Mère Souveraine,  
Fuir le joug servile de l'amour!

— Et après, après? supplia-t-il avidement.



Elle baissa les yeux et, cessant de sourire, elle murmura plus bas encore :

Que la Mère, vers celle qui prie,  
Abaisse son visage bienveillant  
Et, Vierge sur la vierge,  
Étende son voile sacré!

— Quant à la fin, je me la rappelle :

Mieux vaut la corde que la couche  
Odieuse d'un époux!

— Voilà donc comment vous êtes, vous, les vierges sacrées! Ce n'est pas le sein que vous vous brûlez — c'est le cœur. Mais vous n'y parviendrez pas, sottés! Deux fois deux font quatre, dans l'amour comme dans la mort. Chaque oiseau fait son nid, chaque jeune fille veut un mari. Tu en voudras un, toi aussi, tu aimeras!

Elle leva sur lui ses yeux, étoiles fatidiques, terriblement proches, terriblement lointaines.

— Je n'aimerai pas, répondit-elle simplement.

— Je n'aimerai pas ainsi...

— Et comment donc? Comment aimer autrement?

Elle ne répondit rien.

Le feu s'éteignait. Elle y jeta des branches résineuses; elle en avait préparé pour toute la nuit. La flamme jaillit. La double hache étin-

cela, les ombres noires des cornes dansèrent sur les murs, et la petite idole, au fond de la grotte, semblait agiter ses ailerons de poussin, comme pour s'envoler.

— Est-il vrai que chez vous, dans les mystères de la Mère, les prêtres s'habillent en prêtresses et les prêtresses en prêtres? reprit-il. — Pourquoi cela? Est-ce que la Mère...

— Tais-toi! dit-elle aussi impérieusement que tantôt, lorsqu'il la questionnait sur les sacrifices humains.

Mais lui ne voulait plus se taire et, tout frémissant, parlait comme dans un délire :

— Gare à vous! Déjà sous vos pieds la terre tremble, elle ne veut plus vous porter. Dieu vous punira, vous serez tous précipités dans l'abîme!

— Pourquoi donc nous punira-t-il?

— Pour cette folie même — pour avoir voulu pervertir la loi de la nature, faire que deux et deux fassent cinq...

Soudain, elle lui rit au nez aussi gaiement que tout à l'heure, lorsqu'elle regardait les fleurs roses de l'amandier dans la brume du soir.

— Tu ne sais rien, tu ne sais rien! Pourquoi donc parles-tu de ce que tu ignores?

Il la regarda en silence au fond des yeux, et de nouveau il pâlit, serra les dents, ressentant, comme une morsure de scorpion, le ridicule —

le ridicule et le terrible à la fois. Déjà sur sa langue palpait l'absurde question : « Qui es-tu donc, qui es-tu, Lilith? »

Il se leva et jeta sur lui la peau de lion.

— Où vas-tu?

— Dans la forêt.

— Quoi faire?

— Dormir.

— N'es-tu pas bien ici?

— Non.

— Pourquoi donc?

De nouveau, il la regarda en silence, et soudain elle comprit — rougit, baissa les yeux : le garçon disparut — il ne resta plus que la jeune fille.

Lui, se dirigea vers la porte. Elle le suivit.

— Attends-moi, tu ne pourras pas passer seul, dans la nuit, au bord du précipice...

Il s'arrêta sans se retourner, sentant que s'il le faisait, il ne s'en irait pas.

— Ou plutôt reste ici, et moi j'irai dans l'enclos. Cela ne me fait rien de dormir sur la terre, j'y suis habituée. Veux-tu?

Maintenant, ce n'était plus un garçon, ni une fille, mais seulement une enfant. Il se retourna, revint lentement et s'assit à son ancienne place.

— Que tu ressembles à ton père, Dio! prononça-t-il, pensif et calme en apparence. —

Lui et moi, nous étions des amis, des frères. Un jour, nous naviguions, cherchant de l'ambre, vers les Rivages du Septentrion, voisins du Royaume des Ombres, là où l'aube dure toute la nuit et où les troncs des arbres sont blancs. Nous naviguions la nuit, l'eau était calme, aussi blanche et transparente que l'air, comme s'il n'y avait pas de mer, mais seulement deux ciels, l'un en haut, l'autre en bas. « Quel calme ! dis-je, c'est signe de tempête. N'as-tu pas peur, frère, de rester pendant une tempête, avec un homme comme moi ? Les dieux, dit-on, font sombrer les navires qui portent des criminels. » Et je lui racontai toute mon histoire. Et lui me dit...

— Que lui as-tu donc raconté ?

— Attends, je te le dirai tout à l'heure. Et lui me dit : « Non, je n'ai pas peur, Tamou... »

— C'est ainsi qu'il t'appelait ?

— Oui, « Non, dit-il, je n'ai pas peur, Tamou. Nous sommes frères. Jamais je ne t'abandonnerai. Ensemble nous avons vécu, ensemble nous mourrons ! » La tempête était très violente, mais nous avons été sauvés. Cependant les dieux ont fait à leur guise. En revenant à l'île, tout près du rivage, au cap Lithynien, là où la mer bouillonne comme un chaudron, notre navire s'est brisé contre les écueils. Je me suis sauvé, mais ton père a péri. Oui, les

dieux ont fait à leur guise : ils ont fait périr l'innocent et sauvé le criminel.

— Que lui avais-tu donc raconté?

— Pourquoi veux-tu le savoir?

— Pour connaître qui tu es.

— Et si je te le dis, tu me laisseras partir?

— Je ferai comme tu voudras.

Il baissa les yeux et, de nouveau pensif, calme en apparence, reprit :

— Je lui ai dit que le sang était sur moi.

— Quel sang?

— Celui de mon père,

Il se tut, puis demanda, toujours aussi calme :

— Tu ne le crois pas?

Elle le dévisagea, puis baissa aussi les yeux : elle le croyait.

— Comment cela est-il arrivé?

— Très simplement. Nous avions une esclave Elamite, une fillette d'une douzaine d'années, pas même jolie, gentille seulement, mais très maligne, une vraie petite bête. Elle nous menait tous deux par le bout du nez, et couchait avec chacun de nous. Mon père l'apprit et la tua, et moi, je le tuai, lui. Du moins, je le crois...

— Tu n'en es pas sûr?

— Non. J'ai eu alors bien peur et me suis sauvé de la maison, de la ville, du pays. Et je courais, je cours toujours, ne trouvant nulle part de repos... Oh ! mieux aurait valu être sûr...

Il se tut, puis, ajouta avec son lourd sourire de pierre :

— C'est peut-être pour cela que je fais le commerce du fer : telle marchandise, tel marchand!

Longtemps ils restèrent silencieux, sans se regarder en face. Enfin, et toujours sans lever les yeux, il prononça :

— Eh bien, jeune fille, n'as-tu pas peur avec un homme comme moi?

Elle se dressa aussi, lui posa les mains sur les épaules et dit :

— Non, Tamou, je n'ai pas peur. Je ne t'abandonnerai jamais!

Il leva les yeux sur elle et, dans son visage, quelque chose tressaillit, s'ouvrit lentement, lentement, comme s'ouvre une porte rouillée depuis longtemps scellée.

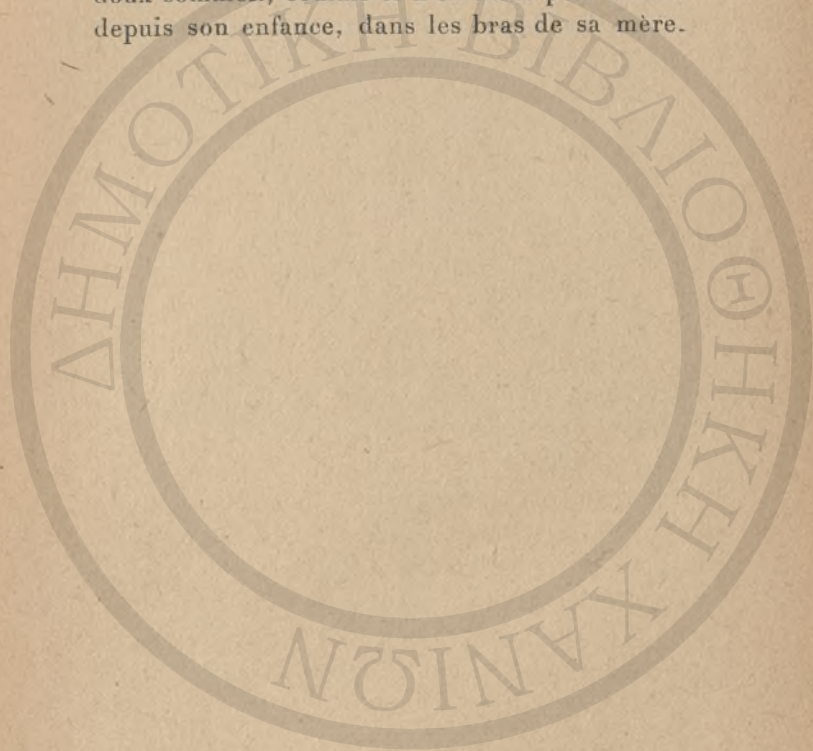
— Lui, lui, lui! Aridoël! s'écria-t-il avec une terreur joyeuse et, tombant à terre, poussant un sourd sanglot, il baisa non pas ses pieds, mais le sol auprès de ses pieds.

Puis il se leva, s'approcha rapidement d'un des deux tas de feuilles sèches, s'y coucha, tourna la figure contre le mur et dit :

— Bonne nuit, Dio, dors bien! Prie la Mère pour moi!

Il se couvrit la tête avec la peau de lion, ferma les yeux et entendit presque aussitôt les

abeilles bourdonner dans le jardin lunaire, au-dessus des fleurs de safran. A peine eut-il le temps de penser : « Que c'est étrange, des abeilles, sous la lune! » et il s'endormit d'un doux sommeil, comme il n'en avait plus connu depuis son enfance, dans les bras de sa mère.



IV

Il se réveilla d'un rêve effrayant; il essaya vainement de se le rappeler, et eut encore plus peur. Son cœur battait douloureusement, il étouffait, le sang lui martelait les tempes.

Il se souleva, regarda autour de lui et à la lueur rouge des braises se consumant sur l'autel, il vit près du mur opposé une forme élancée, mince, dorée comme le safran. Soudain il comprit pourquoi il avait eu si peur.

Il se dressa sur ses pieds et, chancelant comme un homme ivre, se dirigea vers la porte de la caverne.

Il lui semblait qu'il dormait encore et qu'il avait seulement passé d'un rêve à l'autre, comme il arrive dans un cauchemar. Ses jambes



appesanties remuaient sans avancer. Il s'arrêta et sentit comme tantôt que, s'il se retournait, il ne s'en irait pas.

Il déchira le col de sa chemise, tâta des deux mains le talisman et murmura : « Ab vad! Ab vad! » Mais le talisman même ne le secourut pas. Soudain, une force terrible le saisit à la nuque et le contraignit à se retourner : il regarda. « Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas! » gémissait-il, en grinçant des dents. Mais la même force le poussa dans le dos et l'entraîna vers cette forme élancée, mince, dorée comme le safran.

Il s'approcha, tomba à genoux et, tremblant si fort que ses dents claquaient, tendit la main, toucha d'abord la peau de loup, puis le voile jaune aux abeilles d'argent. Il écouta. Dio dormait profondément, respirant d'un souffle égal; sur sa poitrine le tissu léger remuait à peine. Son visage était couvert.

Il s'approcha, en se traînant sur les genoux, et de nouveau tendit la main. « Celui qui lèvera le voile de mon visage mourra » — cela traversa son esprit comme un éclair. Il leva le voile — mourut.

Se penchant sur le visage de Dio, il sentit son haleine — « douce haleine du safran d'hiver », effleura ses lèvres et, dans un murmure furieux, gronda :

— Qui es-tu, qui es-tu donc, Lilith?

Elle ouvrit les yeux, ne comprenant pas encore ce qui se passait, se dressa et le repoussa si violemment qu'il tomba à la renverse. Mais il se releva et de nouveau marcha sur elle.

Elle bondit jusqu'au fond de la caverne. Un couteau de bronze brilla entre ses mains. Lui, tira de la gaine le couteau de fer. Mais aussitôt il le rejeta si loin que la lame sonna contre le mur.

Il voyait bien à sa figure que s'il approchait, elle le tuerait. Et il approchait lentement, lentement, pas à pas, les mains fortement jointes derrière le dos, les doigts serrés.

Lorsqu'il fut si près qu'il aurait pu la saisir, elle leva son couteau :

— Tue-moi! tue-moi! Tue-moi! murmurait-il, suppliant, en serrant toujours plus fortement les mains derrière son dos.

Soudain, elle vit à travers le linge blanc qui lui bandait le cou, suinter sur la poitrine nue de Tamou un mince filet de sang. Sans doute, en le repoussant tout à l'heure, elle avait touché sa blessure.

Elle laissa tomber le couteau et, étendant ses bras levés, les paumes en avant comme tantôt, pendant la prière près de l'autel, elle s'écria :

— Mère, pitié!

Il fit encore un pas, s'arrêta, leva les yeux

en haut, comme s'il y voyait quelque chose, et, jetant un faible cri, tomba sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, elle se tenait à genoux auprès de lui. D'une main, elle soulevait sa tête et de l'autre, approchait de ses lèvres une coupe d'eau fraîche. Il buvait avidement. Il lui semblait maintenant seulement échapper à un horrible rêve.

— Qu'est-ce, qu'est-il arrivé? demanda-t-il, en la dévisageant.

— Rien, répondit-elle. — Tu as fait un mauvais rêve, et je t'ai réveillé.

Il était couché par terre, la tête appuyée sur la peau de loup roulée. Il voulut se lever, mais ne le put pas. Elle lui vint en aide. Il regarda alentour et, par la porte entr'ouverte, il vit, venant de l'entrée de la caverne, la lueur bleuâtre du matin tombant sur le voile doré aux abeilles d'argent, tout froissé. Brusquement, il se rappela tout et se cacha le visage.

Elle se pencha vers lui et, lui prenant la tête entre les mains, le baisa au front.

— Tamou, mon frère, je ne t'abandonnerai jamais. Et la Mère ne nous abandonnera pas!

Elle passait doucement sa main sur ses cheveux, le caressant, comme une mère caresse un enfant malade.

Soudain, très loin, puis de plus en plus près,

retentit la rumeur des voix, la chanson des chasseurs.

— Ce sont les nôtres qui descendent de la Montagne, dit-elle, en se levant précipitamment.  
— Attends-moi, je reviens...

Elle sortit en courant de la caverne dans l'enclos, saisit une gigantesque conque de triton posée sur le mur près de la petite porte, porta à ses lèvres le bout percé d'une ouverture, emplit la conque de son souffle et, semblable au mugissement du taureau, un son assourdissant retentit, éveillant dans les bois et les montagnes de multiples échos. C'était au moyen de ces conques-trompes que bergers et chasseurs se donnaient l'alarme.

Lorsque le dernier écho mourut, elle écouta, et de l'endroit de la forêt d'où retentissait tantôt la chanson des chasseurs, répondit le même son de trompe.

Avant de retourner à la caverne, Dio regarda la Montagne. Le ciel était pur. Le soleil n'était pas encore levé, mais sur l'or transparent de l'aurore, à côté de l'étoile du matin scintillant comme un diamant énorme, brillait déjà la blancheur rosée de l'Ida neigeuse, aussi pure, aussi virginale que la Vierge-Mère immaculée elle-même.

Les chasseurs et les chasseresses descendaient des derniers contreforts de la Montagne vers la grande plaine de Cnossos.

Dans l'un des chariots attelés de bœufs, avec des roues de bois pleines, grinçantes, le taureau capturé était couché; dans l'autre, Tammuzadad était étendu sur un amas moelleux de peaux de bêtes que les chasseurs avaient ôtées : ici, dans la plaine, il faisait déjà chaud. Les lances, les arcs, les épieux, les filets et autres engins de chasse étaient entassés au fond de la voiture.

Le taureau, enveloppé, serré dans le filet de gros câbles marins, ressemblait à une monstrueuse chrysalide, blanche et tendre. Depuis

longtemps déjà il avait cessé de se débattre, à bout de forces, agité seulement d'un tremblement douloureux, louchant de sa prunelle injectée de sang et poussant des mugissements brusques et si déchirants qu'ils répondaient dans les entrailles des hommes.

Tamou se tenait par la main au rebord du chariot. Dio, la main posée sur la sienne, marchait à côté de lui. Il était impossible de parler : on ne s'entendait pas à cause du grincement assourdissant des roues. Mais lorsqu'elle le regardait, silencieuse et souriante, le cœur de Tammuzadad tressaillait de bonheur, comme hier dans la forêt, bien qu'il sût qu'il n'y aurait pas de bonheur. Écoutant le beuglement du taureau, il lui semblait être lui-même un taureau enveloppé dans un filet inextricable, capturé par la belle Vierge Chasseresse.

Les jeunes filles et les garçons chantaient, dansaient, joyeux comme des enfants, graves comme des prêtres, glorifiant le dieu Adoun-Adonis, le Taureau céleste immolé, fils de la Grande Mère. Aux grondements sourds des cymbales, aux gémissements stridents des flûtes, ils dansaient et chantaient :

Io Adoum ! Taureau furieux !  
 Bondis sous les flûtes perçantes.  
 Bondis sous les cordes vibrantes,  
 Io Adoum ! Taureau furieux !

Danse, danse! Descends vers nous,  
Quitte les herbes parfumées  
Et les sources aux eaux glacées,  
Danse, danse! Descends vers nous!

Soudain, au détour de la route, on découvrit du haut de la colline la mer brumeuse et agitée, fumante de fumées blanches — écumes des vagues — brûlante d'un feu violet sombre. Et, grisés par la fraîcheur du sel marin, ils se remirent à danser plus joyeusement encore :

Danse, Taureau, pour nos vergers,  
Danse, Taureau, pour nos épis,  
Danse, Taureau, pour nos brebis,  
Danse, Taureau, pour nos ruchers!

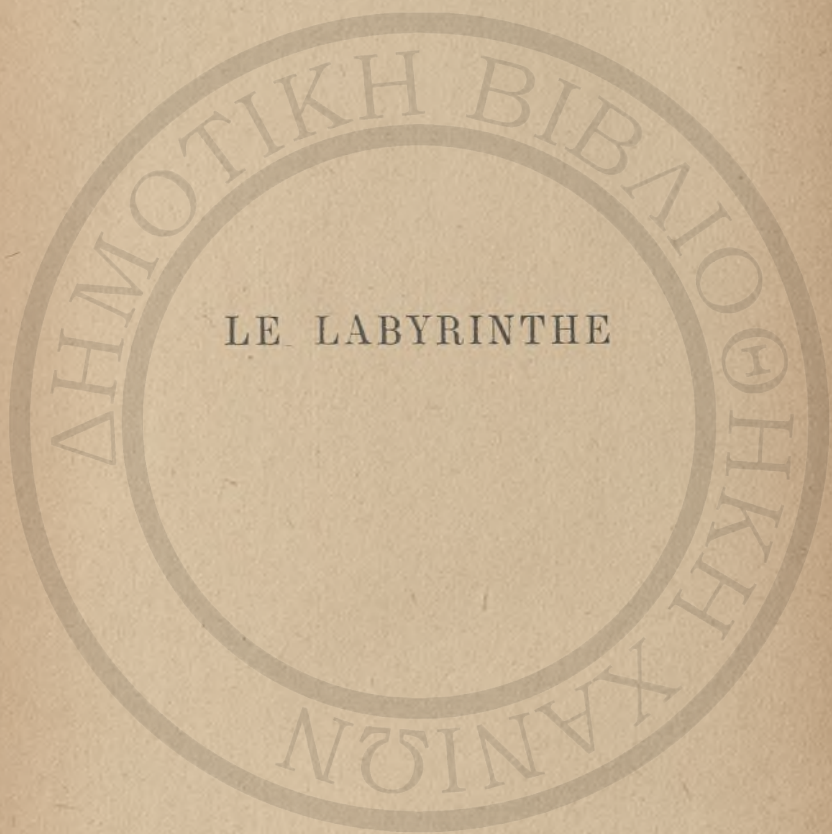
Io Adoun! Io Adoun!  
Danse dans la vague sereine,  
Éternellement azurée!  
Gloire au Père Innommé!  
Gloire au Fils immolé!  
Gloire à Toi, Mère Souveraine!

Et en bas, au pied de la colline, dans l'anneau vert noir des cyprès, resplendissait, aveuglante comme la neige frais tombée ou la toile blanche étendue dans un champ, la cité-palais de pierre blanche, la demeure du dieu Taureau, le Labyrinthe.





LE LABYRINTHE





Toutankhamon ou Touta, comme on l'appelait, gendre d'Akhenaton, roi d'Égypte, fut envoyé en ambassade au Grand Royaume des Mers, à l'île Keftiou — la Crète.

Ce ne fut pas sans crainte qu'il s'embarqua : les Égyptiens redoutaient la mer — la Très-Verte — Ouasit-Oïrète.

« Je naviguais sur la Très-Verte. Soudain, la tempête se déchaîna et brisa mon vaisseau. Mes gens périrent et moi, m'étant accroché à une planche, je fus jeté par les flots sur l'île des Kefti. » Ainsi décrivait-il son voyage.

Rien de tout cela ne s'était passé : il avait heureusement abordé l'île de Crète, mais en conteur habile, imitant les modèles de la litté-

rature ancienne, il avait imaginé ce naufrage, parce qu'ainsi débutaient tous les vieux contes égyptiens sur les voyages en mer.

En attendant une entrevue avec le roi de Crète, tous les matins, dans ses appartements du palais de Cnossos, il écrivait son journal de route. Il aurait pu le dicter à son secrétaire, mais il préférait écrire lui-même. Ses ancêtres avaient été des scribes, et l'on pouvait dire qu'il était né, lui aussi, le calame à la main. Chaque fois qu'il se mettait au travail, il se rappelait la sentence de la sagesse antique : « La dignité de scribe l'emporte sur toute autre. Tous les hommes suent au travail, et les scribes s'y délassent. Le dieu Toth lui-même, le Singeau-beau-visage, est le premier des scribes. »

Accroupi devant son pupitre à planchette inclinée, trempant dans l'encrier un petit pinceau de roseau, il moulait soigneusement, avec l'encre noire et rouge, des hiéroglyphes sur le papyrus lisse et soyeux.

Une chatte de chasse énorme, une demi-panthère, dormait à ses pieds sur un petit tapis. Tous deux se ressemblaient un peu : même face ronde, plate et large, mêmes grands yeux vides, fendus comme ceux des fauves, mêmes douceur et câlinerie prudente dans les mouvements. Jamais ils ne se séparaient : elle le suivait partout comme une ombre, et il lui semblait

parfois que ce n'était pas une bête, mais un esprit familier et protecteur.

Après le soleil égyptien, Touta ne pouvait s'habituer au froid d'ici. Pour se garantir contre la fraîcheur matinale, il s'enveloppait d'un manteau épais et se chauffait à un réchaud plein de braises. Ses doigts engourdis avaient peine à tenir le pinceau.

« Il se passe dans l'île Keftiou un grand prodige : le froid durcit l'eau de pluie et la blanchit comme du sel. C'est ce que les habitants d'ici appellent de la *neige*, et nous n'avons même pas de mot pour le nommer, car jamais nos yeux n'ont vu pareil prodige. » Ainsi décrivait-il la neige de l'Ida, se sentant plus froid encore.

— Ajoute des charbons ! ordonna-t-il au serviteur, et, cessant d'écrire, il cacha sous son manteau ses mains engourdies.

Chaque jour les adolescents royaux apportaient dans les appartements de l'ambassadeur les présents offerts au roi d'Égypte par le roi des Keftiens. Ils apportèrent ce jour-là douze vases d'argile merveilleusement peints, sveltes comme des corps de jeunes filles, minces comme des coquilles d'œuf.

Iuti, chef des architectes, peintres et sculpteurs royaux, envoyé en même temps que Touta pour inviter les maîtres Keftiens à venir en la

Terre-Noire, l'Égypte, frappa de son doigt plié la paroi de l'un des vases. Il rendit un son cristallin.

— On ne ferait pas si mince chez nous ! s'exasia Touta.

— Les uns aiment le fin, les autres le solide. Les maîtres d'ici travaillent pour le temps et les nôtres pour l'éternité, répliqua Iuti.

Il ne disait pas tout ce qu'il pensait. Lorsque sa petite main forte et intelligente — il y a de l'intelligence dans une main d'artiste — palpait, comme un corps vivant, les formes délicates de l'argile, son visage noirci, ridé par le soleil, comme celui d'un vieux maçon, se ridait encore davantage sous l'impression d'un sentiment étrange, doux et douloureux. « Il n'est rien de bon au monde que l'Égypte », avait-il pensé toute sa vie, comme ses pères — et voici que soudain il comprenait qu'il y avait encore autre chose de bon.

Des tiges de la laiche des marais étaient peintes sur l'un des vases, et si vivante était cette peinture que l'on croyait les voir se balancer au vent et entendre leur bruissement.

— Et cela ? demanda Touta en montrant, au-dessus des tiges, un trait sombre et sinueux.

— Des nuages, expliqua l'artiste.

Touta s'étonna : jamais, durant les mille

années de peinture égyptienne, personne n'avait eu l'idée de représenter, d'arrêter les nuages qui passent.

Le visage de Iuti se rida douloureusement. Bien que sa raison ne le comprît pas encore, son cœur pressentait déjà que ce seul trait sinueux, ce vol de nuage suffirait peut-être à détruire les granits éternels de l'Égypte. Détruire l'éternel, éterniser l'éphémère, c'était là l'œuvre de ces impies.

— Impies, impurs, incirconcis! murmurait-il avec une terreur superstitieuse.

Sur d'autres vases, était figurée la mystérieuse vie sous-marine : des dauphins d'un vert azuré entre les coraux et les pierres spongieuses ; un filet pour pêcher les coquillages à pourpre ; une pieuvre ventrue, tordant ses tentacules d'un jaune visqueux, tachée de pustules roses ; des essaims de poissons volants, planant au-dessus de l'eau comme des oiseaux. Et tout cela aussi était si vivant qu'il leur semblait entendre bruire les vagues et sentir s'exhaler des algues la fraîcheur salée des huîtres.

— *Nofert, nofert!* charmant, charmant! s'extasiait Touta. Pourquoi donc fais-tu la grimace? Cela ne te plaît pas?

— Tu sais bien, maître, répondit l'artiste, calme, mais moins pourtant qu'il ne l'aurait voulu, tu sais bien que nous autres, gens de la Terre-

Noire, nous n'aimons pas la Très-Verte. Qui va sur mer pleure de douleur. Sur terre sont les dieux et dans l'eau les démons...

Et après avoir réfléchi, il ajouta :

— Que ta Grâce ne s'en offense pas, mais peut-être tout leur art n'est-il qu'impureté et diablerie...

— Tu es un homme raisonnable, Iuti, et cependant quelles sottises tu racontes !

— Non, ce ne sont pas des sottises...

— Si, je vous connais bien, vous autres artistes, vous êtes tous des envieux ! Tu ne peux pas en faire autant, et tu es jaloux. Attends, je vais écrire à sa Majesté qu'elle te laisse ici, en apprentissage chez les démons marins ! dit Touta en riant, pour taquiner le vieillard.

Un éclair passa dans les yeux de Iuti, mais s'éteignit aussitôt. Toutankhamon était pour lui un grand dignitaire et, comme tout bon Égyptien, il vénérât les dignités établies.

— S'il plait à sa Majesté, j'irai en apprentissage, même chez les démons, répondit-il humblement et, selon l'usage de la cour, il ne baisa pas, mais flaira seulement la main du seigneur.

Puis, s'approchant d'une caisse de bois qu'on avait apportée tantôt en même temps que les vases, il enleva une planchette de l'un des côtés et tira deux statuettes : un taureau bondissant,



en bronze poli et sombre, et un petit homme en ivoire suspendu au-dessus du dos du taureau, entre deux petits poteaux joints par une traverse.

Iuti poussa le petit homme qui se balançait, décrivant une courbe au-dessus du taureau, comme s'il sautait par-dessus sa tête, tels les acrobates sacrés des tauromachies dans l'arène de Cnossos.

En regardant voler comme une flèche ce corps avidement tendu, svelte et mince, Iuti se rappela soudain le sentiment que l'on éprouve en rêve, lorsqu'on vole et que l'on s'étonne de n'avoir jamais su que c'était si facile.

— « Nous ferons des ailes, disent-ils, nous volerons et nous serons comme des dieux », pensa-t-il tout haut.

— Qui dit cela? demanda Touta.

— Les *dédales*.

— Quels *dédales*?

— Mais les malins d'ici. Le grand Dédale a fait à son fils Icare des ailes de cire, et l'enfant s'est élancé dans le ciel, mais il s'est trop approché du soleil, le polisson; la cire a fondu, il est tombé et s'est tué. « Quant à nous, disent-ils, nous ferons mieux et nous volerons! »

— Eh bien, qu'en penses-tu? Ils le feront, certes, ils le peuvent, ils peuvent tout! s'extasia de nouveau Touta.

— Ils voleront, c'est entendu, mais où? répliqua Iuti.

— Comment où? Dans le ciel.

— Qui le sait?... Ta Grâce a-t-elle bien dormi cette nuit?

— Oui. Pourquoi me le demandes-tu?

— N'as-tu rien entendu?

— Non... Si, il y a eu quelque chose. Le tonnerre?

— Le tonnerre, mais pas dans le ciel.

— Et où donc?

— Sous la terre. On dit que cela arrive souvent ici avant que la terre ne tremble... Connais-tu le marchand de fer?

— Tammuzadad? Mais oui. Je voudrais lui acheter du fer, mais il en demande trop cher. Et que dit-il donc?

— Voici : « Ce n'est pas en vain que la terre tremble sous leurs pas : elle ne veut plus les porter. Un jour viendra la vengeance de Dieu, et ils seront tous précipités dans l'abîme. »

— Et quel est donc leur crime?

— Ces paroles mêmes : « Nous volerons et nous serons comme des dieux », répondit Iuti en poussant de nouveau le petit homme qui se balança, voltigea avec une légèreté de rêve.

— Non, ce n'est pas au ciel, c'est dans l'abîme qu'ils voleront, et ce sera là leur fin!

La chatte se réveilla, s'étira, les regarda en

rétrécissant les agates de ses prunelles d'ambre, se mit à ronronner, comme si elle voulait leur parler, et ressembla au Sphinx.

Mais déjà Touta pensait à autre chose : il sentait agir le purgatif pris la veille. Il se purgeait souvent, souffrant de constipation héritée des scribes, ses aïeux : la vie sédentaire constipe. Il se leva précipitamment et alla au cabinet de toilette. La chatte le suivit.

De toutes les merveilles crétoises, la plus étonnante était à ses yeux le cabinet à eau. Les dédales ingénieux avaient établi dans tout le palais un réseau de conduites d'eau et d'égouts. L'eau y montait jusqu'au plus haut étage, emportant toutes les impuretés dans des canaux souterrains, lavant et nettoyant tout. Le roi-dieu Ra lui-même, lorsqu'il habitait sur terre, avait-il jamais rêvé pareille magnificence?

Les murs du cabinet étaient revêtus de plaques de gypse blanc et poli : c'était clair, frais et net. L'eau gazouillait en bas, comme une source éternellement jaillissante. Sur le rebord de la fenêtre — autre merveille — des lys fleurissaient dans des vases remplis de terre : partout on coupait les fleurs pour les mettre dans des vases pleins d'eau, mais, ici, elles poussaient vivantes dans les maisons comme en plein air.

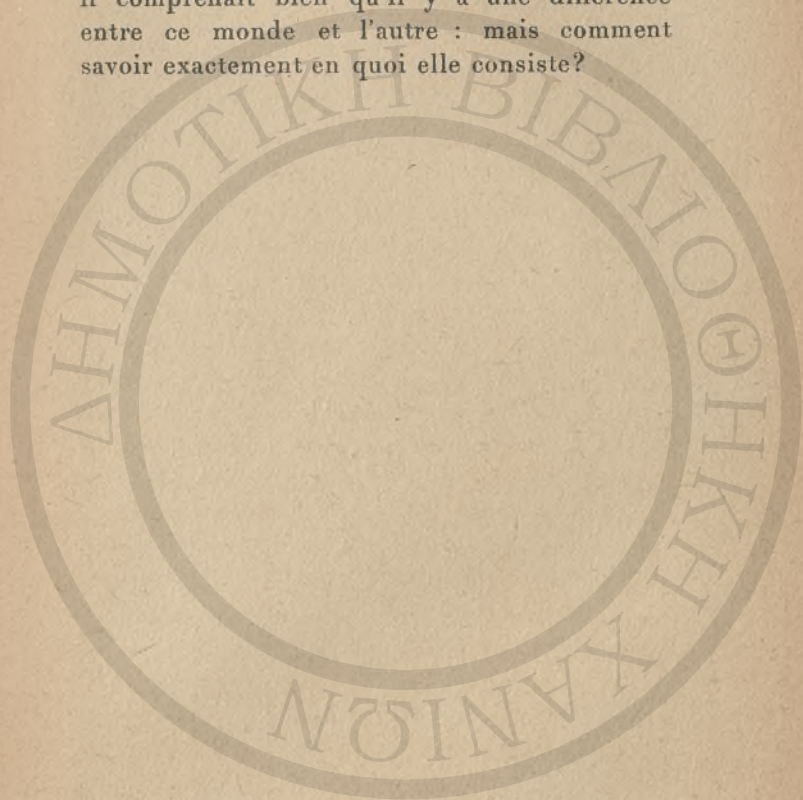
« Ah, gentils diables marins! » songeait

Touta, assis sur son siège, comme un roi sur son trône. — « Ils peuvent tout — ils voleront. Il est bien de voler, mais il n'est pas mal non plus de rester assis dans un asile aussi beau ! »

Soudain, surgissant on ne savait d'où, vint se mêler à ces méditations crétoises une vieille pensée égyptienne sur la momie de son oncle.

Touta avait eu un oncle, un antique vieillard, Khnoumkhoufou, scribe parfait, lui aussi, et grand dignitaire, qui souffrait de constipation. Mort, il fut enterré avec honneur, mais il ne connut pas le repos dans la tombe et, apparaissant la nuit au principal prêtre qui avait procédé au rite de l'ensevelissement, il lui fit une telle peur que celui-ci, n'y tenant plus, finit par avouer qu'il n'avait pas « décacheté le fondement » de la momie. Avant de mettre le mort dans le cercueil, les prêtres-conjurateurs le ressuscitaient, en lui ouvrant — « décachetant » — les yeux, les oreilles, la bouche, les narines et le « fondement ». C'est ce dernier que le prêtre avait oublié par mégarde, ou bien peut-être pour se venger de quelque offense du défunt. Horrible était dans l'autre monde le sort de Khnoumkhoufou : il pouvait manger, se remplir l'estomac, mais non le soulager. Il fallut le déterrer et le décacheter.

Touta avait la chair de poule à la pensée de la constipation éternelle. N'étant pas un sot, il comprenait bien qu'il y a une différence entre ce monde et l'autre : mais comment savoir exactement en quoi elle consiste?



A la sortie du cabinet de toilette, son secrétaire, Ani, l'attendait pour lui annoncer deux nouvelles : le roi de Keftiou le recevrait aujourd'hui vers midi, et un messenger venait d'arriver d'Égypte avec des lettres importantes.

Touta monta par un escalier jusqu'au toit de la partie du palais où il habitait, petite terrasse tout inondée du soleil du matin. De là, on apercevait toute la cité-palais, consacrée à la Double Hache, *Labrys* — l'immense labyrinthe de craie, de calcaire, d'albâtre, d'une blancheur éblouissante, comme la neige frais tombée ou la toile blanchie, étendue dans les champs, et au loin une étroite bande de mer bleu sombre.

Touta, étendu sur un lit de repos, se chauff-

fait au soleil en buvant de la véritable bière égyptienne, apportée dans des pots d'argile scellés, et en mangeant des gâteaux de graines de lotus, friandise également égyptienne. Il avait son gobelet particulier et son plat, afin de ne point se souiller à l'impureté du pays : « Les démons marins, si gentils soient-ils, sont tout de même des démons ! »

Il ordonna qu'on fît venir le messager.

Amanapa — Ama, de race sidonienne, était rentré au service du Pharaon, comme scribe chez le vice-roi d'Ourouchalime — Jérusalem — capitale de Chanaan. Son grade était petit, mais, en raison de son intelligence et de son honnêteté, on lui confiait parfois d'importantes affaires. Dans les chancelleries royales on disait que Amanapa irait loin.

Il avait un air avenant : une calme gravité dans le visage, un accent persuasif dans la voix, un fin sourire sur des lèvres minces et rasées, une barbe recourbée en pointe selon l'usage chananéen.

Monté sur la terrasse, il tomba face contre terre, rampa sur les genoux jusqu'à Touta et, comme luti tout à l'heure, ne baisa pas mais seulement flaira la main du dignitaire, lui tendant deux petites boîtes en bois de sycomore, étroites et rondes, cachetées des sceaux royaux. Toutes deux portaient le nom de l'ambassadeur

écrit selon la mode nouvelle : non plus *Toutankhamon*, mais *Toutankhaton*, parce que l'antique dieu Amon avait été renversé par le dieu nouveau, Aton.

Touta décacheta une des boîtes contenant les lettres des gouverneurs de Chanaan. Les originaux, écrits sur des tablettes d'argile, en caractères cunéiformes babyloniens, langue diplomatique, et traduits dans les chancelleries royales, étaient communiqués à l'ambassadeur qui devait, dans son entrevue avec le roi de Crète, traiter des affaires de Chanaan.

Touta lut la lettre de Ribaddi, vice-roi d'Égypte dans la ville maritime de Keben — Byblos.

« A mon Roi, mon Soleil, au Souffle de ma vie, parle ainsi Ribaddi. Je tombe à tes pieds, sept fois sur le ventre et sept fois sur le dos. Que mon roi le sache : Azirou, homme d'Amorrhé, traître, chien, fils de chienne, s'est vendu au roi de Chettée. Ils ont réuni des chars et des hommes, afin de conquérir tes terres. Pendant vingt ans, j'ai envoyé chez toi chercher main-forte, mais tu ne m'as pas secouru. Si aujourd'hui encore tu ne me viens pas en aide, j'abandonnerai la ville et je m'enfuirai, sauvant ainsi ma vie, car le roi de Chettée est puissant : il s'emparera d'abord de nos terres, puis de la tienne. Que mon roi se souvienne donc de son esclave et qu'il lui envoie des hommes, afin que



nous puissions résister à Azirou, le traître. Mon Roi, mon Dieu, mon Soleil, accorde-nous la vie, aie pitié de nous ! »

— Ah! quel beau style! On ne peut lire sans larmes, dit Touta, attendri. — Va-t-on lui envoyer des troupes?

Ama soupira :

— Hélas, seigneur! au lieu de troupes on n'a envoyé que des exhortations à Azirou...

Touta sourit ironiquement.

— Il s'en soucie bien, le brigand! Ah, pauvre Ribaddi, fidèle serviteur, le renard amorrhéen le dévorera comme une grappe de raisin!

Ama s'agenouilla.

— Ribaddi implore ton Altesse d'écrire au roi pour intercéder en sa faveur!

— Je le ferai sans faute. Mais à quoi cela servira-t-il? Tu sais bien que c'est toujours la même réponse : « Nous ne ferons pas de guerre, la paix vaut mieux que la guerre! »

Touta lut la lettre d'Abdikhibba, vice-roi de Jérusalem.

« Les Khabires, ces bêtes de proie, occupent les cités royales, les pillent et les incendient. Si ton armée ne vient pas, elles seront toutes perdues. Iachouïa, le brigand, descendant des montagnes du Liban, comme un lion dans un troupeau de brebis, prendra Ourouchalim, la Cité de Dieu, et les Khabires impurs la souilleront. »

Les Khabires, les Juifs, petite tribu de nomades chananéens, étaient venus en Égypte en suppliants. Ils avaient d'abord vécu paisibles, puis, se multipliant comme des sauterelles, ils s'étaient révoltés, avaient pillé leurs maîtres et s'en étaient allés dans le désert du Sinaï, sous la conduite du prophète Mozou — Moïse. La tribu avait erré quarante ans dans le désert, et voici qu'elle apparaissait sous les murs de Jérusalem. Mozou mort, un nouveau prophète, Iachouia — Josué — l'avait fait entrer à Chanaan — Terre Promise.

— Quels sont donc ces Khabires ? Ne sont-ce pas les nôtres ? demanda Touta.

— Ceux-là mêmes, répondit Ama.

— Ah ! les canailles, quelle audace ! Mais nous sommes bons, nous aussi ! A quoi songions-nous ? Nous n'avons pas écrasé à temps cette vermine, maintenant elle nous donnera du fil à retordre !

Touta jeta un coup d'œil sur les lettres des autres vice-rois. Tyr, Sidon, Hezère, Arvad, Askalon, Tounippa, Beyrouth, Kadech — toutes les villes chananéennes imploraient le roi d'Égypte : « Grâce, Seigneur, aie pitié de nous ! Du Sud arrivent les Khabires, du Nord, les Chettéens. Si tu ne nous secours pas, Chanaan est perdu ! Chanaan est le mur de l'Égypte : les voleurs, ayant sapé le mur, entreront dans la maison. »

Touta décacheta la deuxième petite boîte qui contenait une lettre de son ami et protecteur, le vieux dignitaire Aïa.

« Réjouis-toi, mon fils, d'habiter l'île Keftiou, au milieu de la Très-Verte, et non la Terre-Noire. Ici tout bouillonne, comme l'eau sous le couvercle d'une marmite; on y prépare une bonne soupe pour les Khabires et les Chettéens. « Point de guerre, disons-nous, la paix vaut mieux que la guerre! » Et forgeant dans nos glaives des socs de charrues, c'est avec ces socs que nous nous massacrerons dans une guerre fratricide au nom des dieux : les dieux se battent, et ce sont les os des hommes qui craquent. Ne reviens donc pas, tant que je ne t'aurai pas écrit. Ci-joint une lettre d'un ami. Ama est un fidèle esclave. Pourtant, quand tu l'auras lue, brûle-la. »

A la lettre était joint un morceau de papyrus avec ces deux lignes : « Tout est prêt. Quand ton heure sera venue, reviens et sois roi, sauve l'Égypte. »

Il n'y avait pas de signature, mais Touta reconnut la main de Pthamose, grand prêtre d'Amon.

Il regarda la bande de mer bleue au delà du palais blanc, et son cœur battit, la tête lui tourna, comme s'il volait, pareil au petit homme d'ivoire au bout du fil, ou au fils de Dédale sur les ailes de cire.

« Pourvu qu'Ama ne remarque rien », songea-t-il. Mais il se fût plutôt défié de la chatte, tant Ama avait modestement baissé les yeux et se taisait sagement. « Oui, celui-là ira loin », décida Touta et, enlevant une bague de sa main, il la passa à la main du messenger. Ama, toujours silencieux, tomba face contre terre et flaira les pieds du seigneur.

Touta comprit qu'il saluait le soleil levant, le futur roi d'Égypte, Toutankhamon.

### III

Là même, sur la terrasse, il commença de s'habiller pour la réception royale.

Devant un miroir de cuivre rouge, disque à peine aplati, semblable au soleil levant, un peintre habile lui peignait les yeux avec de l'antimoine vert, en allongeant la fente par un trait, allant du coin des paupières presque jusqu'à l'oreille; puis, sous la paupière inférieure, il traça la spirale magique, l'Œil d'Horus, qui conjure le mauvais sort.

Le perruquier essayait sur sa tête rase des perruques de formes diverses — voûtées, lobées, tuilées. Touta choisit cette dernière coiffure, faite de triangles de cheveux, régulièrement posés les uns sur les autres, comme des tuiles sur un toit.

Le barbier lui offrit deux sortes de barbiches que l'on attachait avec des cordelettes : le cube d'Amon, en crin de cheval noir et dru, et la natte d'Osiris, en cheveux blonds et soyeux de femme libyenne. Touta choisit la natte.

Le maître de la garde-robe apporta un vêtement blanc que l'on venait de laver : chaque matin on apportait ainsi à Touta une robe fraîche. Faite de la plus fine toile de « lin royal » — « l'air tissé » — elle tombait en plis ondoyants ; les manches, larges et courtes, aux plis vaporeux, rangés comme des plumes, ressemblaient à des ailes ; le devant, fortement empesé, s'avancait en une petite pyramide, aux mille plis, d'une transparence de verre, et à sa pointe brillait un petit museau aigu de chacal, en or, aux yeux de rubis.

Vêtu de toute cette blancheur nébuleuse, Touta ressembla à un nuage : il allait, semblait-il, s'envoler et s'évanouir dans l'azur du ciel.

Le vieux barbier, Zaza, bavard incorrigible, lui demanda, tout en frisant et parfumant la barbiche osirienne :

— Mon maître a-t-il entendu mugir cette nuit le Taureau ?

— Ce n'était pas le taureau, mais le tonnerre.

— Si, le Taureau. On dit qu'il y en a un dans le palais, enchaîné dans une tanière souterraine, et quand il commence à se débattre et à mugir,

la terre tremble. C'est là leur dieu ; voilà pourquoi on voit partout des cornes. Le roi d'ici lui-même, dit-on, est un demi-taureau. Il en a la tête sur le corps d'un homme.

— Qu'est-ce que tu racontes là, imbécile ! Songe donc, est-ce possible ?

— Mais c'est bien naturel si l'enfant est né d'un taureau et d'une femme..,

Et il se mit à faire un conte. De la mer bleue, un Taureau sortit, blanc comme l'écume marine, beau comme un dieu ; la reine d'ici en tomba amoureuse, ordonna d'empailler une génisse blanche et s'introduisit dans son ventre. L'animal trompé la couvrit, et la reine conçut un monstre, mi-homme, mi-taureau.

Touta commença par écouter, mais enfin, crachant avec dégoût, il fit taire le barbier.

— Tu ne me crois pas, seigneur, eh bien, tu le verras de tes propres yeux, murmura Zaza mystérieusement.

Sa toilette terminée, Touta sortit dans la cour et s'assit dans une litière, sorte de berceau de joncs, avec un petit panneau tressé dans le dos du voyageur pour le protéger contre le vent. De vigoureux Nubiens chargèrent la litière sur leurs épaules, deux porteurs d'éventails marchèrent de chaque côté, un serviteur du palais allait devant pour les guider : sans lui on se fût égaré.

Mais Touta eut l'impression qu'il leur faisait faire des tours et des détours, afin de cacher la véritable disposition du palais, tant il y avait de couloirs et de passages, de rues et de ruelles, de vestibules, de portiques, de salles, de cellules, de toits sur des toits, de murs sur des murs, de colonnes sur des colonnes et d'escaliers sans fin, montant ou descendant. Tout cela, bâti en gypse, en craie, en calcaire, en albâtre, d'une blancheur aveuglante au soleil, d'une pâleur opaline et trouble à l'ombre, tournait, tournait en tourbillons, s'enroulait en volutes — Labyrinthe inextricable.

La litière se balançait, comme un berceau, endormant Touta, et il lui semblait qu'il rêvait et que ce rêve vertigineux, tourbillonnant, d'une blancheur accablante, n'aurait point de fin.

On avait dépassé une chapelle, aussi minuscule qu'un jouet, avec toute une forêt de cornes de taureau en argile. « Leur dieu est un Taureau », se rappela Touta.

Çà et là des maçons réparaient des murs et des toits.

— Qu'est-ce que c'est? demandait-il, et chaque fois on lui répondait :

— La terre a tremblé.

« Le Taureau se débat dans ses chaînes, et la terre tremble », se rappela-t-il encore.

En vain essayait-il de penser à son entrevue



avec le roi. « Comment est-il? » se disait Touta, mais au lieu d'un visage humain, c'était un mufle de taureau qui sortait de la blancheur tourbillonnante et somnolente du Labyrinthe.

Depuis plus d'un mois, il attendait cette entrevue : le roi la différait toujours sous prétexte de maladie. « Non, il n'est pas malade, mais il a honte de se montrer aux hommes avec son mufle de taureau! » songea-t-il tout à coup, comme dans un rêve.

On déboucha enfin sur une vaste place éclairée par le soleil, où une multitude de doubles haches, Labrys, symboles du Taureau immolé, brillaient comme des feux éblouissants. Au-dessus d'elles, planaient, en flocons neigeux, des colombes blanches, consacrées à la Mère. Sur les dalles d'albâtre serpentaient des sentiers de faïence, bleu sombre, comme les vagues, afin que les « démons marins » pussent marcher sur la terre même, comme sur la mer.

La litière s'arrêta. Les gardes du corps royaux, des adolescents, pareils à des jeunes filles, ou peut-être des jeunes filles, pareilles à des adolescents, attendaient l'ambassadeur près d'une petite porte de bronze fermée. Ils l'aiderent à sortir de la litière, ouvrirent la porte et l'introduisirent dans les appartements du roi.

Par un vestibule à demi obscur, avec des rangées de colonnes de cyprès, bizarrement rétrécies vers le bas et ornées de dessins bariolés, ils pénétrèrent dans une petite chambre, — la salle du trône. Par les fenêtres étroites comme des fentes et touchant au plafond, tombait de la courette intérieure, puits de lumière, un jour crépusculaire, mystérieux, sous-marin. La fumée bleuâtre, les vapeurs du safran, s'exhalant des cassolettes, approfondissaient le mystère du crépuscule, où l'opale laiteuse des blocs d'albâtre de la muraille semblait plus spectrale encore.

Sur la muraille intérieure, deux fresques identiques étaient peintes : c'était, sur un

champ de lys, deux griffons gigantesques, sans ailes, au bec d'oiseau, aux pattes de lion, avec des queues de serpent et des crêtes de paon. Ils semblaient garder le trône royal peint, comme une fleur féerique, de couleurs somptueuses et délicates, et dont le haut dossier aux lignes ondulées ressemblait à une feuille de chêne.

Touta regarda le trône et resta stupéfait, n'en croyant pas ses yeux. Il les ouvrait tout grands, pour mieux voir, mais il voyait toujours la même chose : un monstre, homme à tête de taureau.

Il crut d'abord que le monstre n'était pas vivant. Mais soudain, il remua et, levant la main, lui fit doucement signe du doigt et de la tête. Touta, pensant que le monstre allait mugir, était près de crier d'épouvante, troublant tout le cérémonial d'ambassade. Mais, Amon-Aton en soit loué ! l'autre ne mugit pas, continuant seulement à hocher la tête et à lui faire signe du doigt.

Comme pour demander ce que cela signifiait, Touta se tourna vers les hommes assis sur les bancs près du mur, très étranges, eux aussi. C'étaient des vieillards en vêtements safran, avec des visages de vieilles femmes, jaunes et décrépits — de vrais morts. « Les eunuques du roi », devina Touta. Il en avait vu de semblables à la cour du roi d'Égypte.

— N'aie pas peur, approche-toi de sa majesté, lui murmura à l'oreille l'interprète.

Tâchant de regarder non la tête bovine du monstre, mais son corps humain vêtu d'un vêtement safran doré, brodé de lys d'argent et long comme une robe de femme, Touta s'approcha. Se souvenant qu'il était ambassadeur d'un grand roi et peut-être futur roi lui-même, il résolut de soutenir sa dignité.

Il avait préparé et appris par cœur son discours d'ambassade. Une seule chose l'embarassait : il savait que l'étiquette keftienne exigeait que le roi fût appelé tantôt « roi », tantôt « reine », parce qu'il était, comme le dieu Adoun, Homme et Femme à la fois. Touta ne le comprenait pas très bien, mais, se souvenant que Hatchopsitou, reine d'Égypte, portant elle aussi des vêtements d'homme et la barbiche osirienne, s'intitulait tantôt « roi », tantôt « reine », il espérait triompher de cette difficulté.

S'approchant du trône, il parla en égyptien ; l'interprète traduisait son discours en crétois :

— Le grand roi du sud et du nord, Akhenaton Neferkheperoura Ouaënra — Joie du Soleil, Essence du Soleil, Fils unique du Soleil, — parle ainsi au grand roi — à la grande reine — de Keftiu : que le dieu Soleil, Aton, embrasse de ses rayons mon frère — ma sœur

— et le protège, la conserve jusqu'à la fin des siècles!

Il s'écoutait avec plaisir, heureux surtout de la difficulté vaincue en cette étrange union du féminin et du masculin. Emporté par son éloquence, il se remit de son trouble et regarda en face le roi à tête de taureau : taureau ou non, que lui importait, pourvu qu'il tournât bien son discours!

Deux adolescents efféminés s'approchèrent du roi et lui enlevèrent sa tête. De nouveau Touta resta stupéfait : alors seulement il comprit que le mufle de taureau était un masque.

Les prêtres égyptiens, eux aussi, portaient des masques de dieux-bêtes, mais là on voyait tout de suite que ce n'était pas de vrais visages, tandis qu'ici les dédales astucieux avaient fabriqué cette tête de taureau avec un tel art qu'il aurait paru vivant alors même que la lumière crépusculaire de la salle n'aurait pas aidé à l'illusion.

D'ailleurs, Touta ne fut pas réjoui par le visage humain du monstre, visage aussi décrépité et féminin que celui des eunuques assis contre le mur, mais encore plus mort : ceux-là paraissaient s'être levés du cercueil à l'instant même, et celui-ci, depuis longtemps déjà.

Ayant enlevé au roi sa tête de taureau, les

adolescents lui mirent une couronne de lys d'argent et de plumes de paon.

— Que la Grande Mère te bénisse, mon fils, et que notre cœur et le cœur de notre frère bien-aimé, le Grand Roi d'Égypte, ne soient qu'un, comme le soleil est un dans le ciel! dit le roi en crétois, et l'interprète traduisit en égyptien.

En écoutant sa voix grêle de vieille femme, en regardant sa face boursoufflée, Touta se demandait s'il avait devant lui un homme ou une femme, et il était définitivement déconcerté, se rappelant que douze adolescents effeminés s'intitulaient « fiancées du roi », et douze vierges viriles, « fiancés de la reine ». On eût dit que cette confusion — mystère du Labyrinthe inextricable — était voulue.

Sur un signe du roi, tout le monde sortit. Resté seul avec l'ambassadeur, il parla en égyptien :

— Assieds-toi, mon fils. Plus près, plus près, ici, dit-il en désignant un siège. — Je suis heureuse de te voir.

Touta avait bien entendu : lui ou elle parlait de soi au féminin.

— « *Ankh em maat*, celui qui vit dans la vérité », n'est-ce pas ainsi que s'intitule lui-même mon frère, le roi d'Égypte?

— Oui, seigneur, répondit Touta.

— S'il en est ainsi, poursuivit le roi, — aimons donc la vérité, nous aussi ! La vérité est comme le soleil : aucun masque ne peut la

cacher. J'ai enlevé le mien, enlève le tien, toi aussi. Soyons francs, mon fils!

Il sourit d'un air fin, et soudain, le mort ressuscita. Une telle intelligence brilla dans ses petits yeux gris et perçants qu'il semblait voir à une coudée sous terre — c'était bien le plus rusé des rusés, le plus dédale des dédales.

— Eh bien, comment vont les affaires en Chanaan? Mal? Ne dissimule donc pas, ne crains rien : je sais tout.

Et aux questions qu'il lui posait, Touta comprit qu'en effet il savait tout. Il parlait froidement, posément, mais parfois une flamme étrange s'allumait dans ses yeux, et alors Touta se remémorait ce qu'il avait entendu dire du roi des Kestiens.

La reine Velkhana avait deux fils, l'aîné, Idomine, et le puîné, Sarpedomine. Lorsqu'elle eut proclamé ce dernier comme son héritier, l'aîné conspira avec les meneurs du peuple, las du règne féminin. « Les femmes ont assez régné sur nous, il est grand temps que nous soyons les maîtres à notre tour! » criaient-ils, en soulevant la populace. Avec leur aide, Idomine renversa la reine, l'emprisonna, puis l'assassina. Il voulait également tuer son frère, mais celui-ci s'enfuit.

Une fois sur le trône, Idomine se montra doux et clément, ou du moins parut tel, mais



parfois il avait des accès de folie : tantôt le remords du meurtre maternel le torturait si cruellement qu'il voulait se suicider; tantôt, pris de fureur, il se jetait sur les hommes, comme le Minotaure, l'Homme-bête dont il portait le masque, ainsi que tous les successeurs du roi Minos, dieu Taureau.

— Pourquoi donc le roi n'envoie-t-il pas ses troupes à Chanaan? demanda Idomine.

Touta avait prévu la question, mais il n'était pas aisé d'y répondre.

— Le roi d'Égypte ne veut pas faire la guerre. La paix, dit-il, vaut mieux que la guerre, commença Touta, mais il n'acheva pas, sentant lui-même que la réponse était absurde.

— Comment, ne pas faire la guerre? demanda Idomine étonné. — Le roi ne combattrait-il donc pas, même si l'ennemi envahissait son pays?

— Peut-être non, commença de nouveau Touta, et il n'acheva pas; confus, il s'empressa d'ajouter :

» Insondables sont les pensées du roi, comme celles de Dieu. Pourtant je pense que si l'ennemi l'attaquait, il se défendrait...

— Mais l'ennemi l'a déjà attaqué : Chanaan est une terre royale. Qu'attend-il donc?

— Ce n'est pas à moi, esclave, de juger mon maître. Sa Majesté sait mieux que moi ce qu'elle fait, répondit Touta humblement.

Idomine le regarda en silence, au fond des yeux. Puis, soudain, il se pencha, se toucha le front du doigt et murmura à son oreille :

— Le roi est-il bien portant?

— Comme le soleil dans le ciel! Touta prononça d'une voix neutre la phrase consacrée, baissant involontairement les yeux : les petits yeux perçants d'Idomine pénétrèrent en lui, comme des aiguilles, et lorsqu'il releva les siens, l'autre y lut une muette réponse.

— Gloire à la Grande Mère! qu'elle conserve en bonne santé le roi, mon frère, dans les siècles des siècles! répondit-il employant, lui aussi, la formule consacrée. Mais ils se comprirent sans parler : le roi d'Égypte était fou.

— Oui, la paix vaut mieux que la guerre, reprit à voix basse Idomine, rêveur, comme en se parlant à lui-même. — Tous les hommes sont frères, fils de l'unique Père céleste, du Soleil Aton — Adoun. Ne plus faire la guerre, forger dans les glaives des socs de charrue, oh, s'il en était ainsi! Et pourtant, cela a été au commencement des jours, comme il est dit dans les chants fatidiques :

Les premiers hommes ignoraient le dieu de la guerre et des meurtres,

Ils ne connaissaient que la Mère, la Vierge très pure ;  
Le sang des victimes ne souillait pas les autels.

Tout était doux sur terre : et les oiseaux et les bêtes, caressantes, Allaient aux hommes avec confiance, et la flamme de l'amour brûlait en eux.

Touta, curieux, regardait Idomine. « Il glorifie la Mère des Dieux, lui qui a tué sa propre mère », songeait-il, mais, chose étrange, il n'était point indigné, comme si la vision de l'Age d'or l'eût fasciné.

— Il en a été et il en sera ainsi. Maudit soit Amon, dieu de la guerre, béni soit Aton, dieu de la paix ! C'est là ce que veut Akhenaton, Joie du Soleil. N'est-ce pas, mon fils ?

— Tu connais donc la doctrine du roi ? demanda Touta, surpris.

— Comment ne la connaîtrais-je pas ? Chez nous Adoun et chez vous Aton ne sont qu'un seul et même Dieu.

— Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Aton, il est le seul chez tous les peuples, répéta Touta, d'une voix indifférente, comme un écolier récitant une leçon ennuyeuse.

— Le roi a-t-il beaucoup de disciples ? demanda Idomine.

— A la cour et à Akhetaton, la nouvelle Cité du Soleil, beaucoup.

— Et dans les autres villes ?

— Dans les autres aussi, il en a.

— Peu ?

— Oui, moins.

— Et le peuple?

— Le peuple croit aux anciens dieux.

— Il ne veut pas du nouveau, il se révolte?

— Non, chez nous on est sévère pour les révoltés.

— On les punit de mort?

— Oui.

— Et le roi le sait?

— Qu'a-t-il besoin de le savoir?

— Pourtant, on ne peut mettre à mort tout le monde?

— Non, certes.

— Hélas! soupira Idomine, d'un air attristé.

Il est mauvais pour un roi de ne pas être avec son peuple, d'être seul contre tous... Qu'en penses-tu, mon fils, qui est le plus fort, un seul ou tous?

— Tous, répondit Touta avec conviction, et, tout à coup, se ressaisissant : « Qu'a-t-il donc à me faire subir cet interrogatoire? » songea-t-il.

— Je plains mon frère bien-aimé! soupira Idomine plus attristé encore. — Point de salut pour lui : il se perdra lui-même et perdra les autres. Bêtes et méchants sont les hommes : ils ne peuvent vivre en paix, il faut qu'ils fassent la guerre. La guerre pour eux vaut mieux que la paix. Qu'en penses-tu, mon fils, fera-t-on toujours la guerre?

— Toujours, répondit malgré lui Touta, de nouveau sincère.

— S'il en est ainsi, Aton ne tiendra pas contre Amon, continua Idomine. — Grand est le prophète Akhenaton, il n'en fut jamais de plus grand parmi les hommes, mais les petits dévoreront le grand, tous triompheront d'un seul... « Les hommes mangent ma chair », sais-tu de qui cela est dit?

— Du Mystérieux, de l'Ineffable, prononça Touta, toujours sur le ton d'un écolier récitant une leçon ennuyeuse. Il se rappelait que cela était dit d'Osiris, dans le Livre des Morts.

— Oui, de Lui, de la grande Victime immolée dès le commencement du monde. Akhenaton Ouæñra — Joie du Soleil, Fils unique du Soleil — c'est lui! s'écria Idomine, et ses yeux brillèrent soudain d'un feu si farouche, presque dément, que Touta en fut effrayé.

Gloire au Dieu innommé,  
Gloire au Dieu immolé,  
Gloire à toi, Grande Mère!

prononça-t-il en crétois, en levant pieusement les bras au ciel.

Puis, tout à coup, se penchant, il murmura à l'oreille de Touta :

— Veux-tu être roi?

Touta tressaillit, recula.

— Je ne le serai pas...

— Pourquoi?

— Il y a un autre héritier, Zaakera, le mari de la fille aînée du roi.

— Lui, aujourd'hui, et demain, toi.

Les petits yeux aigus pénétraient en lui, comme des pointes d'aiguilles rougies au feu.

— Et si tu deviens roi tu ne diras pas : « la paix vaut mieux que la guerre » ?

— A quoi bon songer à ce qui ne sera pas ? soupira Touta, et soudain, son visage s'enflamma, ses poings se crispèrent : — Ah ! si j'étais roi, je saurais bien corriger toute cette canaille !

— Quelle canaille ?

— Les Khabires impurs, les brigands Chettéens.

— Ce n'est pas eux qui sont à craindre.

— Et qui donc ?

— Les hommes du Nord, les Hommes de Fer. As-tu entendu parler d'eux ?

— Oui, les Danaoui, les Dardanoui, les Iliouni, les Poulasati, les Akkaïouchi, répondit Touta, citant les noms de tribus à demi sauvages et fabuleusement lointaines encore pour l'Égypte : les Danaëns, les Dardaniens, les Troyens, les Pélasges et les Achéens.

— As-tu entendu parler aussi de mon frère Sarpedomine ?

— Oui. N'est-ce pas chez eux, chez les Hommes de Fer, qu'il s'est enfui?

— C'est chez eux. Il veut les conduire contre moi, pour venger sa mère. Mais, la Grande Mère m'en est témoin, pures sont mes mains du sang maternel! Ce n'est pas moi, c'est lui qui l'a tuée. Et il en veut aussi à mon âme, le scélérat, le fratricide! Qu'il soit maudit, maudit! murmurait Idomine, pâlisant de terreur, les mains étendues et se retournant vers la porte, comme si son frère était là derrière.

— Si les Hommes de Fer viennent, malheur à nous — à nous d'abord et puis à vous! Ils balayeront tout, détruiront tout, ne laisseront pas pierre sur pierre. Les Hommes de Fer viendront de la nuit, et ce sera la nuit de fer — la fin du monde!

— Que faire alors? demanda Touta.

— Nous unir. Unis, nous sauverons le monde. A toi la terre, à moi la mer. Veux-tu?

— Oui, balbutia Touta et, fermant les yeux, de nouveau il se sentit voler.

Le roi se leva de son trône, s'approcha de lui et, posant les mains sur sa tête, prononça solennellement :

— Réjouis-toi, mon frère bien-aimé, roi d'Égypte, Toutankhamon!





PASIPHAË



Les taumachies se célébraient sur l'arène de Cnossos.

Les bancs des spectateurs, taillés dans le roc d'une colline en pente douce, recouverts de dalles de calcaire, s'élevaient en amphithéâtre au-dessus d'une arène ovale. Au milieu des gradins, tendue sur des hampes dorées, portant la double hache de bronze, se dressait la tente royale de pourpre violette. Au-dessus d'elle étincelait une énorme tête de taureau en argent. Le rang inférieur des bancs reposait sur des piliers de cyprès, entre lesquels s'ouvraient des passages obscurs, menant aux stalles des taureaux.

D'un côté bleussait l'étroite bande de mer,

de l'autre, le contour brumeux du mont Kaerate, ressemblant au visage tourné vers le ciel d'un géant mort — du dieu Adoun-Adonis même, en l'honneur de qui se célébraient les jeux.

Ceux-ci commençaient par les danses des Kourètes, prêtres-nourriciers de l'Enfant-Dieu. La Mère le leur avait confié, pour qu'ils soustraient le Fils à la fureur du Père — Feu dévorateur. Il cachèrent l'Enfant dans la caverne du mont Dictée, où une chèvre le nourrissait de son lait, les abeilles lui apportaient leur miel, et les Kourètes l'entouraient de leurs danses, couvrant ses vagissements du fracas de leurs boucliers et de leurs glaives, afin que le Père ne découvrit pas le Fils et ne le dévorât pas. Mais l'éternel Feu trouvera et dévorera toujours la Victime éternelle.

Sur l'arène, les danseurs, désespérés par la mort du dieu, se frappaient si cruellement de leurs glaives que, sur le sable blanc, le sang jaillissait en rosée écarlate.

Soudain, l'un d'eux tomba en convulsion, l'écume à la bouche; les autres se pressant autour de lui, un mystère terrible s'accomplit : il se châtra avec un couteau de silex, en criant :

— Gloire à Adoun, Vierge-Adolescent!

Et toute la foule des spectateurs, se levant comme un seul homme, clama :

— Io Adoun, io Adoun! Réjouis-toi, Adolescent-Vierge!

A la danse furieuse des Kourètes succédait la danse silencieuse des prêtresses de la Lune. Vêtues d'étoffes transparentes, comme des nuages lunaires, elles glissaient, telles les ombres de la lune sur les nuées nocturnes, déroulant doucement le labyrinthe de leurs danses sinueuses, tressant la ronde de Pasiphaé la Lumineuse, la Pleine Lune, — ronde tourbillonnante qui anime tout l'univers, depuis les vrilles de la vigne jusqu'au remous des gouffres marins, depuis l'enroulement des boucles virginales jusqu'aux révolutions des astres nocturnes : car tout dans le monde danse, tourne en une ronde éternelle.

Et de nouveau, comme un seul homme, la foule retint son souffle, sentant dans le silence la présence de Dieu.

Lorsque, dans le couchant, deux flammes rouges — les deux cornes du taureau dominant la tente royale — s'éteignirent, et qu'au-dessus de la cime rose du mont Kaerate pâlirent les deux cornes d'argent du jeune croissant, les tauromachies commencèrent.

Des grilles des stalles levées par des chaînes grinçantes, s'élançèrent, blancs, noirs, roux, pies, les taureaux sauvages, lourds de graisse, aux cornes énormes, monstrueusement beaux,

premiers-nés de la création, fils divins de la Terre-Mère.

Las de rester dans les stalles, ils se réjouissaient d'être libres, couraient, sautaient, bondissaient, comme s'ils dansaient la danse du dieu Adoun, Taureau Céleste. On respirait une odeur d'étable, une tiédeur de fumier; un tourbillon de poussière s'éleva, comme la fumée d'un incendie; le sol trembla sous le sabot des bêtes et, comme le grondement d'un tonnerre souterrain, leur mugissement retentit.

Des hommes et des femmes apparurent, si étrangement petits au milieu des taureaux énormes, qu'on eût dit des garçons et des fillettes. C'étaient les acrobates, les danseurs et les danseuses, nus, chaussés de brodequins à lanière, la taille coupée, comme celle des guêpes, par le bourrelet d'une ceinture, avec un petit tablier de cuir. Ils avaient tous les mêmes corps bruns, sveltes, maigres, musclés, les mêmes seins à peine saillants, si bien qu'on ne pouvait distinguer les garçons des filles.

Et ils se mirent à danser avec les taureaux une danse prodigieuse. Lorsque de loin la bête furieuse chargeait, tête baissée, l'homme l'attendait, immobile, et ce n'était qu'au suprême instant que, s'écartant légèrement, il saisissait les cornes déjà prêtes à s'enfoncer dans son corps et, profitant du mouvement de la tête du tau-

reau, relevée pour le transpercer, sautait sur le dos de la bête avec une adresse incroyable.

La dernière grille se leva, et un taureau s'élança, le plus énorme, le plus sauvage de tous, celui-là même que l'on venait de capturer dans les fourrés de l'Ida, pendant la dernière chasse, à laquelle avaient pris part Dio et Tammouzadad. Il était blanc comme l'écume marine, beau comme le dieu qui sortit de la mer bleue avec l'écume des vagues mugissantes — le dieu-Taureau, le bien-aimé de Pasiphaé.

C'était la première fois qu'on le lâchait dans l'arène, après l'avoir épuisé de soif pendant trois jours, sinon nul n'aurait pu le dompter.

Une auge de chêne profonde se trouvait sur l'arène, sous la tente royale. En passant devant, la bête sentit l'eau, s'arrêta, se dressa sur ses jambes de derrière et, posant celles de devant sur le bord de l'auge, y plongea les naseaux et but avidement.

Au-dessus de l'auge, entre deux mâts, un gros câble était tendu. Agile comme un écureuil, une fillette d'une quinzaine d'années grimpa à l'un des mâts, courut le long du câble, s'arrêta en face du taureau et soudain, bras étendus, elle se jeta, la tête la première, comme un nageur plonge. Son corps nu, mi-enfantin, mi-virginal, mince comme une flèche, fila dans l'air, et le cœur des spectateurs les plus insen-

sibles tressaillit : à la moindre erreur dans l'élan, les cornes énormes du taureau l'auraient transpercée, comme des glaives. Mais le calcul était juste : l'enfant tomba saine et sauve, entre les cornes.

Le taureau, quittant le bord de l'auge, secouait la tête, bondissait furieusement, pour se débarrasser de la danseuse. Mais elle se tenait fortement accrochée par les bras et les jambes, une corne sous l'aisselle, l'autre sous le jarret, et, ainsi suspendue, elle se balançait, comme sur une balançoire — jouait avec la mort.

Soudain, elle s'élança sur le dos de la bête. se redressa et sauta à terre. Le taureau n'eut pas le temps de se retourner vers elle que déjà une autre danseuse bondit sur lui, tendit les bras à la première, la souleva, la lança par-dessus elle sur le dos de la bête et à son tour sauta à terre ; de nouveau la première bondit sur le taureau, lança par-dessus elle l'autre danseuse, et ainsi l'une après l'autre, elles volaient, volaient toujours dans le nuage blanc de poussière, planaient comme des hirondelles.

Un applaudissement sourd, venant de la tente royale, se fit entendre. Selon la coutume du pays, on frappait non paume contre paume, mais doigts contre doigts. Et toute la foule des spectateurs répondit par la même rumeur discrète.



— *Nofert, nofert!* Charmant, charmant! s'extasiait Touta. Comme ils se sourient! Ce sont des amoureux, n'est-ce pas? chuchota-t-il à Tammuzadad, assis à côté de lui dans la loge royale.

— Amoureux? fit le marchand avec son lourd sourire de pierre. — Que penses-tu donc?

— Je pense qu'un garçon et une fille si jolis...

— Serais-tu myope, seigneur, ou la poussière t'empêcherait-elle de voir? Ce ne sont pas un garçon et une fille.

Touta regarda plus attentivement.

— Ah! peste! jura-t-il, en riant doucement et se retournant du côté où, au milieu de ses eunuques, était assis le monstre à tête de taureau, le roi-reine Idomine. — On ne peut distinguer chez eux l'homme de la femme!

Tamou, lui aussi, continuait à sourire. Mais, comme, d'un geste familier, il tâtait le bandage de lin à son cou, son visage se crispa si douloureusement que Touta lui demanda :

— Tu as toujours mal?

— Toujours, répondit Tamou, et il se rappela comment, en cette terrible nuit, dans la caverne de la Mère, il avait rampé sur les genoux vers le voile jaune safran : « Celui qui lèvera le voile de mon visage, mourra. » Il le leva — mourut. Et maintenant encore il mourait. A la lumière du jour, sous les milliers de regards, le corps

nu de la jeune fille, ni masculin ni féminin et les deux à la fois, était aussi terrible qu'alors. « Qui es-tu, qui es-tu donc, Lilith? »

— Connais-tu ces jeunes filles? demanda Touta,

Tamou, comme s'il n'avait pas entendu, ne répondit rien, se leva et s'en alla. Un des eunuques répondit pour lui :

— L'aînée est Dio, fille d'Aridoël, et la plus jeune, Eoïa, fille d'Itobal.

Le crépuscule tombait, et les cornes de la lune, brillant dans le ciel, dessinaient, sur le sable blanc de l'arène les ombres noires des cornes de taureau, lorsque la trompe, conque de triton, sonna la fin des jeux. On fit rentrer les bêtes dans leurs stalles, en conduisant les plus dociles par un anneau passé dans les naseaux et en attrapant les autres au lasso.

Devant la loge royale, sur l'arène maintenant vide, danseurs et danseuses étaient rassemblés, attendant que le roi décidât qui était vainqueur du tournoi.

Sur trente, trois seulement avaient été emportés blessés, et personne n'avait été tué, ce qui fut considéré comme un mauvais signe, le dieu n'ayant pas accepté de victime, alors que le but principal des jeux était le sacrifice humain.

Les rideaux de pourpre violette de la tente

royale, laissant filtrer la lueur améthyste des torches, s'écartèrent à peine, et le mufle de taureau du roi y apparut. Sauf les eunuques, ses familiers, personne ne voyait jamais son visage humain, ni n'entendait sa voix. Mais, même devant le mufle de taureau, les hommes se couvrirent les yeux de leurs mains, avec un pieux effroi, car voir Dieu, c'est mourir. Et un murmure passa, pareil au bruissement des arbres dans la nuit ;

— Grâce, Souverain-Souveraine!

Quelqu'un, derrière le dos du roi, s'écria dans le silence soudain :

— Eoïa, fille d'Itobal, réjouis-toi!

La victorieuse s'avança, se prosterna, et une couronne de blanches fleurs de safran tomba sur elle du haut de la tente royale.

Le sacrifice sanglant ne s'étant pas accompli, s'accomplirait le sacrifice pur de sang : on couronnait de fleurs de safran la fiancée du Taureau-Soleil, la déesse de la Pleine-Lune, Pasiphaë, la Lumineuse.

— Eoïa, fille d'Itobal, réjouis-toi! Réjouis-toi, aimée de Dieu! répéta toute la foule des spectateurs.

— N'aie pas peur, il ne te fera pas de mal.

— Je le sais. Ce n'est pas de cela que j'ai peur...

— Et de quoi donc?

— On peut le dire? Tu ne te fâcheras pas, petite Abeille chérie?

— Non, parle.

— J'ai peur... Attends, je vais te le dire à l'oreille. J'ai peur de rire...

— De rire? Alors tu n'as pas peur?

— Si, j'ai peur, et en même temps j'ai envie de rire... Tu sais bien, le mannequin de bois avec ses roulettes, on dirait qu'il est vivant, mais il ne peut pas marcher tout seul, alors on va le pousser par derrière, les roulettes

grinceront, et moi, je rirai... C'est défendu, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu vois. Et quand c'est défendu, on rit encore plus, sans pouvoir s'arrêter, comme quand on vous chatouille. Et après, une fois dans le ventre de la Génisse, je regarderai par les petits trous de ses yeux; lui, il va s'approcher, flairer, renifler, et je rirai encore, au nez de Dieu...

— Eh bien, ris sans crainte! Dieu aime le rire des enfants : il est simple et bon.

— Devant les hommes c'est défendu, et devant lui c'est permis?

— Oui. Il est sage et bon; il sait tout.

— Certes, il sait tout! Tantôt, comme je lui portais de la paille fraîche dans son étable, il ne m'a regardée que d'un œil, mais il m'a fait peur : il sait tout, seulement il ne dit rien...

— Cette nuit il te dira tout. Tu le crois?

— Oui. J'entrerai dans le ventre de la Génisse, comme les morts entrent dans le sein de la terre, et je saurai tout, prononça Eoïa avec ferveur, et elle se rappela ce que lui racontait l'Égyptienne Zenra, la nourrice de Dio.

La fille du roi d'Égypte, Menkaour, en mourant à la fleur de l'âge, disait à son père :  
« Ne me mets pas dans la terre humide, où je

m'ennuierais, mais garde-moi dans ton palais et sors-moi quelquefois au soleil, afin que, même morte, je voie l'astre des vivants! » Ainsi fit le roi Menkaour. Il mit le corps embaumé de sa fille dans le ventre de la génisse Hathor, taillée en bois de sycomore, ornée d'or et de pourpre, avec entre les cornes le disque de soleil; il le plaça dans son palais, dans une chambre obscure, éclairée par des veilleuses et, une fois l'an, aux jours de la lamentation d'Osiris, on le sortait dans la cour et on ouvrait un panneau pratiqué dans le dos de la génisse, de manière qu'un rayon de soleil tombât sur la défunte, car même aux morts il est doux de voir le soleil des vivants.

— Réjouis-toi, Eoïa! prononça Dio avec la même ferveur, que l'autre. — Tu seras dans le ventre de la Génisse, comme un mort dans le sein de la terre et comme un enfant dans le ventre de sa mère; tu mourras et naîtras à la vie éternelle!

Dans la petite cellule de planches, étroite et sombre comme un cercueil, imprégnée d'une odeur d'étable, de la tiédeur du fumier, Dio, la prêtresse, habitait d'un vêtement blanc Eoïa, la novice, et la couronnait des blanches fleurs de safran, comme une fiancée au jour de l'hyménée.

En les voyant ensemble, il était facile de se

tromper, comme Touta, de les croire : « garçon et fille ». A côté de Dio, Eoïa paraissait presque une enfant; un corps frêle, trop flexible, comme la tige d'une fleur aquatique, des cheveux roux trop fins, au reflet mat de vieil or, un sang rose, éclairant la blancheur trop transparente de la peau, d'enfantines taches de rousseur autour des yeux. Mais il y avait déjà, dans ces yeux sombres, une tristesse et une langueur de femme.

Lorsque Dio avait dit tantôt : « tu mourras », une douleur familière, remords inexpiable et pitié infinie, lui avait transpercé le cœur. Elle étreignit Eoïa et la baisa aux yeux, sentant que celle-ci se donnait toute à elle, comme une algue délicate au bercement de la vague profonde. La fillette, renversant la tête, ferma les yeux sous le baiser, et un rayon de lune tomba sur son visage d'une pâleur mortelle.

« Que fais-je d'elle? pensa Dio, avec une terreur fatidique. — Est-ce la fiancée que je prépare pour l'hyménée, ou la victime pour le sacrifice? »

On entendit au loin le grondement des cymbales et le gémissement des flûtes. Dio et Eoïa sortirent sur l'arène aux gradins vides, d'une blancheur presque aveuglante sous la lumière de la lune.

Des portes principales, sous la tente royale,

sortit la procession des prêtresses de la Lune. Coiffées de tiaras pointues, vêtues de robes échancrées jusqu'à la ceinture, découvrant les seins, en larges jupes en forme de cloche, avec une profusion de volants bariolés, le devant portant brodées en argent sur champ d'or des touffes de fleurs de safran, elles ressemblaient elles-mêmes, en ces vêtements étranges, tout scintillants d'argent et d'or lunaire, à des fleurs de rêve, fleurs de lune.

On fit avancer sur ses roulettes la Génisse, énorme, taillée en bois de cyprès, tendue d'une vraie peau de vache blanche; on la plaça au milieu de l'arène et l'on posa devant elle trois emblèmes : une hache en bronze à deux tranchants, symbole du Fils immolé; deux cornes de taureau en argile, avec entre elles trois pousses de vigne — Arbres de Vie — symbole du Père innommé; et trois colonnettes d'argile sur une base unique, avec trois colombes — symbole de la Vierge-Mère. Ainsi se répétait trois fois le mystère des nombres divins — Trois en Un.

Une vieille femme vénérable, la mère Anahita, maîtresse des jeux, s'approcha d'Eoïa, la prit par la main, la conduisit vers la Génisse et demanda :

— Es-tu pure, vierge, de nourriture animale?

— Je le suis.



— Es-tu pure, vierge, de sang humain?

— Je le suis.

— Es-tu pure, vierge, de commerce avec l'homme?

— Je le suis.

— Entre donc dans la couche nuptiale, réjouis-toi, aimée de Dieu!

Dans le dos de la Génisse, un panneau s'ouvrit. Eoïa y monta par une échelle, descendit dans le ventre vide, et l'ouverture se referma.

Les flûtes gémirent, les cymbales grondèrent. Les prêtresses de la Lune, glissant silencieusement, comme les ombres sur les nuages nocturnes, entourèrent la Génisse, l'enlacèrent dans une ronde de fleurs lunaires et entonnèrent le chant nuptial à la fiancée du Soleil-Taureau, à la Pleine-Lune, Pasiphaé, la Lumineuse :

Réjouis-toi, Vierge très pure,  
 Prépare la couche nuptiale!  
 Que l'amour détourne  
 La fureur céleste!  
 Dans le ventre obscur,  
 Entends-tu, Vierge,  
 Mugir le taureau?  
 Il couvrira, amoureux,  
 La Vierge très pure,  
 Dans les flancs de la Génisse divine.  
 D'un chant solennel,  
 Nous te glorifions,  
 Toi, l'élue de Dieu,  
 Immolée à Dieu,  
 O Vierge très pure!

Le chœur s'éloignait, l'hymne s'éteignit — mourut, et, sur l'arène déserte, régna un silence lunaire.

Soudain, sur le sable blanc, s'agitèrent les ombres noires des cornes. Blanc comme la blanche écume des mers dans le rayonnement de la lune, le Taureau s'approcha de la Génisse.

Étendue sur une molle couche d'herbes fraîchement fauchées, dans le cercueil-ventre de cyprès au parfum résineux, où l'air entrait par une ouverture habilement ménagée, Eoïa regarda par le trou de l'œil et vit le mufler du taureau si proche qu'il lui sembla que la bête respirait tout contre son visage et la regardait en face. Mais elle n'eut pas peur et ne rit pas — elle sourit seulement : « Comme il est grand, et pourtant, il sent le lait, comme un petit veau ! » Et se rappelant, sans savoir pourquoi, le dernier regard des victimes immolées, son cœur fut transpercé par une douleur familière, remords inexpiable et pitié infinie, et, en même temps, par une extase, douce comme la douce clarté de la Lumineuse : elle comprit que Dieu est dans la Victime.

Le Taureau s'éloigna de la Génisse : plus sage que ne le pensaient les hommes, il avait senti qu'elle n'était pas vivante.

Somnolent, il traversa l'arène, se coucha par terre, leva les yeux, avec un mugissement sourd,

comme s'il soupirait d'amour vers la Lumineuse, la Bien-Aimée, ferma les yeux sous son baiser et s'endormit du doux sommeil des bêtes et des dieux.

Eoïa, elle aussi, s'endormit doucement dans le ventre de la Génisse. Elle rêva qu'un Adolescent-Vierge la baisait aux yeux et que sous le baiser d'Elle — de Lui, elle mourait — naissait à la vie éternelle.

— Dio t'aimera, mais il faut tuer la petite chienne, disait au marchand de fer, Tammuzadad l'oncle de Dio, Kynir, fils d'Ouamar, vieillard de mine respectable, qui possédait à Cnossos les plus riches celliers d'huile et de vin.

— Quelle chienne? demanda Tamou.

— Eoïa.

— Pourquoi la tuer?

— Pour délivrer Dio du maléfice. Eoïa lui a jeté un sort. Tu ne t'aperçois donc pas qu'elles sont toujours ensemble, comme deux amoureux? Ces sorcières ont des sortilèges puissants...

— Eoïa est une sorcière?

— Bien sûr. Je crache toutes les fois que je passe près d'elle. Sache-le : tant que cette fille

sera vivante, tu ne verras pas plus Dio que tes propres oreilles!

— Mais comment la tuer?

— Tu n'auras à t'occuper de rien. Dis : oui, et ce sera fait.

— Non, dis-moi, toi, comment tu le feras?

— Jure que tu ne me trahiras pas.

— Je t'en donne ma parole.

— Voici ce que nous ferons : je graisserai la patte à l'un des serviteurs de l'arène, pour qu'il fasse boire au taureau une boisson enivrante et, lorsque Eoïa dansera avec lui, il sera pris de fureur et la percera de ses cornes. Ce ne sera la faute de personne, il n'y aura qu'une victime agréable à Dieu.

— C'est bien simple! Mais si on l'apprend?

— C'est moi qu'on punira, toi, tu seras à l'abri.

— Pour qui donc te donneras-tu tant de mal?

— Pour Dio. Elle ne peut trouver meilleur mari que toi.

— Tu l'aimes tellement?

— Oui. Elle n'a que moi au monde, pauvre orpheline, sans père ni mère!

Tamou sourit, se rappelant ce que lui avait raconté Zenra, la nourrice de Dio : une nuit, le vieillard, entrant dans la chambre de Dio, avait tenté de la déshonorer, mais elle l'avait roué de coups, comme un chien, et manqué de le tuer.

— C'est pour elle seule que tu le feras?

— Non, pour toi aussi.

— Et qui suis-je donc pour toi?

— Tu es un grand homme, Tammuzadad, fils d'Istarraman : tu as trouvé le fer, et le fer vaincra le monde. Prends-moi comme associé, marchand : nous enverrons ensemble un navire chercher du fer. Dis : oui, et Dio est à toi. Eh bien, c'est dit?

— Non, je vais réfléchir encore.

Eoïa, native de la Thrace septentrionale, appartenait à la tribu des Édoniens, voisine des Pélasges, Achéens, Danaëns, et autres Hommes de Fer.

Les femmes et les filles édoniennes parcouraient les bois et les montagnes, en des danses nocturnes, en des rondes furieuses, possédées par Zagreus-Bacchus, le dieu déchiré, ou, mettant en pièces une victime vivante, veau ou agneau, dévoraient la chair crue et buvaient le sang chaud, afin de communier avec Dieu.

Une fois, ayant dansé toute la nuit, elles descendirent sur le rivage de la mer, tombèrent, épuisées, sur un banc de sable, comme une troupe d'oiseaux abattus par la tempête, et s'endormirent d'un sommeil de mort.

Des Phéniciens, hôtes rusés des mers, croisant devant le rivage, aperçurent de loin des femmes,

abordèrent doucement, et déjà ils les entraînaient sur leur vaisseau, lorsque aux cris des captives, les bergers accoururent des vallées voisines et les reprirent toutes, sauf une, Zemla, fille d'Oguig, chef édonien.

Zemla, captive, se débattait, comme un oiseau dans les rets : elle voulait se tuer. Mais ensuite elle sentit un enfant remuer dans son sein, et elle voulut vivre pour lui. Elle croyait qu'elle l'avait, dans une vision de rêve, conçu d'un dieu, tandis que ses compagnes pensaient que c'était d'un berger au service de son père. Cela arrivait souvent : dans un ravin des forêts, à la lueur des étoiles, une thyade transportée s'unissait d'amour, sans savoir elle-même avec qui, comme une bête avec une bête ou une déesse avec un dieu.

Deux mois après, les Phéniciens revinrent à leur port natal, Byblos-Gebal, au pied du Liban, et là, ils vendirent Zemla à Itobal, prêtre d'Astarté et de Moloch. C'est dans sa maison qu'elle mit au monde une fille, Éoïa.

Le vieux Itobal avait bon cœur, bien qu'il sacrifiât au dieu Moloch de petits enfants. Pendant longtemps, il en avait eu des remords, puis s'y était fait, se consolant à la pensée qu'Abraham, prêtre comme lui du même Baal de Feu, avait, par un sacrifice aussi saint et terrible, mérité le nom d'Ami de Dieu.

Itobal se montra plein de bonté pour Zemla ; il l'éleva à la dignité de courtisane sacrée dans le temple d'Astarté, il aima Eoïa, comme sa propre fille et, lorsqu'elle fut grande, l'adopta selon la loi.

Dans le bois sacré d'Astarté, où reposaient les os calcinés des petits enfants sacrifiés au Dieu, et où leurs âmes pures semblaient s'exhaler dans le parfum des violettes, grandissait et fleurissait Eoïa, fille d'Itobal.

Elle avait douze ans passés, lorsque Dio la prêtresse, fille d'Aridoël, vint sur un navire de Cnossos apporter des offrandes et des victimes à Astarté, en qui les Crétois vénéraient leur propre Grande Mère. Dio séjourna près d'un mois dans la maison du prêtre. Ne parlant presque jamais à Eoïa, elle sentait que la fillette s'était prise pour elle de cet amour enfantin qui paraît ridicule aux grandes personnes.

Le dernier soir, la veille du départ, comme elles étaient restées seules dans le bois sacré, Dio demanda à Eoïa :

— Veux-tu que je t'emmène avec moi dans l'île, petite ?

— Tu m'emmèneras pour toujours ?

— Pour toujours.

Eoïa la regarda longuement, silencieusement, et enfin répondit tout bas :

— Emmène-moi.



— Et si on ne te laisse pas partir?

Elle réfléchit et dit, plus bas encore :

— Eh bien, je m'enfuirai.

— Tu ne le feras pas : tu aimes trop ton père et ta mère.

— Je t'aime... commença Eoïa, mais elle n'acheva pas.

Soudain elle rougit, puis pâlit.

— Je t'aime davantage, murmura-t-elle.

— Petite sottie ! dit en riant Dio, et elle l'étreignit et la baisa aux yeux et autour des yeux, sur les petites taches de rousseur enfantines, sentant que l'autre se donnait à elle tout entière, comme l'algue flexible s'abandonne au bercement de la vague profonde. — Petite sottie, peut-on parler ainsi !

— On peut. Je n'aime que toi, répliqua Eoïa avec une passion terrible où il n'y avait plus rien d'enfantin. — Emmène-moi, emmène-moi ! Dis un mot et je m'enfuis...

Les âmes des enfants brûlés s'exhalèrent dans le parfum des violettes et, entre les noirs cyprès, dans le ciel clair, encore sans astres, brillait seule l'étoile du soir, l'étoile de Lui — Elle, Vierge-Adolescent.

Dio regarda Eoïa. Puis, ne riant plus, elle la repoussa doucement et, silencieuse, s'éloigna rapidement.

Le lendemain, lorsque le vaisseau fut si loin

en mer qu'on n'apercevait plus le rivage, Dio apprit qu'Eoïa était à bord.

Elle avait soudoyé le pilote, en lui offrant un collier d'or, présent de son père, et il l'avait cachée parmi les ballots de marchandises.

— Ah! petite misérable, quelle folie as-tu faite! s'écria Dio, mais, en la regardant plus attentivement, elle comprit qu'on ne pouvait pas la gronder, pas plus qu'on ne gronde une somnambule, marchant au bord de l'abîme.

Les marins ne voulurent pas revenir à Byblos pour une fillette inconnue, et il n'y avait pas de port avant la Crète. Dio résolut de la renvoyer chez son père par le premier vaisseau partant de Cnossos. Mais elle ne le fit pas : elle se prit à l'aimer aussi follement qu'elle en était aimée.

Dans l'île de Crète, sur le mont Dictée, près de la caverne où naquit l'Enfant-Dieu, se trouvait un asile sacré, le Rucher de la Mère. Là, des vierges recluses vivaient sous la surveillance de la grande Abeille-Prêtresse. Chacune avait avec elle une novice : Eoïa resta auprès de Dio. Elle y passa quatre ans, apprenant la sagesse divine par la parole et surtout par la danse, car la danse muette est plus sage que toutes les paroles humaines.

A la fin de la première année, Itobal, ayant

appris par hasard où se trouvait sa fille adoptive, vint à Cnossos et la réclama, comme esclave fugitive. On lui répondit que dans le Rucher il n'y avait point d'esclaves, mais seulement des vierges sacrées, placées sous la sainte protection de la Mère, et qu'on ne les livrait à personne.

Il partit, maudissant sa fille et ordonnant de lui dire qu'elle avait tué sa mère : Zemla, en effet, était morte de chagrin après la fuite d'Eoïa.

C'était parmi les prêtresses et les novices que l'on choisissait les danseuses pour les jeux de Cnossos. Eoïa s'était trouvée désignée.

Quittant le Rucher, elle était allée s'installer dans la maison de campagne de Dio, près du Port, au milieu des bois de cyprès et des jardins de safran.

Le troisième jour après les noces d'Éoïa et du dieu Taureau, Dio accomplissait sur elle le rite sacré de la purification dans la mer.

Lui ayant enlevé sa parure nuptiale, elle la jeta dans les vagues, puisa de l'eau dans une coupe, en aspergea Éoïa et récita la prière :

Que par ta grâce, ô Mère,  
Le royaume des mers  
Soit sanctifié,  
Et que tous tes enfants  
Soient protégés !  
Que l'appel des marins  
Soit exaucé,  
Que la tempête proche  
Soit apaisée,  
Qu'un favorable vent  
Leur soit donné.

Que leur navire au port  
Soit amené.  
Reçois toute la terre  
En ta pitié,  
Qu'à tous ta grâce, ô Mère,  
Soit accordée!

Selon le rite, la prêtresse et la novice devaient se baigner ensemble dans la mer.

Depuis longtemps déjà, elles étaient habituées en dansant à se voir presque nues, mais jamais encore entièrement. Son dernier voile enlevé, Eoïa, soudainement honteuse, se jeta vite dans la mer. Dio la suivit.

Une baie profonde se creusait dans le rivage. On entendait au loin le bruit du ressac. Là, les vagues hurlantes et bouillonnantes couvraient les rochers aigus d'une écume salée. Mais, ici, dans la baie, c'était le calme; l'eau, se balançant à peine en un bloc compact de verre bleu verdâtre, était si transparente que l'on voyait au fond chaque caillou et chaque coquillage.

L'onde ne cacha pas la nudité des baigneuses; mais, dans sa fraîcheur innocente, leur honte s'éteignit.

Toutes deux nageaient comme des poissons, jouaient, folâtraient, s'éclaboussant l'une l'autre de gouttes de saphir, riant, criant, glapissant de joie, aussi heureuses que si elles avaient retrouvé leur patrie : la mer leur était plus chère que la terre.

S'approchant des récifs, elles grimpaient sur les pierres glissantes, couvertes des cheveux noir vert des algues, et respiraient avidement leur fraîcheur salée. Elles tendaient le dos aux flots qui accouraient et, mugissant, bondissant, étincelant d'écume blanche, les couvraient comme le Taureau, le bien-aimé de Pasiphaé.

En plongeant et se regardant sous l'eau, elles ne se reconnaissaient plus : leurs corps et leurs visages semblaient irréels ; le corps blanc d'Eoïa était d'un bleu argenté, le corps brun de Dio, d'un rose argenté, tous deux ressemblant à des fleurs sous-marines.

Autour d'elles grouillait la vie mystérieuse des mers. Les poissons les fixaient de leurs yeux ronds, le hérisson de mer dardait ses aiguilles, l'étoile de mer clignait ses cils, l'opale lunaire d'une méduse s'évanouissait, des molusques sortaient de leurs coquilles, d'un buisson de corail jaillissaient des tentacules, des barbes, des trompes, et des yeux inconnus luisaient dans l'obscurité, d'une lueur phosphorescente de bois pourri.

Elles ressentaient une terreur sacrée, comme si devant elles s'ouvrait le ventre sacré de la Mère, les flancs ineffables où s'enfante tout ce qui fut, est et sera.

Après le crépuscule sous-marin, la lumière du soleil leur paraissait brutale, et son ardeur,

meurtrière. Mais, filles de la terre, elles y revinrent, montèrent sur le rivage et se couchèrent sur le sable, n'ayant plus honte de leur nudité.

Soudain, Eoïa, se dressant, s'écria :

— Il regarde! Il regarde!

Et elle lança une pierre vers un épais buisson de myrte, au-dessus d'un rocher abrupt.

— Qui donc? demanda Dio.

— Lui! Lui! Tammuzadad!

Dio se dressa, elle aussi. Son visage, enflammé de colère, était menaçant, comme celui de la divine Vierge-Chasseresse, Britomartis. D'une main, elle prit son voile jaune d'or, semé d'abeilles d'argent, de l'autre, elle saisit un javelot. Selon l'habitude des chasseresses, elle ne sortait jamais sans arme. Elle jeta le javelot dans le buisson, avec tant de force qu'il aurait pu tuer un homme. Mais, se reprenant aussitôt, elle pâlit, se cacha les yeux dans les mains et murmura avec effroi :

— Tamou, mon frère, qu'as-tu fait!

— Ce n'est rien, n'aie pas peur, il s'est enfui, prononça Eoïa, en pâlisant, elle aussi.

— Oh! comme tu as eu peur! Je ne savais pas que tu l'aimais tant...

Ce même jour Tammuzadad dit à Kynir, fils d'Ouamar :

— Te rappelles-tu ce dont nous avons parlé l'autre jour?

— Oui.

— Donne-moi la main.

Kynir lui tendit la main. Tamou y frappa, comme au marché, et dit :

— Je te prends comme associé, Kynir, fils d'Ouamar. Nous enverrons ensemble un navire chercher du fer, c'est dit?

Ne croyant pas encore à son bonheur, Kynir le regardait en dessous, avec des yeux cupides.

— Bien sûr, c'est dit! O mon maître, que les dieux te récompensent! s'écria-t-il, les larmes aux yeux, se jetant sur la main de Tamou pour la baiser. — Et la petite chienne, on la tue?

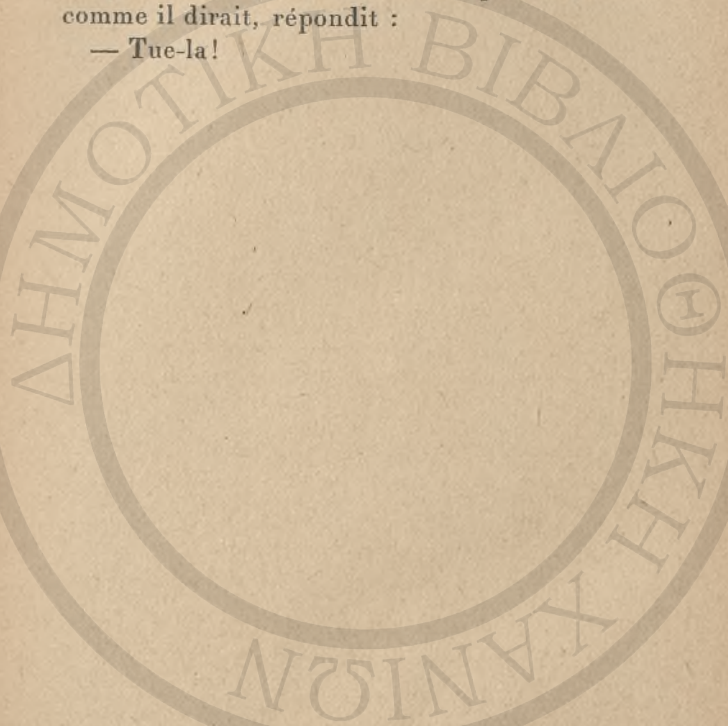
Tamou ne répondit pas tout de suite. Il baissa les yeux, comme s'il réfléchissait, et se souvint — revit tout : elles, « garçon et fille », couchées, enlacées sur le sable, près de la mer, et lui, dans le buisson sur la falaise, la face contre le sol, le visage enfoui dans la poussière, grattant la terre de ses ongles, prêt à la mordre, selon la parole de l'antique malédiction : « Tu mordras la terre! » Et soudain, au-dessus de sa tête, le javelot sifflant. Oh! s'il avait pu passer plus bas!



— Et la petite chienne, on la tue? répéta Kynir, pensant que l'autre n'avait pas entendu.

Tammuzadad leva lentement, péniblement les yeux sur Kynir et, sachant qu'il en serait comme il dirait, répondit :

— Tue-la!



Sur Tammouz le lointain s'élèvent les pleurs !  
Immolée est la chèvre avec son chevreau,  
Immolée est la brebis avec son agneau.  
Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs !

Ainsi chantait Engour, fils de Nourdagan, dans un champ brûlé, sur le sommet plat du rocher, dominant la baie, où le matin de ce même jour s'étaient baignées Dio et Eoïa.

Engour, vieil esclave d'Istarraman, s'était enfui avec Tamou, lorsque celui-ci avait tué ou cru avoir tué son père. Il avait navigué avec lui dans les mers lointaines à la recherche du fer, le servant fidèlement; mais, devenu très vieux, il avait perdu la raison et n'était plus bon à rien. Sur la demande de Tamou,

Dio l'avait pris dans sa maison, comme berger.

Le tiède encens de bruyère, de menthe, d'absinthe, de mélilot, et l'odeur des troupeaux de brebis qui rappelait au berger les campements nomades dans les plaines de Sennaar, se mêlaient à la fraîcheur salée de la mer. Lentement, derrière les collines violettes, s'élevaient les nuages; lentement paissaient les brebis et les chèvres; lentement de la flûte du berger les sons tombaient, l'un après l'autre, comme une larme après une larme.

Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs !  
Tu es l'arbre privé d'eau fraîche dans le jardin,  
Tu es la pousse que l'eau vive n'abreuve point,  
Tu es la fleur dont les racines sont arrachées de terre...

Les jours des pleurs de Tammuz revenaient chaque année, lorsque la chaleur de la canicule brûlait, dans les plaines natales de Sennaar, les herbes et les fleurs. Et sur cette terre étrangère, Engour s'en souvenait encore. Toute la journée, sa flûte avait gémi, tantôt s'arrêtant et tantôt recommençant de pleurer.

Au-dessus de la chaîne desséchée des collines, le couchant embrasé s'élevait déjà en tourbillons de vapeurs rousses et, blanche comme le soleil, s'allumait l'étoile du soir, l'étoile de l'Adolescent-Vierge, de Tammuz-Istar; mais le

berger pleurait encore, pleurait toujours la Fleur fanée, le dieu mort, Tammuz :

Les chiens errent dans les ruines de sa demeure,  
 Les corbeaux planent sur son repas mortuaire,  
 Dans la tempête résonne la plainte funèbre,  
 Dans le vent gémit la flûte lugubre...  
 O cœur, ô cœur du Seigneur! O flancs transpercés  
 Il est mort, le Seigneur, il est mort, Tammuz!

Assises au-dessus de la mer, au bord de la falaise, Dio et Eoïa écoutaient en silence. Si doucement s'éteignait le couchant, si doucement l'étoile scintillait, si doucement pleurait le chalumeau que cette douceur les pénétrait, elles aussi.

— Qui pleure-t-il? demanda Eoïa.

— Le dieu mort, Tammuz, répondit Dio.

— Tammuz, Osiris, Attis, Adon de Chanaan, et votre Adoun, et notre Zagreus-Dionysos, tous les dieux meurent donc?

— Tous, ou un seul en tous.

— Pourquoi?

— Tu le sais bien.

— Oui, pour ressusciter eux-mêmes et ressusciter les morts. C'est ce qu'on enseigne sur la Montagne. Mais je suis sotte, je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas comment il est ressuscité?

— Non, comment il est mort. Est-ce que Dieu peut mourir?

— Tu le sais aussi.

— Je le sais : Dieu s'est fait homme pour mourir... Tout à fait homme?

— Tout à fait.

— Comme moi, comme toi, comme tout le monde?

— Comme tout le monde.

— N'est-ce pas ici, dans l'île, qu'il a vécu?

— Oui.

— En effet, il y a ici la caverne où il est né et le tombeau où il est enterré; c'est donc ici qu'il a vécu...

— Pourquoi parles-tu ainsi? On dirait que tu ne le crois pas?

— Si, je le crois... Parfois, je le crois, et parfois, non. Je ne sais rien, je ne sais rien... répondit cette enfant, comme naguère Tamou, le sage désespéré.

— Et comment est-il mort? reprit-elle. — Un sanglier, dit-on, l'a tué à la chasse. Mais en réalité, comment est-il mort?

— Je ne sais...

— Si, tu le sais. Dis-le-moi, petite Abeille chérie!

Et elle lui demanda tout bas à l'oreille :

— On l'a tué?

Dio baissa silencieusement la tête.

O cœur, ô cœur du Seigneur, ô flancs transpercés!  
pleurait la flûte.

— Comme il pleure, oh ! comme il pleure ! dit Eoïa.

» Et pourquoi l'a-t-on tué ? demanda-t-elle de nouveau, et, sans attendre la réponse, elle murmura, avec un effroi grandissant :

» Ma mère m'a raconté que le dieu Zagreus-Dionysos est né homme, sous les traits de l'aède Orphée. Si suaves étaient ses chants que les bêtes, les arbres et les pierres l'écoutaient, mais les hommes le tuèrent, le déchirèrent et dispersèrent ses membres aux quatre coins du monde... As-tu entendu parler de lui ?

— Oui, il est venu aussi dans notre Ile.

— Orphée veut dire le Ténébreux. Pourquoi donc, Ténébreux ?

— Les hommes le raillaient, parce que sa lumière leur paraissait ténèbres.

— Et c'est pour cela qu'on l'a tué ?

— C'est pour cela.

— Et s'il revenait, on le tuerait encore ?

— Oui.

— Zenra raconte, se rappela Eoïa, qu'Osiris, lui aussi, a été tué par Set, son frère, qu'il a été déchiré et que ses membres ont été dispersés aux quatre coins de la terre...

Elle se tut, prit Dio par la main et, regardant le talisman suspendu à son poignet — une améthyste avec une croix à quatre pointes, elle lui demanda :

— Que portes-tu là? Son signe? Quatre branches — les quatre points du monde où furent dispersés ses membres... Le Père savait-il donc que son Fils serait tué et déchiré?

— Il le savait.

— Et la Mère aussi?

— La Mère aussi.

— Que c'est effrayant, Abeille chérie, que c'est effrayant! Le Père et la Mère ont donné leur Fils pour être immolé. C'est la même chose partout — sur la terre et au ciel, il n'y a pas de refuge... Te souviens-tu d'Itobal, mon père? Il est bon, il ne ferait pas de mal à une mouche, et cependant il brûle de petits enfants. L'odeur de leur chair brûlée, dit-il, est un parfum agréable à Dieu. Et Abraham, le prêtre de Baal-Iahvé, lui aussi, fut appelé Ami de Dieu, parce qu'il était prêt à immoler son fils. Les pères et les mères apportent eux-mêmes leurs enfants à l'autel et, pendant que ceux-ci brûlent, ils ne pleurent pas — et quand bien même ils pleurent, les trompes résonnent, les cymbales grondent, les prêtres chantent l'hymne au Seigneur, pour que l'on n'entende pas leurs plaintes... Mais la Mère les entend, l'odeur de la chair brûlée des petits monte vers Elle!

— Tais-toi! dit Dio, l'arrêtant aussi impérieusement que naguère, dans la forêt, sur la Montagne, elle avait arrêté Tamou l'impie.

— On ne peut pas en parler? Pas même y penser? murmura Eoïa.

— Non.

— Mais comment n'y pas penser, Abeille chérie, comment n'y pas penser?...

Elle se tut, puis, songeuse et calme en apparence, dit :

— Ma mère avait un vase venant de son pays natal, une amphore. Je le vois encore : en terre cuite, vieux, ventru, avec un goulot, une anse cassée. Lorsque les brigands entraîèrent ma mère sur leur vaisseau, ils emportèrent aussi le vase, croyant qu'il contenait un baume précieux, mais, s'apercevant qu'il était vide, ils le lui rendirent. Lorsque j'étais petite, je regardais souvent ce qui s'y trouvait peint en rouge sur fond noir, ne parvenant pas à comprendre. Il y avait là trois petits hommes : l'un, couronné de lierre, portant un thyrses, comme le dieu Zagreus-Dionysos, regarde et sourit; l'autre, effrayé, s'enfuit; et le troisième, au milieu, tient dans ses bras un jeune garçon mort. Les hommes étaient mal dessinés, mais l'enfant l'était si bien qu'on n'en pouvait détacher les yeux. On voyait qu'il venait d'être égorgé; son corps encore chaud pendait, comme un haillon, la tête renversée; ses cheveux tombaient, longs comme ceux d'une jeune fille, et son visage était beau, comme celui d'un dieu. L'homme, lui



ayant arraché un bras, le portait à sa bouche pour le manger. « Que fait-il de l'enfant? Pourquoi le mange-t-il? » demandai-je à ma mère. « Les enfants ne doivent pas le savoir, répondait-elle. Attends, quand tu seras grande tu le sauras. » Eh bien, maintenant, je le sais : avant que Dieu ne naisse homme, les Souterrains, les Terribles l'ont déchiré et dévoré. C'est pourquoi, dans les mystères de Zagreus, les prêtresses, les thyades, possédées du dieu, déchirent aussi et dévorent une victime vivante. Lorsque ma mère me le dit, je fus si effrayée que je n'osais pas demander si cette victime était une bête ou un homme...

Eoïa, en parlant, contemplait l'Étoile du soir. Soudain, elle se tourna vers Dio, la regarda aux fond des yeux et demanda, presque avec les mêmes paroles que naguère, dans la forêt, Tamou, l'impie :

— Est-il vrai, Abeille, que dans votre Ile aussi, les pères et les mères immolent leurs enfants?

— Tais-toi! n'ose pas!.. s'écria Dio, elle aussi comme naguère. — Si tu dis encore un mot...

— Eh bien, quoi? fit Eoïa d'un ton de défi.

— Tu ne m'aimeras plus? Mais je le sais bien que tu ne m'aimes plus. C'est Tamou, ton frère, que tu aimes, et non moi... T'en souviens-tu : tu m'avais dit que lorsque je serais

dans le ventre de la Génisse, le Dieu me dirait tout? Eh bien, il m'a tout dit...

— Que t'a-t-il dit?

— Tu le sais : si Dieu est tel que le pensent les hommes, ce n'est pas Dieu, mais le diable...

— Tais-toi, tais-toi, impie, maudite!

Dio leva la main sur elle, comme pour la frapper. Si terrible était son visage qu'Eoïa pensa : « Elle va me tuer. Soit. Ou lui ou moi! » Et elle se cacha la figure entre les mains. Dio fit de même.

Elles restèrent longtemps silencieuses. La flûte, elle aussi, cessa de pleurer. Tout se tut. Seule, la mer respirait à peine. Dans le soir tombant, plus fraîche était la fraîcheur salée des vagues, plus tiède le tiède encens des bruyères, et l'étoile, blanche comme le soleil, était, dans les vapeurs rousses du couchant, plus blanche encore.

Tout à coup, Dio entendit qu'Eoïa pleurait. Détachant ses mains de son visage, elle se tourna vers elle.

— Pourquoi pleures-tu?

Eoïa ne répondit pas et pleura plus fort encore. Dio l'enlaça, sentant tout son corps grêle frémir de sanglots, comme un oiseau captif palpiter dans la main.

— Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas! répétait-elle, pleurant si fort que son âme sem-

blait s'en aller en larmes, comme s'écoule en sang la vie d'un homme blessé à mort. Et une douleur familière, remords inexpiable et pitié infinie, transperça le cœur de Dio.

Elle l'étreignait toujours plus fort, la serrant contre elle, baisant sa tête, caressant ses cheveux et répétant ces paroles monotones et tendres par lesquelles les mères consolent leurs petits enfants qui pleurent.

— Il ne faut pas pleurer, ma chérie, mon âme, mon cœur, mon petit poisson d'or, mon papillon blanc, il ne faut pas pleurer! Ne vois-tu pas que je t'aime?

Et elle se mit à pleurer, elle aussi. Eoïa lui jeta un regard et, après un dernier sanglot, se calma.

— Tu m'aimes? Vrai? demanda-t-elle en souriant à travers ses larmes. — Et lui?

— Petite sotte, est-ce que je peux t'aimer comme je t'aime?

» Oh! Abeille chérie, aime-moi, n'importe comment, mais aime-moi bien! Ce n'est plus pour longtemps, tu sais. Il me semble...

— Eh bien, quoi? Dis.

— Il me semble que je vais bientôt mourir. Sais-tu le rêve que j'ai fait l'autre jour? Ma mère me cherchait, me poursuivait, sans pouvoir m'attraper. Ses yeux étaient ouverts, mais ne voyaient pas, comme ceux d'une morte. Et moi,...

j'avais bien peur d'elle, pensant : si elle m'attrape, je mourrai de frayeur. Soudain, elle m'a saisie, et voilà que je n'avais plus peur; j'étais bien, comme avec toi en ce moment. Et elle m'embrassait, me caressait, tout à fait comme toi, me parlait avec les mêmes mots : « Mon âme, mon cœur, mon petit poisson d'or, mon papillon blanc, ne vois-tu pas comme je t'aime? » Et elle se mit à pleurer. Moi, je me suis réveillée, pleurant aussi de joie... Eh bien, petite Abeille, cela signifie que je vais bientôt mourir...

Dio voulait parler, mais ne trouvait pas de mots; elle pensa seulement : « Je mourrai avec elle. Peut-être cela vaut-il mieux : on ne peut vivre et aimer, comme nous nous aimons. Nous avons tué la mère terrestre — la Mère céleste ne nous le pardonnera pas »...

Soudain, la flûte recommença de pleurer :

Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs!  
 Pleurs sur les champs sans épis,  
 Pleurs sur les sources desséchées,  
 Pleurs sur les étangs, où le poisson dépérit,  
 Pleurs sur les mers, où les navires ne flottent plus,  
 Pleurs sur les forêts, où le tamarin ne fleurit plus,  
 Pleurs sur les jardins, où le miel ne coule plus,  
 Pleurs sur les mères dont les enfants ne vivent plus...

— Il pleure, comme si Dieu était mort et n'était pas ressuscité, dit Eoïa, et, après un silence, elle demanda :

— Petite Abeille, pourquoi ne veux-tu pas me dire tout?

— Dire quoi?

— Comment Il est mort et comment Il ressuscita. Tu sais tout, n'est-ce pas?

— Non, je ne sais pas...

— Qui donc le sait?

— Personne, répondit Dio. Puis, après avoir réfléchi, elle ajouta :

» Il n'y a peut-être qu'un seul homme au monde qui le sache...

— Et qui donc?

— Le roi d'Égypte, Akhenaton.



LES BACCHANTES

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
ΧΑΝΙΩΝ





Touta fit un mauvais rêve. Selon la prophétie d'Idomine : « Réjouis-toi, roi d'Égypte, Toutankhamon ! » il était assis sur un trône ; mais il entendit au-dessus de lui un gazouillement d'eau et il s'attrista, comprenant que ce trône n'était que le siège du cabinet de toilette. Soudain, dans un fracas de tonnerre, le siège vacilla, et Touta fut précipité dans l'abîme.

Se réveillant, plein d'effroi, il entendit des cris, des clameurs, et, croyant qu'ils venaient de la pièce voisine, il sauta du lit et appela son secrétaire :

— Ani, Ani ! Que se passe-t-il ? N'est-ce pas la terre qui tremble ? Vite, vite, informe-toi !

Ani s'élança dehors et, en revenant, le rassura :

la terre tenait bon, et les gens criaient parce que les jours des lamentations du dieu Adoun-Adonis étaient arrivés.

— Drôles de gens! dit Touta, surpris. — Ils crient, comme si vraiment il leur était arrivé un malheur.

Il se recoucha, mais, écoutant toujours les clameurs, il ne put se rendormir.

Le jour venu, il demanda sa litière pour aller entendre la lamentation. En route, rencontrant Tamou, il l'invita à l'accompagner.

Par tout le palais et toute la ville, les gens couraient comme s'ils cherchaient quelqu'un, ou bien, assis près des enceintes sacrées, ils se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux aux sons plaintifs des flûtes funèbres, pleuraient et gémissaient :

— Aï Adoun! Aï Adoun!

Exposant au soleil des fleurs éphémères dans des vases d'argile, pour qu'elles se fanent plus vite, ils pleuraient sur elles, comme s'ils savaient que le grand Royaume des Mers allait, lui aussi, périr comme la fleur fragile d'Adoun-Adonis :

Tu es la fleur aux racines arrachées de la terre!

Derrière les enceintes sacrées, les prêtresses, dans une danse frénétique, déracinaient les arbustes sacrés d'Adoun, plantés dans les autels

d'argile en forme de cuve : Dieu était dans chacun d'eux, et, en arrachant l'arbuste, on tuait le Dieu-Victime.

Tamou écouta la lamentation.

— Hélas, mon Frère, hélas, ma Sœur! Mon Bien-aimé, ma Bien-aimée! Croissant de lune à double corne! Hache sacrée à deux tranchants! Adoun-Adouna! clamaient les pleureurs.

— Royaume impur de l'impure Lilith! grommela Tamou entre ses dents.

— Que dis-tu? demanda Touta.

— Je dis que ces imbéciles vont pleurer pendant six jours, parce que deux et deux font quatre, et se réjouir le septième jour que deux et deux fassent cinq!

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie : l'homme est mort — deux et deux font quatre; il est ressuscité — deux et deux font cinq.

— Tu ne crois donc pas que Dieu est ressuscité?

— La foi ne brisera pas le fer, moi, marchand de fer, je le sais!

Le septième jour Touta alla sur le mont Dictée porter au dieu Adoun ressuscité le présent du roi Akhenaton.

A une journée et demie de Cnossos, sur le versant sud du mont, au-dessus d'un cirque rond comme une coupe, le fond d'un lac desséché,

se trouvait le lieu le plus saint de la Crète, la caverne où était né l'Enfant-Dieu.

Une étroite sente y montait à travers des rochers escarpés, où bêlaient les chèvres et bourdonnaient les abeilles, comme en ces jours antiques, où l'Enfant-Dieu fut allaité par la chèvre Amalthée et nourri du miel des montagnes par les abeilles Mélisses. En bas, le cirque flamboyait comme une fournaise, mais sur la hauteur on respirait déjà la première fraîcheur des neiges éternelles. Pourtant, là aussi, tout était nu, mort, brûlé; seul, à l'entrée de la grotte, un peuplier immense se dressait, toujours vert, comme l'arbre édenique de la vie.

Les prêtresses, vieilles et jeunes, les Abeilles, entourèrent Touta, descendu de sa litière. Dio était du nombre. S'approchant d'elle, il lui demanda à boire. Dio remplit une coupe à la source qui jaillissait dans l'enceinte et la lui tendit.

— Qu'as-tu décidé, ma fille, viens-tu avec moi en Égypte? lui demanda-t-il.

— Oui, si le roi et la Grande Prêtresse le permettent.

— Le roi l'a déjà permis, et la Grande Prêtresse ne s'y opposera pas non plus, Mais toi-même, tu ne changeras pas d'avis?

— Non, pourquoi donc ne me crois-tu pas?

— Parce que les jeunes filles ont bien des idées en tête.

— Je n'en ai qu'une.

— Laquelle?

« Voir le roi Akhenaton, le plus grand des fils de l'homme », voulut répondre Dio, mais ayant regardé Touta, elle sentit qu'il valait mieux ne pas en parler.

— En Égypte! En Égypte! dit-elle, si joyeusement que lui aussi il se sentit réjoui : de retour dans sa patrie il pourrait se vanter d'avoir amené au roi d'Égypte une danseuse comme jamais il n'en avait vu, la plus précieuse perle du Royaume des Mers.

— Akakalla t'attend, viens, prononça Dio, en le conduisant par la main dans la caverne.

Le brusque passage de la lumière du jour à la nuit souterraine l'aveugla. Lorsqu'il recommença à voir, les lueurs rouges des torches éclairaient la nuit. Mais la caverne était si vaste que ses profondeurs restaient dans l'obscurité et que la voûte semblait un ciel de nuit noire. En passant devant deux rangs de très vieilles femmes tenant des torches, Touta sentait ses pieds s'enfoncer dans un duvet moelleux : c'était la couche millénaire des cendres des victimes.

A droite de l'entrée se dressait un autel antique, un massif de pierres carré, construit sans doute de temps immémorial par les pre-

miers adorateurs de la Mère, les habitants sauvages des cavernes. On y sacrifiait non seulement des animaux, mais aussi des victimes humaines. A gauche, étincelait la blanche forêt des stalactites aussi grosses que des troncs d'arbres. Là, sous la première caverne, s'ouvrait une autre, le Saint des Saints, ventre béant de la Terre-Mère, porte terrible de l'autre monde. Personne n'y pénétrait jamais, sauf la Grande Prêtresse. C'était là qu'était né l'Enfant-Dieu.

Au fond de la caverne supérieure, sur un siège bas en pierre, était assise une femme, plus vieille que toutes les autres, monstrueusement grosse, gonflée de graisse jaune comme une hydropique. Elle était coiffée d'un bonnet de feutre pointu, rayé en biais de blanc et de rouge. Sa robe, échancrée par devant jusqu'à la taille, découvrait deux mamelles hideuses, deux pis de vache ou deux outres vides, noires, ridées, pendantes, semblables aux mamelles d'une chienne grosse. Tout autour de son corps s'enroulaient des cordes au reflet métallique.

C'était la mère Akakalla, la Grande Prêtresse. Touta en avait beaucoup entendu parler. Le roi Idomine la haïssait, la soupçonnant d'entretenir des rapports secrets avec son frère Sarpedomine, l'exilé, mais le peuple l'aimait et la vénérait, l'appelant la très-sainte et la très-sage.

Jadis, elle avait disputé au roi le trône, se souvenant des jours où les femmes régnaient sur le Royaume des Mers, selon l'antique commandement de la Mère : « Que le mari obéisse à la femme. »

Aidée par quelques prêtresses qui la soutenaient sous les bras, elle se leva à peine, gémissant et geignant, tendit les bras pour bénir Touta, et soudain les cordes enroulées autour d'elle se mirent à remuer. Touta comprit que c'était des serpents. Emmêlés en pelotes, en nœuds, ils entouraient ses hanches d'une ceinture, son cou d'un collier, ses poignets de bracelets; l'un d'eux se suspendit comme une boucle à son oreille; un autre, s'enroulant autour du bonnet et se laissant pendre sur le front, avançait sa petite tête plate au dard vibrant.

Touta eut peur, mais pas trop. Il se rappela que les prêtresses dictéennes savaient apprivoiser les reptiles les plus dangereux en leur enlevant les glandes à venin, et que la mère Akakalla était une puissante charmeuse de serpents.

— La Mère annonce aux hommes un grand miracle, dit-elle en crétois, d'une voix nasillarde et chantante, comme en récitant une prière. — Elle l'annonce à ses saints, à ses fidèles, mais elle repousse ceux qui s'introduisent auprès d'elle par la ruse. N'entrez donc chez la Mère que

saints et purs de cœur, afin de voir l'œuvre divine, le miracle de la résurrection!

Touta s'agenouilla en lui tendant le présent royal, un plat à sacrifice en or, aplati comme un bouclier. La mère Akakalla l'examina d'un seul œil. Alors seulement il s'aperçut qu'elle était borgne.

Trois cercles concentriques de figures ciselées ornaient le plat : le premier, le plus grand, était formé de petits serpents égyptiens — Ureus; le second, d'anges babyloniens; le troisième, de doubles haches crétoises; enfin, au centre, le disque solaire du dieu Aton étendait des rayons en forme de mains humaines, bénissant le roi d'Égypte, Akhenaton; deux mots : *Adoun-Aton* étaient écrits en crétois au-dessus du soleil, et de chaque côté du roi était gravée une inscription en hiéroglyphes que la mère Akakalla déchiffra à haute voix :

« Toutes les nations et tous les peuples, tu les as enchaînés dans les chaînes de l'amour, tu les as unis, toi, l'Unique. A ton fils, Akhenaton Neferkheperoura Ouaënra, tu as révélé la vérité, car personne ne connaît le Père, que le Fils. »

Soudain, le visage de la vieille se rida, ses lèvres frémirent, et une larme tomba de son œil. Levant le plat des deux mains, elle le baisa et s'écria :

— Nul, nul ne connaît le Père que le Fils!



Béni soit le Fils Unique du Père, Akhenaton Ouâëna!

Puis, se tournant vers Dio et lui tendant le plat, elle dit :

— Le voilà, le Fils de l'Homme. Le reconnais-tu?

Dio, en le regardant, se sentit aussi émue que si elle reconnaissait après une longue séparation le visage d'un frère. Elle le baisa à son tour.

— Va chez lui, va chez lui, ma fille! Ta place n'est pas ici, mais là, près de lui! prononça la mère Akakalla, et brusquement son œil s'alluma, comme un charbon ardent.

— Danse devant lui à la gloire d'Adoun-Aton! Haut, haut, haut les jambes, comme cela!

Et, pleurant et riant à la fois, elle releva sa jupe, découvrit ses jambes nues, monstrueusement grosses, comme des troncs d'arbres et, maladroite et débile, les agita, comme pour danser.

— Et toi, qui es-tu donc? demanda-t-elle brusquement à Touta en égyptien, en le dévisageant, comme si elle venait de l'apercevoir à l'instant.

— L'ambassadeur du roi, répondit-il.

— Je le sais, mais quel est ton nom?

— Toutankhaton.

— Toutankhamon?

— Non, Toutankhaton.

— Il y a eu Amon, il y a Aton, et de nouveau il y aura Amon, n'est-ce pas? Miaou, miaou! Aimes-tu les chats?

— Oui.

— Hé, hé, c'est donc pour cela que tu leur ressembles? Et votre Grande Mère n'est-elle pas une Chatte, elle aussi?

— Nous n'avons pas de Mère, il y en eut une jadis, mais maintenant il n'y en a plus.

— Comment cela? Le Fils sans Mère?

— Selon la doctrine du roi...

— Tu mens! Il te l'enseignera, sa doctrine, imbécile! grogna la vieille en crétois et, se fâchant soudain, elle tapa furieusement des pieds et leva sa béquille sur Touta. — Tu mens, chien, fils de chienne, impie! Il n'y a pas de Fils sans Mère!

Ne comprenant pas ses paroles, il devina pourtant qu'elle l'injurait, Mais il ne s'en formalisa pas, sachant qu'on ne pouvait pas en vouloir à la Grande Prêtresse : ses injures et même ses coups étaient une bénédiction. Néanmoins, il songeait au moyen de s'esquiver discrètement.

Mais, déjà calmée, elle lui parlait avec bienveillance. Seulement, un sourire malicieux brillait dans son œil.

— Ton affaire est sûre, mon garçon : chat,

tu seras roi des souris. Il leur faut quelqu'un comme toi. Le grand sera petit, et le petit sera grand. Réjouis-toi, roi d'Égypte, Toutankhamon!

« Ah! maudite sorcière, on dirait qu'elle a épié le roi Idomine! » pensa Touta, surpris, presque effrayé.

Il lui parla du départ de Dio.

— Qu'elle parte et que la Mère la bénisse! répondit la vieille et elle se tut, fermant son œil éteint, comme si elle s'endormait.

Touta comprit que l'entrevue était terminée. Il voulut baiser la main de la Prêtresse, mais il n'osa pas, tant était hideux le grouillement des serpents. Après un profond salut il sortit.

Sur un signe d'Akakalla, tous les autres sortirent à leur tour. Seule, Dio resta. La vieille l'appela.

— Viens ici. Qu'as-tu sur le cœur, ma fille? Pourquoi es-tu si triste?

— Je ne sais pas moi-même, mère, j'ai le cœur gros, j'ai peur... répondit Dio en s'agenouillant.

— Cela ne fait rien; quand tu auras dansé, cela ira mieux.

Chaque année sur la Montagne, à la fin de l'été, les prêtresses possédées par le dieu — les *thyades* — se livraient aux danses sacrées, chœurs nocturnes, en l'honneur d'Adoun ressuscité.

— Mère, permets-moi... commença Dio et elle n'acheva pas.

— Eh bien, parle.

— Permets-moi de ne pas prendre part aux danses...

— Pourquoi ne veux-tu pas ?

— Je n'ose pas, je suis impure... murmura Dio, se cachant le visage dans ses mains.

— En quoi impure ? demanda la vieille.

Dio se taisait. Akakalla écarta doucement ses mains, la regarda dans les yeux et silencieusement lui désigna l'autel. Dio pâlit et, toujours silencieuse, baissa la tête. Elles s'étaient comprises sans parler.

C'était dans cette même caverne, sur ce même autel, qu'une dizaine d'années auparavant, l'enfant Iol, fils d'Aridoël et frère de Dio, avait été immolé. A cette époque l'île était désolée par de terribles fléaux — guerre, famine, tremblement de terre. Les habitants épouvantés ne savaient comment apaiser la fureur divine. Oubliant la Mère et le Fils, ils ne se souvenaient plus que du Père — Feu dévorateur — comme si les tonnerres souterrains du Royaume des Mers se faisaient l'écho des tonnerres célestes du Sinaï : « Donne-moi tes premiers-nés, et tu seras mon peuple élu. » Longtemps Efra, femme d'Aridoël, refusa d'immoler son fils. Son époux naviguait alors

dans les lointaines mers du Septentrion, et depuis trois ans elle l'attendait, torturée par la crainte et l'espoir. « Si tu ne donnes pas ton fils, tu ne reverras pas ton mari. Choisis! » lui dit la prêtresse. Efra la crut, choisit et donna son fils. Peu de jours après, apprenant qu'Aridoël avait péri, elle se pendit.

— Tu ne peux pardonner? demanda la mère Akakalla.

— Non, répondit Dio et, pressant son visage contre les seins nus et noirs de la vieille — les mamelles de chienne, pleura comme un enfant sans défense.

— Pardonner? Peut-on pardonner? balbutiait-elle à travers ses larmes.

— On le peut, répondit la Prêtresse. — La raison s'y refuse, la folie le peut. Mais pourquoi me le demandes-tu? Ne le sais-tu pas toi-même?

— Non.

— Danse, et tu sauras.

— J'ai dansé, et, tu vois, je ne sais rien.

— Tu n'as pas dansé comme il faut.

— Et comment faut-il?

— Sotte! sottte! sottte! cria la vieille, furieuse, et, comme tout à l'heure contre Touta, elle tapa des pieds. Puis elle arracha son bonnet et, ses mèches grises éparpillées sur son visage, convulsivement, comme si elle étouffait, elle se mit à détacher et à jeter à terre les serpents.

— Oh, vieille sotte, moi aussi ! Impure, impie, maudite ! Depuis quatre-vingts ans que je suis au monde, je n'ai fait de bien à personne. Je t'enseignais la sagesse, je pensais que quand je mourrais, il y aurait une Grande Prêtresse pour me succéder. Mais tu n'es qu'une poule mouillée ! Fi !

Dio l'écoutait avidement, les injures apaisant sa douleur mieux que les caresses.

— Comment donc faut-il faire ? Dis, comment ? répétait-elle, suppliante.

— Voilà comment, reprit la vieille, calme maintenant, comme un médecin au chevet d'un malade : sois folle — sois sage ; perds-toi — trouve-Le ; sors de toi — rentre en Lui ; sois aveugle — vois !

— Et toi, mère, L'as-tu vu ? murmura Dio.

— D'un œil, d'un seul seulement ! Rien qu'une étincelle m'est tombée dans l'œil, et c'est pour cela que je suis borgne...

Soudain, secoué par un rire silencieux, tout son corps trembla comme de la gelée.

— Combien un homme a-t-il d'yeux, d'après toi ? Deux ? Non, quatre. Deux au visage, deux à la nuque. Ceux-là deviennent aveugles — ceux-ci voient. C'est avec ceux-ci qu'il faut regarder, non avec ceux-là. Alors tu verras — sauras — pardonneras !

Elle remua pesamment. Dio l'aida à se lever,

lui tendit ses béquilles et, boitant sur ses jambes infirmes, la vieille alla lentement, non point vers la sortie, comme Dio l'avait pensé, mais vers la caverne inférieure, le Saint des Saints. Un petit mur de pierre avec une porte de bronze en protégeait le seuil. La mère Akakalla s'en approcha, ouvrit la porte et dit :

— Entre!

Mais Dio n'osait pas, sachant que nul, sauf la Grande Prêtresse, ne devait, sous peine de mort, franchir cette porte.

La vieille la poussa brutalement dans le dos. Dio entra, mais courba la tête et baissa les yeux pour ne pas voir le fond de la caverne; elle ne voyait que la blanche forêt des stalactites et, à ses pieds mêmes, les marches taillées dans le roc. De nouveau, l'autre la poussa. Dio descendit la première marche, puis la deuxième, la troisième. Les degrés étaient raides et glissants, et ses jambes tremblaient tellement qu'elle avait peur de tomber. Elle s'arrêta.

— Lève la tête! dit la vieille — Lève-la donc, imbécile! cria-t-elle en la frappant de sa béquille.

Dio leva la tête et ferma les yeux.

— Vois-tu? demanda la mère Akakalla, tenant la torche au-dessus d'elle, de manière à éclairer le fond de la caverne. Dio ne répondit pas et ferma les yeux plus fortement encore. Cepen-

dant la prêtresse parla d'une voix si changée qu'il semblait à Dio que ce n'était pas la sienne, mais celle d'une autre personne qui était en elle.

— Sache-le bien, sache-le bien, Dio, fille d'Aridoël, Grande Prêtresse de la Mère : ce n'est pas l'homme que Dieu fait souffrir, mais c'est Dieu qui souffre dans l'homme ; ce n'est pas l'homme que Dieu tue, mais c'est Dieu qui meurt dans l'homme. Gloire au Père, au Fils et à la Mère !

« Voir — savoir — mourir ? Eh bien, que je meure, pourvu que je sache ! » pensa Dio et, ouvrant les yeux, elle vit.

Les larmes des stalactites, dans la lueur rouge de la torche, tombaient, comme des gouttes de sang ; au fond de la caverne, l'eau stagnait comme une flaque de sang noir, et au-dessus d'elle, sur le mur blanc des stalactites, était pendue, taillée en marbre noir, une Croix.



Toutankhamon regardait avec curiosité une petite lentille de cristal de roche, un sceau gravé que Iuti venait d'acheter pour lui. Il le tenait entre ses deux doigts, le présentant à la lumière pour mieux apprécier la finesse du dessin.

« Charmant! Charmant! » voulut-il dire, mais il ne le dit pas : le dessin était trop étrange.

Dans une prairie de safrans en fleurs, vêtues de jupes-cloches aux mille volants, d'aspect rugueux comme des chardons, de sveltes jeunes filles, flexibles comme des algues, à la taille de guêpe et aux seins pointus, dansaient avec une frénésie qui disloquait leur corps dans les

convulsions d'une souffrance — d'une volupté mortelle.

— Pourquoi donc n'ont-elles pas de tête? demanda Touta étonné, en regardant le semis de petites étoiles flottant au-dessus d'elles au lieu de têtes.

— Qui sait ce que font les maîtres d'ici? Des fous! marmotta Iuti, en faisant la grimace.

Sans vouloir l'avouer, il sentait dans la folie du dessin celle de la danse — tourbillon vertigineux du mouvement voilant ce qui se ment. Éterniser l'éphémère, arrêter le fugitif, c'était là l'œuvre de ces impies.

— Et pourquoi lèvent-elles les bras, comme si elles appelaient quelqu'un? demanda encore Touta.

— Elles appellent le dieu mort, répondit Iuti, toujours à contre-cœur.

— Les femmes d'ici se livrent donc à ces sortilèges?

— Oui, bientôt elles vont danser une danse de sorcières sur la Montagne.

— Et Dieu leur apparaîtra?

— Quelqu'un apparaît, mais qui?... Elles se livrent à de telles abominations qu'on ne peut en parler.

— Curieux, curieux! Si on pouvait voir ça... Tamou entra.

— Ah! te voilà, marchand de fer. Tu n'es donc pas encore parti?

— Pas encore, mais je pars bientôt.

— Voilà bien longtemps que tu pars! Quelle ficelle te retient ici? Ne serais-tu pas amoureux?

— Je le suis, tu sais tout!

— Je sais même de qui. Des deux à la fois, deux filles qui ressemblent à des garçons : c'est comme cela que tu les aimes! Itana, la courtisane, et Dio, la sainte. D'ailleurs, entre une sainte et une courtisane la différence n'est pas grande...

— Pas grande, en effet : comme pour un affamé, du pain frais ou du pain sec, répondit Tamou; avec un mauvais rire.

— Mais pourquoi donc es-tu si jaune? demanda Touta, en le regardant attentivement. — Ta blessure est-elle guérie?

— Oui.

— Alors, cela vient du foie.

— Sans doute.... Et que tiens-tu là?

— Tu le vois : c'est un sceau magique d'une force merveilleuse pour évoquer les morts.

Tamou prit la pierre et, la présentant aussi à la lumière, il examina le dessin.

— Curieux, hé? fit Touta. — C'est comme ça que les prêtresses d'ici dansent sur la Montagne. Si on pouvait voir ça...

— Pourquoi pas? Allons-y, veux-tu?

— Cela se pourrait-il?

— Oui, si tu n'as pas peur.

— Peur de quoi?

— Si elles t'attrapent, tu es mort. Les femmes n'aiment pas que les hommes surprennent leurs secrets.

— Mais que font-elles donc?

— Nul ne le sait. Mais ce ne doit pas être très bien, puisqu'elles ne veulent pas que les gens le sachent.

— Et les nôtres y seront, elles aussi? demanda Touta, de plus en plus curieux.

— Qui ça, les nôtres?

— Dio et Eoïa.

— Elles y seront.

— Pourtant ce sont des saintes?

— Qu'est-ce que cela fait? Ne viens-tu pas de dire toi-même qu'entre une prostituée et une sainte, il n'y a pas grande différence? répliqua Tamou en riant.

Il avait d'abord parlé en plaisantant, mais en terminant, il ne plaisantait plus. « Curieux! » pensa-t-il, lui aussi, comme Touta, et soudain, un désir avide transperça son cœur comme une morsure de scorpion : surprendre encore une fois le « garçon et la fille », savoir s'il y a une différence entre une sainte et une prostituée. De plus en plus il lui semblait que son unique salut était de déshonorer son amour, de le tuer

par l'infamie. « L'un ou l'autre : tuer l'amour ou me tuer. Mais non, je ne me tuerai pas — je vivrai et je crèverai comme un chien ! » songeait-il, savourant le plus amer des sentiments humains — le mépris de soi-même.

Le lendemain, Tamou amena à Touta Kylik, fournisseur des chantiers, vilain petit homme aux yeux louches et fuyants. Touta apprit par la suite que c'était un coquin fini ; d'ailleurs, dès qu'il le vit, il se rappela que le marchand de fer avait en ville la réputation de fréquenter toute sorte de canaille.

Kylik se chargea, moyennant un présent, d'arranger leur excursion sur le Mont Dictée. Il fournissait aux chantiers de l'étope, du goudron et de la laine qu'il allait acheter en détail aux bergers et aux paysans de la Montagne. L'un de ceux-ci, le chevrier Guingre, promit de conduire Touta et Tamou au lieu des danses sacrées et de les cacher, de manière qu'ils puissent tout voir.

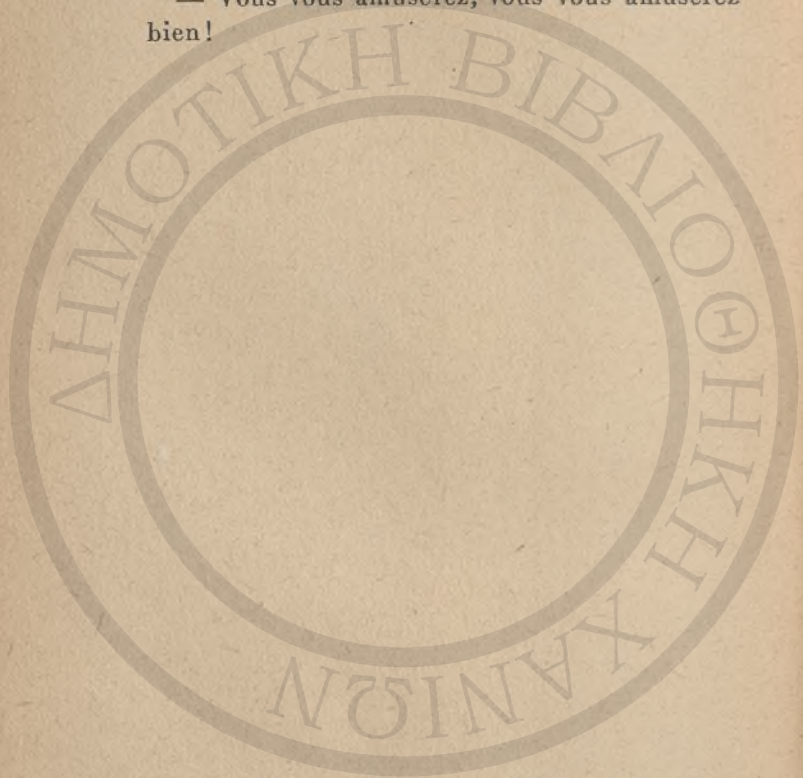
— Soyez tranquilles, seigneurs, vous ne le regretterez pas, vous vous amuserez bien...

— Comment cela ? Parle clairement, nous voulons savoir si ça vaut la peine d'y aller ? interrogeait Tamou.

— Oh, si ça vaut la peine ! Vous verrez ce que personne n'a jamais vu : tous les mystères des femmes...

Mais il n'en voulut pas dire davantage, clignant seulement de l'œil et répétant avec un sourire mystérieux :

— Vous vous amusez, vous vous amusez bien!



### III

Trois jours plus tard ils partirent. Kylik les accompagna jusqu'à la ville de Lykhtos, au pied du Mont Dictée, mais il refusa net d'aller plus loin et, dès qu'il eut reçu son présent, il disparut. Sans doute, il avait eu peur.

Cela déplut à Touta. Pourtant, avec douze gardes du corps nubiens, toute une armée de thyades ne l'effrayait point. Lorsque, à l'instant du départ, Tamou lui avait demandé : « Tu n'as pas peur ? » il avait répondu avec dignité : « Je ne suis pas un poltron pour avoir peur des femmes ! »

Guingre, le vieux chevrier, les attendait à Lykhtos. Ils passèrent la nuit dans la ville et partirent de bon matin, afin de traverser de jour le difficile défilé du Taureau.

La route principale se dirigeait, par Inata, Piranthe et Gortyna, sur Phaestos, capitale de la Crète méridionale. Mais bientôt ils la quittèrent pour des sentes à peine tracées, qu'ils abandonnèrent aussi pour la pierre nue des rochers.

Touta, après avoir voyagé en litière, fut obligé de monter sur une mule, ce qu'il fit à contre-cœur : les Égyptiens n'aimaient pas monter à cheval, considérant comme indécent d'être assis, jambes écartées, sur le dos d'une bête.

Tamou, marchant à côté de Guingre, l'interrogeait sur le mystère des thyades :

— Que font-elles donc sur la montagne?

— Elles dansent, possédées par le dieu.

— Et non par le vin?

— Qu'ont-elles besoin de vin? Une gorgée d'eau pure les grise plus que le vin, et le vent nocturne aussi.

— Les as-tu vues danser?

— Bien des fois!

— Et toi-même, as-tu pris part à leurs danses?

— Non, elles ne se laissent pas approcher par les hommes. Mais quand je suis seul, je danse à leur manière; je choisis le coin le plus retiré de la forêt, pour que l'on ne me voie pas et qu'on ne se moque pas de moi, et je saute, je saute, vieux bouc, à la gloire d'Adoun. Ah! que c'est bon!



— Qui te l'a appris?

— Une de leurs chevrettes même : quittant le troupeau, elle aima le bouquetin. Que d'années ont passé, mais je ne puis l'oublier!

— Elle était donc bien belle?

— Ce n'est pas qu'elle était belle, mais elle ne ressemblait pas aux autres femmes. Le corps d'une thyade est comme celui d'une déesse : après elle, toute autre femme est fade, comme l'eau après le vin.

Tamou regarda le vieillard. Avec ses cheveux blancs comme la neige, énorme, velu, vêtu d'une peau de bouc noire aux longs poils, il lui rappelait le géant babylonien, la Bête-dieu, Enguidou :

La vie des hommes, il l'ignore ;  
Il ressemble au dieu du bétail,  
Va paître dans les champs avec les chèvres,  
Descend à l'abreuvoir avec les troupeaux.

— Mais que veulent-elles donc, pourquoi font-elles ces folies? continuait de questionner Tamou.

— As-tu jamais vu, mon fils, bondir une génisse furieuse sous la piqure du taon? L'aiguillon divin dans la chair humaine, c'est le dard du taon : cela vous crispe du dos à la nuque, comme la morsure d'un scorpion. Alors la fille s'emporte sous le dieu, comme la génisse sous le taon...

Il se tut, souriant, comme si un souvenir joyeux lui traversait l'esprit.

— Elles ne savent pas elles-mêmes ce qui leur prend, reprit-il. — Voilà une fille assise à son rouet, calme, paisible, ne pensant qu'à sa laine et à sa quenouille. Tout à coup elle entend on ne sait quel appel, lointain et caressant, comme celui du bien-aimé de l'autre monde. Elle se dresse, s'élançe, une autre l'imité, puis une autre encore, et les voilà toutes qui s'essaient, comme les abeilles au-dessus d'une ruche : « A la Montagne! A la Montagne! » crient-elles en courant. Et, de village en village, de cité en cité, la fureur des femmes se répand, comme une peste.

— Et que font donc les hommes, ces imbéciles? Pourquoi leur permettent-ils cela?

— Le défendre, ce serait encore pis. Elles languiraient et se donneraient la mort. Les mères se mettraient à tuer leurs enfants. C'est ainsi que les trois filles du roi Lama, résistant au dieu, n'allèrent pas danser sur la Montagne, et, devenues folles furieuses, elles eurent faim de chair humaine et tirèrent au sort entre elles; celle que le sort désigna donna son fils au dieu; elles déchirèrent l'enfant et le dévorèrent, comme des louves affamées. As-tu entendu aussi parler du roi Penthée? Au nord, sur la Terre Ferme, régnait le roi Penthée — le *Triste*; il

refusait d'adorer le dieu et raillait les mystères divins. Les thyades le saisirent et le mirent en pièces; sa mère était parmi elles; ne reconnaissant pas son fils, elle planta sa tête au bout de son thyrses et se mit à danser... Non, mon fils, Dieu est puissant — on ne discute pas avec lui.

— Est-il vrai que, sur votre Montagne aussi, on déchire les hommes?

— On le dit. Il y a deux ans, un petit berger fut mis en pièces par les thyades, parce qu'il les avait épiées. Ces folles ne savent pas ce qu'elles font. Ce qui leur tombe sous la main, homme ou bête, tout est bon : Dieu est dans toute victime.

— Quel Dieu? s'écria Tamou, révolté. — Ce n'est pas Dieu, mais le diable!

— Ne blasphème pas, mon fils! Il est ici sur la Montagne : s'il entend, il y aura du malheur...

— Qui est ici?

— Tu le sais bien, qui.

— Tu l'as vu, toi?

— Non, si je l'avais vu, je ne serais pas vivant.

— Alors, comment sais-tu qu'il est ici?

Le vieillard ne répondit pas. Puis, il rit doucement.

— Ah! petit sot, petit sot!

— C'est moi que tu traites de sot?

— Oui, mon enfant.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que tu ne sais pas distinguer Dieu du diable.

— Et toi, tu le sais?

— Moi? Je suis encore plus sot que toi. Mais il y en a de plus sages que nous. C'est d'eux que j'ai appris ce que je te dis. Le roi Penthée

— le Triste, qui est-ce, d'après toi?

— C'était sans doute un homme comme moi, qui n'a pas voulu prendre le diable pour Dieu.

— Vrai. Toi aussi, tu es un triste. Triste parce qu'intelligent et non pas sage... Mais qui donc s'afflige dans l'Affligé, qui se déchire dans le Déchiré?

Tammuzadad le regarda avec étonnement.

— Ce que tu dis là n'est pas de toi?

— Non.

— Et de qui donc?

— Connais-tu la mère Akakalla? « La Grande Victime, dit-elle, c'est le Fils : les hommes mangent sa chair, boivent son sang. » C'est pour cela qu'on déchire le Dieu-Victime.

« Il faut immoler Dieu », se rappela Tamou.

— Dieu dévoré par les hommes : jolis hommes et jolis dieux! murmura-t-il avec son lourd sourire de pierre, en s'éloignant du vieillard. Celui-ci le suivit du regard, hochant la tête, comme s'il plaignait le Triste.

Après avoir traversé, au crépuscule, la crête

du Taureau, ils descendirent au fond d'un précipice, franchirent le Gué-des-Chèvres, torrent impétueux, grimpèrent à l'autre flanc de la montagne, comme des mouches sur un mur, et arrivèrent à un plateau nu, désolé et mort comme un désert d'un monde éteint.

La nuit tomba, douce, noire, étouffante, illuminée par le flamboiement incessant des éclairs lointains et silencieux.

— Il y aura de l'orage, dit Tamou.

— Non, ce ne sera rien : tu vois, la tête d'Adoun est pure, répondit Guingre, montrant du doigt le bord du plateau où, dans la déchirure des nuages tourbillonnants, bleuissait, étincelait, à la lueur des éclairs, un saphir gigantesque — les neiges et les glaciers du mont Dictée.

— Là aussi, elles dansent sur les champs de neige. reprit Guingre, se rappelant les rondes des thyades, le jour de la naissance du dieu Adoun à l'équinoxe d'hiver. — Une fois elles faillirent être gelées, les pauvres ! Je les ai vues danser dans la tempête de neige : leurs corps à demi nus étaient bleus, leurs thyrses de lierre, couverts d'un fin cristal de glace, tintaient, comme du verre...

Il essayait vainement de décrire les rondes merveilleuses des thyades, volant dans la tempête lunaire comme des fantômes.

Le chemin devint meilleur. Touta s'installa de nouveau dans sa litière et il y fit monter Tamou.

— Le vieillard t'a-t-il appris quelque chose? demanda-t-il, curieux.

— Oui, Kylik n'a pas menti : nous nous amuserons bien!

— Comment cela?

— Nous verrons déchirer et dévorer une victime humaine... Tu ne le crois pas?

— Non.

— Pourquoi donc? Les hommes ne font que s'entre-tuer et s'entre-dévorer. Il faut être loup ou brebis : dévore ou sois dévoré, c'est la loi de la haine, et de l'amour aussi. « Petite pomme douce, je voudrais te manger », chantent les garçons aux filles. Vieille chanson, la même depuis le commencement du monde : aimer — tuer — dévorer...

Il parlait, comme dans le délire, tout frémissant d'un rire silencieux, comme le ciel noir de la lueur des grands éclairs blancs.

— Avant que le premier monde périsse dans les eaux du déluge, les hommes, dit-on, devenus fous, se massacraient et se dévoraient dans une guerre fratricide. De même périra notre monde à nous...

— Qui sait quand le monde périra, mais en fait de chanson, « Petite pomme douce, je vou-

drais te manger » n'est pas mal ! dit Touta, en riant, lui aussi.

— Pas mal, si l'on savait seulement lequel mangera l'autre : toi ou elle.

— Trêve de plaisanterie ! Que t'a dit le vieillard, pourrions-nous être mangés par les femmes ?

— Cela se pourrait bien, mais moi qui suis de fer, je suis trop dur pour elles ; quant à toi, tu es une petite pomme douce !

— Bah ! pourvu que je tombe sous la dent d'une jolie fille et non d'une vieille sorcière ! fit Touta, riant, ronronnant comme un chat.

Tous les deux se turent, regardant en silence les éclairs silencieux flamboyer dans le ciel noir, semblables à de muets démons de feu, se faisant des signes, se lançant des œillades et ricanant.

Brusquement la litière s'arrêta; Touta et Tamou, tendant le cou, virent Guingre écouter, l'oreille collée contre la terre. Ils écoutèrent aussi, mais n'entendirent rien.

Guingre fit éteindre les torches, entraver les mules, détacher leurs grelots et ordonna qu'on ne fit pas de bruit.

— Impossible d'aller plus loin en litière, dit-il. — Vos grâces me suivront à pied, les autres m'attendront ici.

Touta, ne voulant pas se séparer de ses Nubiens, essaya de discuter, mais le guide déclara formellement que sans cela il ne ferait pas un pas de plus.

Ils partirent donc à trois : Guingre devant,



tenant si bas une lanterne sourde qu'il n'éclairait que la place où poser le pied, Tamou ensuite, et enfin Touta. Ils allaient ainsi à la file dans l'obscurité, se tenant par la main, comme des aveugles.

Quelques centaines de pas plus loin, ils trouvèrent un sentier, vague comme la piste d'une bête dans l'herbe. Sur le feu blanc des éclairs, les branches d'arbres se profilaient en noir. L'eau clapotait sous leurs pieds qui s'enfonçaient dans des coussins de mousse. Une odeur de marécage s'exhalait, fade et forte, comme celle du camphre.

Guingre s'arrêta, pour écouter encore. Un son très faible, presque insaisissable, parvint jusqu'à eux, mais ils avaient beau tendre l'oreille, ils ne distinguaient pas ce que c'était : on eût dit le bourdonnement d'une grosse mouche ou le sifflement du vent dans un trou de serrure. Le son s'éteignit, et ils crurent n'avoir rien entendu : ce n'était peut-être que le sang battant dans leurs oreilles.

Ils continuèrent leur route. Le marécage était fini. Sur la pente douce d'une colline, leurs pieds glissèrent sur les aiguilles, comme sur de la glace, et ils respirèrent la tiédeur résineuse d'une forêt de pins.

La trame noire des branches se déchira, et, à la lueur des éclairs, ils aperçurent, juste à

leurs pieds, une muraille de rocs et, plus bas, une clairière entourée d'un côté par des rochers, de l'autre, par des pins. Deux trouées, sans doute des lits de torrents desséchés, en partaient; l'une devant eux, s'élevait; l'autre, à droite, descendait. La clairière, ronde comme une place de danse, était couverte d'une petite herbe fraîche et lisse comme le gazon des jardins, étoilée de pâquerettes blanches et de clochettes mauves,

Au pied même des rochers, presque contre eux, se dressait un pin si haut que ses branches s'étendaient comme une tente au-dessus des rocs.

Guingre, pénétrant sous cette tente, dirigea la lueur de la lanterne sur une planche jetée en pont, des rochers au pin, et, tendant la main à Touta, il l'aïda à traverser la planche et l'installa sur une grosse branche plate, courbée de telle manière que l'on pouvait s'y asseoir comme sur une chaise.

— Es-tu bien? demanda le berger.

— On ne peut mieux : comme dans la loge du roi! répondit Touta, ravi.

Tamou s'assit un peu plus bas, sur une autre branche, et Guingre au-dessus d'eux. Il éteignit la lanterne, et l'ombre noire et chaude des branches les enveloppa tous trois.

Touta était à la fois craintif et curieux.

Quant à Tamou, il s'ennuyait, comme s'il savait tout à l'avance.

« Ou-ou-ou ! » Un hurlement pareil à celui d'une meute de loups retentit quelque part, très loin et très haut, comme dans le ciel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tamou.

Personne ne répondit.

Ce son, qui n'était ni un cri de bête ni une voix humaine, était si effrayant que Touta en eut la chair de poule.

Le hurlement se tut, puis reprit, se rapprochant et grandissant toujours. Les loups hurlaient dans le ciel, et les taureaux mugissaient sous la terre. Hurlement et mugissement se confondirent dans le bruit de la tempête qui accourait.

Soudain, entre les fûts des pins, sur la trouée supérieure, jaillit une lueur de torches, jetant des étincelles, et dans la fumée rouge, des ombres noires se mirent à danser.

Les conques-trompes hurlaient, comme les loups ; les tambourins mugissaient, comme des taureaux ; les flûtes stridentes gémissaient, et les cymbales grondaient lourdement, comme des tonnerres souterrains.

Comme une tempête, accouraient, foule frénétique, des femmes, des filles, des fillettes, des vieilles, têtes renversées, serpents noués en couronnes vivantes, cheveux au vent, écume

blanche aux lèvres, visages ensanglantés par le reflet des torches. Des grand'mères décrépites berçaient dans leurs bras des faons, et des jeunes mères allaitaient des louveteaux.

Se ruant dans la clairière, elles commencèrent à danser, à chanter, et il semblait qu'avec elles dansât et chantât toute la Montagne.

Que tout crie, hurle et gémisses !  
 Que la Mère sur nous brandisse  
 La torche d'un nuagé orageux,  
 Que le tonnerre retentisse,  
 Et, comme un taureau furieux,  
 Que la terre hurle et bondisse !  
 Que tout gronde, tonne et mugisse !  
 Par les monts et les vallons,  
 Femmes et vierges nous courons  
 Et en foule nous t'implorons :  
 O viens à nous, à nous, à nous !  
 Aigle, Taureau, Serpent ou Loup, —  
 O bien-aimé, nous t'invoquons,  
 Qui que tu sois !  
 Dans la chair, nous t'en conjurons,  
 Incarne-toi !

Dans la clairière ronde, la ronde tournoyait si légère qu'elle courbait à peine, comme une danse de fantômes, les pâquerettes blanches et les clochettes mauves. Dans le grand cercle extérieur, tournant comme une roue, se tenait, immobile comme l'axe de la roue, le cercle plus petit des prêtresses-thyades, cercle si

serré que l'on ne voyait pas ce qu'elles faisaient. Leurs pieds ne remuaient point, mais leurs mains s'agitaient comme celles des cardeuses.

— Que font-elles? se demandait Touta, essayant de voir et ne comprenant pas. Tout à coup, il lui sembla qu'un haillon sanglant passait parmi elles et, près de se trouver mal, il ferma les yeux pour ne pas voir.

Elles chantaient, et leur chant résonnait, doux comme un sanglot d'amour :

O Seigneur, nous souffrons,  
 Nous aimons et nous mourons  
 De soif et de faim  
 De ton corps divin!  
 Jamais nous ne saurons  
 Quelle victime nous déchirons —  
 Est-ce un homme, un dieu ou une bête —  
 Mais en nous est célébré  
 L'Amour — mystère sacré!  
 Mangeons la chair frémissante,  
 Buons la rosée jaillissante  
 Du sang rouge et tiède!

Soudain, la ronde s'arrêta net, et toutes tombèrent, face contre terre. Seule, une prêtresse debout au centre des deux cercles, les bras levés au ciel, clama :

— Viens! Viens! Viens!

Et telle était sa joie qu'elle semblait voir déjà Celui qu'elle appelait.

« Qui est-ce? Qui est-ce? » Tamou la regardait, reconnaissant et ne reconnaissant pas l'aimée. — Une folle, une possédée? La fille sous le dieu — la génisse sous le taon... Et tu l'aimes quand même? — se demandait-il avec espoir, et il se répondit, désespéré : « Je l'aime. »

Il s'agita lourdement, faisant craquer les branches, comme un ours qui grimpe au creux d'un arbre pour chercher du miel. En entendant au-dessus de lui le murmure effrayé de Guingre, il ne fit que sourire et il repoussa brutalement la petite patte féline de Touta s'agrippant à lui. Il chercha du pied une branche solide et, se tenant à l'autre — celle où il était assis à l'instant — il se souleva, fit un pas, puis un autre, écarta les branches et y passa la tête. L'ours allait au miel sans crainte des abeilles.

Le voit-elle? Non, elle regarde plus haut, dans le ciel. Mais elle baissera les yeux et le verra. Elle les baissa et ne le vit pas, comme l'oiseau nocturne qui ne voit pas pendant le jour.

Il fit encore un pas, écarta les branches et se montra tout entier à la vive lueur des torches : « Regarde, regarde donc, aveugle hibou!

Elle le vit. Son visage s'enflamma de colère, comme jadis, sous la falaise près de la mer, lorsque le javelot de Britomartis la Chasseresse avait sifflé au-dessus de lui.

Dio leva le thyrses. Le cœur défaillant d'espoir, il attendait : elle allait jeter le thyrses vers lui, le montrer du doigt, crier : « la Bête ! » et lâcher les thyades, comme le veneur lance sur les fauves la meute des chiennes furieuses : « Traque ! Déchire ! »

Mais, leurs yeux se rencontrant, il comprit que de nouveau elle aurait pitié et pardonnerait. Oh, mieux eût valu qu'elle lui brûlât les yeux avec un tison ardent qu'avec ce regard de pitié !

Elle baissa son thyrses vers une fillette couchée à ses pieds. « Ah, la petite chienne ! » pensa Tamou, reconnaissant Eoïa, lorsque celle-ci leva la tête. « Toi, au moins, viens à mon aide ! Crie, crie donc ! » Eoïa voulut crier, mais de la main Dio lui ferma la bouche.

Sauf elles deux, personne encore n'avait vu Tamou : toutes, face contre terre, restaient couchées sans bouger, sachant que Dieu était là : le voir, c'est mourir.

Dio tourna le dos à Tamou et, montrant du doigt le côté opposé, cria :

— Io Adoun ! Io Adoun ! Sœurs, suivez-moi !

Toutes, se dressant, répondirent :

— Io, io, Adoun !

Et, dans la direction indiquée par le thyrses, elles s'élançèrent vers la trouée inférieure.

Tamou eut à peine le temps de se reconnaître que la clairière fut déserte, les feux s'éteignirent, et la nuit noire se referma sur lui; seuls, les éclairs blancs frémissaient, semblables à de muets démons de feu, se faisant des signes, se lançant des œillades et ricanant.

« Cette canaille de Kylik a menti : nous ne nous sommes guère amusés ! » songea-t-il avec son lourd sourire de pierre. — « Et Guingre, ce vieux bouc, ment, lui aussi, quand il dit que Dieu est sur la Montagne : il n'y a ni Dieu ni diable, il n'y a personne ici... »

— Si, si, si, quelqu'un est ici ! Soudain, tout contre son oreille tinta une voix grêle, semblable au tic-tac monotone des vermissieux dans du



bois sec des vieilles maisons par les nuits d'insomnie.

« C'est le sang qui bat dans mes oreilles », pensa-t-il, et il appela :

— Ohé, Guingre, Toutankhamon, venez ici!

Personne ne répondit, et de nouveau la voix tinta :

— Ici! ici! ici! Il y a quelqu'un ici!

— Qui est ici? cria-t-il et, comme en attendant une réponse, il écouta.

Mais le son expira, un silence de mort tomba, et soudain Tamou fut pris d'une telle angoisse qu'il pensa : « Oh! faire un nœud avec la ceinture et se pendre à cette branche même, ici, ici, ici! »

Saisissant la branche, il y grimpa; puis sauta sur la terre, courut, glissa sur les aiguilles de la colline, manqua s'enliser dans le marécage, erra longtemps, trébuchant sur les coussins de mousse, se frayant passage à travers les fourrés et brisant les branches sèches, comme une bête en fuite. Enfin, parvenu à l'orée du bois, il aperçut la lueur du feu allumé par les porteurs nubiens et se dirigea de ce côté.

Soudain, de la forêt surgit un monstre énorme, velu, pareil à un ours courant sur ses pattes de derrière — blanc par en haut, noir par en bas. C'est d'abord ce qu'il sembla à Tamou, mais ayant mieux regardé à la lueur

des éclairs, il vit que c'était Guingre avec Touta sur son dos. Blanc était le vêtement de Touta et noire la peau de bouc de Guingre. Le vieillard courait au grand galop, tandis que Touta, accroché des pieds et des mains, le frappait et l'éperonnait, comme un cavalier furieux.

— Vite! Vite! Vite! On nous court après, entends-tu! Mère Isis, Père Amon-Aton, ayez pitié de nous!

Pour Guingre le colosse, le frère petit Égyptien ne pesait guère plus lourd qu'un chat; mais, à moitié étranglé, le berger râlait sous son cavalier, comme un cheval fourbu. Quant au futur roi d'Égypte, il était plus mort que vif. De peur, il avait aussi mal au ventre que s'il n'avait jamais souffert de constipation. Il lui semblait que toute une armée de diablasses le pourchassait et allait l'attraper, le déchirer, le dévorer.

— Halte! Halte! N'ayez pas peur, c'est moi, Tammuzadad! criait derrière eux Tamou, mais, en entendant ces cris, Guingre se mit à courir encore plus vite.

Ce ne fut qu'auprès du feu des Nubiens que Tamou les rattrapa.

— Ah, le marchand! balbutia Touta, les yeux écarquillés par l'étonnement. — Et moi je te croyais..

— Tu me croyais mangé? acheva Tamou, éclatant de rire, comme si enfin il s'amusait bien.

Dans un vallon sauvage où les mousses profondes s'étendaient, comme de molles couches, entre les racines des chênes séculaires, les thyades arrêterent leur course.

— Passons la nuit ici, sœurs! Construisez des huttes, allumez des feux, ordonna Dio, et, lorsque toutes furent dispersées dans la forêt à la recherche de bois sec et de branchages, seule, elle pénétra dans un fourré si épais que personne n'y pouvait la découvrir; tombant face contre terre, le visage enfoui dans l'herbe, elle s'y cacha, comme une bête expirante au fond de sa tanière.

— Tamou, mon frère, qu'as-tu fait! murmura-t-elle, comme naguère sous la falaise près de la mer.

Elle se rappela le rire qu'il avait, debout sur l'arbre, lorsque leurs yeux s'étaient rencontrés. « Celui que tu appelles ne viendra jamais, et si même il venait, malheur aux vivants, car ce n'est pas Dieu, mais le diable! » Voilà ce que signifiait ce rire. « C'est toi qui es le diable! » voulut-elle répondre, mais elle ne le pouvait pas. « Et ton frère Iol, l'as-tu oublié? » prononça au-dessus d'elle une voix gémissante. Et

elle se souvint de la mère Akakalla lui demandant, dans la caverne du Mont Dictée où se trouvaient la Croix et l'autel des sacrifices humains : « Tu ne peux pardonner? » C'est Tamou qui avait répondu pour elle et pour Iol — le frère pour le frère.

Elle se rappela encore que les pères et mères, portant leurs enfants sacrifiés sur l'autel, les cachaient dans des sacs, comme des chevreaux ou des agneaux, pour ne pas voir leurs visages. C'est dans un pareil sac que son frère Iol s'était débattu, lui aussi, et, après le sacrifice, sa mère, folle de douleur, s'était mise à chanter :

N'est-ce pas mon enfant aimé  
Qui pleure d'angoisse mortelle?  
Non, ce n'est dans le sac fermé  
Qu'un petit agnelet qui bêle...

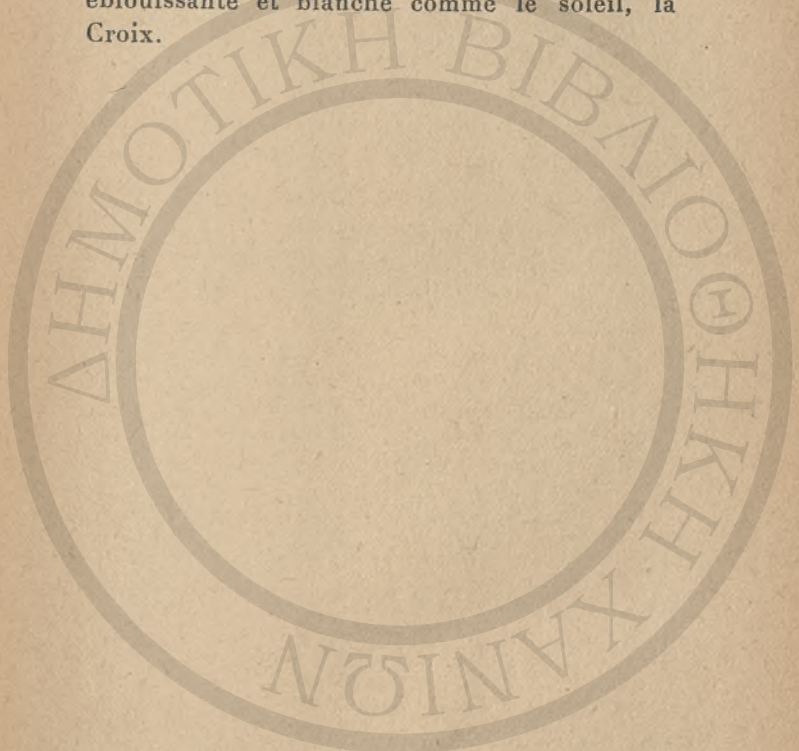
Et, comme réponse, résonna aux oreilles de Dio un autre chant :

En nous est célébré  
L'amour — mystère sacré!  
Mangeons la chair frémissante,  
Buyons la rosée jaillissante  
Du sang rouge et tiède!

Ses mains, ne sont-elles pas trempées de sang? Ses lèvres, ne gardent-elles pas le goût du sang? Elle se dressa, voulut fuir, mais ses

jambes fléchirent, et avec un faible gémissement elle tomba.

Tout tourna devant ses yeux, et dans un brouillard sanglant qui l'envahissait, resplendit, éblouissante et blanche comme le soleil, la Croix.





ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
ΧΑΝΙΩΝ

LE MINOTAURE





« Dieu exige une victime humaine » pensaient les Crétois en écoutant les grondements des tonnerres souterrains qui, pendant les derniers jours, avaient retenti de plus en plus souvent.

La terre ne tremblait pas encore, mais elle était sur le point de frémir, de bondir comme un taureau furieux. « Une victime ! une victime ! » grondait déjà sous la terre le mugissement affamé du dieu Taureau, Minotaure.

Les tauromachies se célébraient sur l'arène de Cnossos. Il y avait beaucoup de blessés, mais [pas un seul tué. On savait que la règle sacrée des jeux interdisait de se mêler au combat du dieu et de l'homme, de hâter le

sacrifice, le dieu devant choisir lui-même sa victime. Mais l'âpre désir du meurtre tourmentait déjà les cœurs.

— Tiens, regarde-le, ce gris-là : il va la transpercer... Va, va, mon petit, frappe ! disait, dans la loge royale, la voisine de Touta, Eranna, fille de Thraïzone, épouse d'un des plus hauts dignitaires crétois. Touta avait doucement quitté sa place d'honneur au milieu des eunuques royaux pour aller s'asseoir auprès d'elle.

— Manquée, encore manquée ! gémit Eranna avec un accent de convoitise inassouvie. — Oh, lourdaud, ours maladroit ! La corne gauche un tout petit peu plus haut, et il lui fendait le ventre comme avec un couteau !

A travers le rose opalin des fards, du blanc, des onguents les plus savants — « Jeunesse Éternelle », prodige des dédales ingénieux — transparaisaient sur son visage et surtout autour des lèvres peintes comme avec du sang, de fines rides, « lézardes sur un mur blanchi » disaient les envieuses. Majestueuse, maniérée, hypocrite, chaste et froide en apparence comme la glace, elle était secrètement perverse. Touta la trouvait charmante.

Assis à côté d'elle, il lui murmurait à l'oreille des compliments et regardait avidement l'échancrure de sa robe en précieuse étoffe changeante,

d'un vert azuré, comme l'eau de la mer, brodée en or et en argent de minces tiges, d'algues, de coquillages et de poissons volants. Ce décolleté, descendant jusqu'à la ceinture, comme chez toutes les femmes crétoises, découvrait les seins. Touta était habitué à l'innocente nudité égyptienne, mais ici il y avait autre chose.

Oh! ces deux petites pommes — « petite pomme douce, je voudrais te manger! » — seins d'une femme de quarante ans, aussi jeunes, aussi frais que ceux d'une fillette de seize — bouts d'un brun rosé, marqués chacun d'une touche de fard, gouttelette de sang à la pointe d'un couteau! « Pour que les couches n'abiment pas leurs seins, elles se font avorter », songea Touta, se rappelant encore une ruse de dédales astucieux.

Eranna, voyant que la chose désirée se faisait attendre, se détourna de l'arène avec ennui, remarqua le regard avide de Touta, écouta son murmure passionné et sourit.

— Que chuchotes-tu là?

— Une chanson.

— Laquelle?

— Écoute.

Ils parlaient en égyptien; elle connaissait bien cette langue en faveur à la cour de Crète.

Touta, se rapprochant encore, lui murmura à l'oreille :

Que ne suis-je l'esclave noire qui la déshabille !  
 J'aurais vu toute la nudité de ma sœur.  
 Que ne suis-je le serviteur qui lave ses vêtements !  
 J'aurais respiré le parfum de son corps.  
 Que ne suis-je une bague au doigt de ma sœur !  
 Elle me porterait toujours, veillerait sur moi.  
 Que ne suis-je une guirlande de myrthe sur sa gorge !  
 J'aurais couvert de baisers les seins de ma bien-aimée.

— Comment trouves-tu ma chanson ? demanda-t-il.

— Pas mal.

— J'en sais une meilleure encore.

— Eh bien, dis-la.

De nouveau il murmura :

Mon roi, mon frère, mon dieu,  
 Qu'il m'est doux d'entrer avec toi  
 Dans l'eau, vers les lotus épanouis !  
 Qu'il est doux de se baigner ensemble,  
 De te montrer ma nudité  
 A travers le lin transparent,  
 Inondé de parfums !

Se penchant vers l'échancrure de la robe, il respira une odeur lourde et troublante de musc, de myrrhe, d'encens, de tubéreuse — parfum doux et terrible de chair féminine et de corruption, d'amour et de mort. « Vous serez tous précipités dans l'abîme ! » Soudain cette prophétie lui traversa l'esprit.

— Quel est ce parfum de ma sœur? demanda-t-il curieusement.

— N'en avez-vous pas de pareil en Égypte? On dit que tout Memphis n'est qu'une fiole de parfums...

— Non, il n'y en a pas de pareils en Égypte, il n'y en a nulle part! Il est comme toi... enivrant.

Il fut sur le point de dire : « pervers », et l'eût-il dit qu'elle ne s'en serait peut-être pas froissée.

— Merci du compliment! répondit-elle en riant. — Ah! ah! mon maître aime celles qui s'enivrent? Je sais bien pourquoi il est allé sur la Montagne et qui il allait épier, continuait-elle en le menaçant du doigt.

« Saurait-elle aussi que j'ai galopé sur les épaules de Guingre? » se demanda Touta confus, et il changea de sujet.

— En Égypte, sur les murs de nos temples, on voit une peinture : la déesse de l'amour, Isis-Hathor, allaitant le roi, un bel adolescent, qui se serre contre les mamelles divines comme un enfant contre les seins de sa mère.

Elle sourit malicieusement.

— Eh bien?

— Le sein de ma sœur est comme celui de la déesse de l'amour...

— Eh bien? répéta-t-elle avec un sourire plus malicieux encore.

Il loucha silencieusement sur le décolleté, comme un chat sur la crème.

— Vous êtes singuliers, vous autres Égyptiens ! reprit-elle en riant.

— En quoi ?

— En votre prévoyance extrême : vous vous construisez à l'avance des demeures éternelles, des tombeaux, et Dieu sait ce que vous y mettez pour ne pas vous ennuyer dans l'autre monde : des livres avec des contes d'amour et des images telles qu'on a honte d'en parler. Est-ce vrai ?

— Oui.

— Et toi, tu le feras aussi ?

— Je ferai comme les autres.

— Veux-tu que je te donne de mon parfum ?

Tu le mettras dans ton cercueil et tu te souviendras de moi dans l'autre monde... Sais-tu comment il s'appelle ?

— Non, comment ?

Elle lui chuchota à l'oreille une telle indécence qu'il en aurait rougi, si un adorateur de la déesse Hathor eût été capable de rougir de quoi que ce fût

Elle se retourna vers son esclave noire, une fillette de treize ans, qui tenait au-dessus d'elle un parasol, bordé de cercles concentriques d'or brunâtre, pareil à un énorme tournesol demi-fané. Il s'abassa et les cacha tous deux. Eranna regarda Touta dans les yeux et soudain, comme

si elle avait honte, baissa les yeux vers l'échancrure de sa robe.

Il comprit, se pencha rapidement et se serra contre ses seins, comme le roi adolescent contre les mamelles de la déesse Hathor.

— Que fais-tu? que fais-tu? On pourrait nous voir! fit Eranna en riant, mais sans résister.

L'esclave noire leur souriait avec une impudeur innocente, et ils n'avaient pas plus honte devant elle que devant une bête.

Touta sentit sur sa langue le goût fade du fard : par mégarde il avait enlevé du bout du sein la touche vermeille, la gouttelette de sang à la pointe du couteau.

Bref fut l'instant de bonheur : à peine eut-il le temps d'arracher ses lèvres de la « petite pomme douce » que le parasol se releva.

— N'as-tu pas oublié ma prière? demanda tranquillement Eranna.

Il s'agissait d'un lutteur des arènes de Cnossos, son amant, qui voulait entrer dans les gardes du roi d'Égypte.

— La prière de ma maîtresse est un ordre : tout est déjà fait, répondit Touta, en s'inclinant gracieusement.

Sur un signe d'Eranna, le parasol s'abaissa de nouveau et l'enfant se serra contre le sein maternel.

Cela lui plut : tout se passait honnêtement, sans fraude, donnant, donnant.

— Le voilà, le voilà, le petit blanc, l'Ecumette, le bien-aimé de Pasiphaé! s'écria-t-elle. — Mais qu'a-t-il donc aujourd'hui? Comme il bondit, comme il enrage! Oh, oh, qu'il est effrayant, divin! Gloire à Adoun, voilà enfin que cela commence.

— Et la danseuse, quelle est-elle? demanda Touta, qui n'avait pas bien vu.

— Tu ne la reconnais donc pas? La fiancée du dieu Taureau elle-même, Pasiphaé-Eoïa!



Eoïa était arrivée à la ville, la veille des jeux, pour y voir un marchand venu de Byblos, qui lui apportait une lettre écrite par Itobaï avant sa mort.

En lisant que son père lui avait pardonné et l'avait bénie en mourant, elle se sentit soulagée d'un poids immense. Elle en fut si joyeuse qu'elle eut envie de danser : « C'est aujourd'hui les jeux, voilà qui est bien, je danserai mieux que jamais ! » songea-t-elle.

Le jour même, quelques heures d'avance, elle avait appris l'ouverture des jeux. Elle aurait bien eu le temps d'en prévenir Dio qui se trouvait hors de la ville, dans sa maison de campagne près du port, mais elle ne le voulut

pas, sachant qu'il lui était en ce moment trop pénible de se montrer à la foule et de danser. Avec quel poids dans l'âme Dio était revenue de la Montagne, Eoïa le devinait, se souvenant du rire de Tamou l'impie, debout sur les branches de l'arbre, au-dessus de la ronde nocturne des thyades.

Elle apprit aussi en ville que, trois jours auparavant, le jour même où une indisposition du roi avait fait remettre les jeux, on avait surpris l'un des bouviers qui tentait de donner à l'Écumette une boisson enivrante. Selon la loi sacrée des jeux, il fut exécuté sur place, pendu comme un chien à la première corde venue, car enivrer le dieu Taureau était considéré comme un crime abominable. Pourtant, avant de mourir, il eut le temps de prononcer le nom de Kynir, fils d'Ouamar, son complice. Mais personne ne le crut. Kynir était un homme trop respectable pour tremper dans un tel forfait.

« C'est lui, Tamou, le diable, qui en veut à mon âme ! » pensa Eoïa, en entendant parler de Kynir. — « Sans doute n'y renonceront-ils pas si facilement : ce qui n'a pas réussi une fois peut réussir une autre. Il faudrait examiner l'Écumette... » Cette pensée lui traversa l'esprit, mais elle l'oublia avec une légèreté étrange. « C'est aujourd'hui un jour de bonheur, tout ira bien. Je danserai mieux que jamais ! »

Elle s'élança dans l'arène. Le taureau s'y trouvait déjà, seul : toutes les autres bêtes étaient rentrées dans leurs stalles, les danseurs et les danseuses étaient partis.

Apercevant Eoïa, il marcha droit sur elle, lentement, cornes basses, ses sabots soulevant la poussière, avec un mugissement sourd et haletant. Elle attendait sans bouger, cherchant seulement du regard les yeux du taureau : elle savait que pour vaincre une bête, la meilleure arme est le regard humain.

Elle saisit son regard, mais il était lointain et trouble, comme si ses yeux étaient couverts d'une taie. Ce n'était pas lui, c'était un autre qui, par ces yeux, la regardait.

Il lui semblait d'habitude qu'il simulait la fureur, pour abuser les spectateurs et qu'en réalité il dansait, accordant ses mouvements aux siens, selon le rythme harmonieux des flûtes. Mais aujourd'hui il marchait, gauche, lourd et stupide, chancelant comme s'il était ivre.

Soudain, arrivé tout près, il bondit, fonça sur elle furieusement.

Elle s'élança, s'envola, comme une hirondelle, par-dessus les cornes, retomba sur le dos du taureau, s'y coucha et posa la tête sur son front. Il leva le mufle, et elle respira dans son haleine l'odeur du breuvage enivrant. Mais elle n'eut pas peur : « Il a beau être ivre, je le

dompteraï quand même — tout ira bien, je danserai mieux que jamais! » répéta-t-elle comme une incantation.

Le taureau se cabra, comme pour se renverser et l'écraser de tout son poids. Mais déjà elle avait sauté à terre, et à peine avait-il eu le temps de se retourner vers elle qu'elle était à l'autre bout de l'arène.

Tout à coup, jetant un regard sur la foule, elle aperçut à côté de la loge royale, sur le gradin d'honneur, Tamou et Kynir. « Ah! te voilà prise, petite chienne, tu ne nous échapperas plus! » lut-elle dans leurs yeux. Mais elle n'eut pas peur. « Tout ira bien, je danserai mieux... »

Aigu comme la pointe d'un couteau, le bout de la corne lui érafla l'épaule. Le taureau était arrivé sur elle par derrière pendant qu'elle regardait Tamou et Kynir. Elle aurait eu le temps de sauter de côté, si les mouvements du taureau avaient été équilibrés et rythmés comme d'habitude. Mais de nouveau il s'élança brusquement, chancela stupidement, comme s'il était ivre, et par mégarde la toucha.

La pointe de la corne ne fit que glisser sur l'épaule, écorchant à peine la peau. Mais déjà sur la blancheur du corps nu coulait un mince filet rouge.

— Tue, tue, tue! hurla, en voyant le sang, la foule furieuse.

Elle suppliait le dieu d'immoler la victime.

Un mufle de taureau apparut entre les rideaux de la tente : c'était le roi qui agita une étoffe rouge comme du sang. Les flûtes entonnèrent le chant du sacrifice.

— Tue! clamaît Eranna avec la foule.

« Si Eoïa périt, Dio sera perdue elle aussi », songea Touta, et il se leva.

— Où vas-tu? demande Eranna.

— Trouver le roi.

— Pour quoi faire?

— Lui demander la grâce d'Eoïa.

— Reste, je ne te laisserai pas partir! dit-elle, le saisissant par la main et l'obligeant presque brutalement à se rasseoir près d'elle.

— N'es-tu pas bien ici?

Le parasol s'abaissa et, affaibli, enivré par l'odeur de la chair féminine — le parfum d'amour et de mort — Touta se pressa contre les seins de la déesse Hathor. « C'est infâme! » songeait-il. « Mais plus c'est infâme, plus c'est doux... »

Eoïa dansait comme jamais. Le sang coulait de son épaule, mais insensible à la douleur, elle s'élançait, s'envolait au-dessus du taureau avec la légèreté d'une hirondelle.

Le crépuscule tombait, suffocant. Le ciel d'un blanc terne était bas comme un plafond. On

étouffait, comme dans une étuve, et dans cet air étouffant deux bêtes — le taureau et la foule — haletaient de convoitise sanglante.

Eoïa se souvint d'un vagabond ivre qui, dans un faubourg désert de Byblos, au soir tombant, l'avait assailli pour la violer. Elle avait échappé alors, mais maintenant elle n'échapperait plus. Deux bêtes ivres — la foule et le taureau — marchaient sur elle en proie à la même convoitise — violer, tuer.

Elle se souvint encore des petits enfants sacrifiés à Moloch, se débattant dans des sacs : elle se débattait dans un sac, elle aussi.

Brusquement elle eut pitié d'elle-même et, avec la pitié, la crainte lui piqua le cœur.

De nouveau la bête approchait : toujours, éternellement, semblait-il, elle marchait et marcherait sur elle. Eoïa voyait bien que si elle ne s'écartait pas à l'instant même, le Taureau la transpercerait de ses cornes. Mais elle ne pouvait remuer : ses bras, ses jambes étaient inertes et mous, comme dans un cauchemar ; un poids mortel l'écrasait.

— Mère, pitié ! gémit-elle, levant les yeux au ciel.

Au soleil couchant, un flot de sang rouge éclaboussa le ciel blanc, comme si là aussi on égorgeait une victime. Eoïa ferma les yeux.

Les cymbales grondèrent sourdement, les flûtes gémissaient, stridentes, et le chœur chanta :

Réjouis-toi, Vierge très pure,  
Prépare la couche nuptiale!  
Que l'amour détourne  
La fureur céleste!  
Que du ventre blanc  
Coule un rouge sang,  
Que le Taureau de son amour  
Couvre la Génisse divine!  
D'un chant solennel  
Nous te glorifions,  
Toi, l'éluë de Dieu,  
Immolée à Dieu,  
O Vierge très pure!

Sur l'épaule de Touta, Eranna se pencha, pâle comme une morte — tubéreuse au parfum d'amour et de mort.

— Regarde, regarde! Il va la... chuchotait-elle, haletante.

Le parasol se releva, et Touta vit, entre les cornes de la bête, s'agiter un haillon sanglant. Et dans le mugissement du Taureau il entendit le grondement des tonnerres souterrains :

« Vous serez tous précipités dans l'abîme! »

### III

— En Égypte! En Égypte! répétait Dio en regardant de la terrasse de sa maison un navire qui appareillait.

La carène rouge aux côtes noires, à la courbe gracieuse comme le dos d'un dauphin, la proue trouée de deux yeux d'azur pour chercher son chemin dans la mer, il sortait de derrière les longs môles du port de Cnossos. Les voiles pendaient dans l'air immobile, mais vingt paires de rames se levant et s'abaissant toutes d'un seul coup, brillant d'un reflet humide comme les nageoires d'un monstre marin, le navire avançait rapidement, traînant derrière lui deux sillons soyeux et bleuâtres sur la blancheur de la mer opaline et brumeuse comme le ciel.



Elle ne savait pas où il allait, mais tous les vaisseaux lui semblaient partir pour l'Égypte. Et tendant les bras vers lui, elle répétait :

— En Égypte! En Égypte!

Elle se rappela l'antique psaume babylonien :  
« Mon cœur tressaille en moi, et les frayeurs mortelles m'ont assaillie. Que n'ai-je des ailes comme une colombe? Je me serais envolée, ma douleur serait apaisée; je m'en serais allée au loin et serais restée dans le désert! »

Elle se rappela aussi le roi Outoux-Odysseus, l'éternel pèlerin :

Vers l'Égypte me poussa le désir violent de mon cœur.  
Naviguant sur ma nef aux longues rames, je perdus des yeux

Les montagnes neigeuses de la Crète aux vastes plaines  
et j'arrivai,

Cinq jours après, à l'embouchure aux flots limpides  
du fleuve Égypte.

Sa nourrice la berçait avec des chansons égyptiennes; son père Aridoël lui parlait des merveilles de l'Égypte, où ses vaisseaux allaient souvent, chargés de bois et de pourpre crétoise. Dès l'enfance, cette terre étrangère lui semblait sienne, comme si elle y avait vécu jadis, en un temps immémorial; toujours elle rêvait d'y retourner et soupirait après elle, comme après sa patrie. En voyant en automne les grues voler vers le sud, elle leur tendait les

bras, comme aujourd'hui vers le navire qui partait :

— En Égypte! En Égypte!

Et maintenant aussi, elle savait, assaillie par des frayeurs mortelles, qu'il fallait pour leur échapper se réfugier en Égypte, et que seul pouvait la sauver le plus grand des fils de l'homme, le roi d'Égypte, Akhenaton.

Une petite vieille ridée, ratatinée, coiffée d'une énorme perruque noire comme un champignon de son chapeau, monta sur la terrasse par l'escalier extérieur.

— Ah! te voilà enfin, Zenra! s'écria Dio. — Où étais-tu donc disparue?

— Mais c'est pour tes affaires, ma petite, que je me suis essoufflée à chercher Toutankhamon dans toute la ville.

Zenra tendit à Dio une lettre cachetée du sceau du roi d'Égypte, le disque solaire d'Aton.

— Et Eoïa, où est-elle? demanda Dio.

— En ville.

— Pour quoi faire?

— Pour voir encore une fois le marchand de Byblos et le questionner sur son père.

— Est-il mort?

— Oui.

— Sans lui pardonner?

— Si, grâce à Dieu, il l'a bénie. Elle était si joyeuse, la pauvrete!

— Pourquoi donc l'as-tu laissée seule en ville?

— Eh bien, quoi, qu'est-ce qui pourrait lui arriver? Ce n'est pas une enfant. Elle rentrera demain matin.

— Et toi, quand es-tu revenue?

— Ce matin à l'aube.

— Où donc as-tu été toute la journée?

— Au port. J'ai visité le navire qui nous emmènera en Égypte. Ah! qu'il est beau! Mâts en cèdre, voiles brodées, cabine toute dorée, cent rameurs de choix, et des gaillards! Dans une dizaine de jours, on partira et, si le vent est favorable, en cinq jours nous serons en Égypte.

Tout à coup, elle battit des mains avec de tels hochements de tête que ses petites nattes serrées, jadis noires, mais depuis longtemps roussies, s'éparpillèrent sur son visage, sa perruque glissa de côté, découvrant ses cheveux gris, et doucement, doucement, comme un moustique zézayant, elle commença à fredonner :

Crocodile, crocodile,  
Plonge dans la vase du Nil!  
Je m'élève avec le dieu Soleil,  
Radieux et vermeil,  
Je n'ai pas peur du crocodile!  
Paparouka, paparouka,  
Paparoura, papara!

Par ces paroles magiques se terminait la petite chanson que Dio connaissait depuis son enfance : c'était en la chantant qu'elle et son petit frère Iol jouaient avec le crocodile de bois verni, ouvrant la gueule, jouet égyptien rapporté par leur père. La vieille Zenra avait eu tant de chagrin des trois terribles morts — Aridoël, Iol et Efra — qu'elle s'était mise à boire un peu et, toutes les fois qu'elle était gaie, elle fredonnait la petite chanson du crocodile.

— C'est sur le bateau que tu t'es grisée?

— Comment, grisée? Me prends-tu donc pour une ivrogne? A peine me suis-je mouillé les lèvres. Ce sont des marins de mon pays qui m'ont offert de la vraie bière d'Amon. Ne te rappelles-tu pas quel jour nous sommes? C'est la mémoire des morts que j'ai célébrée...

Dio, se souvenant que ce jour était l'anniversaire de la mort de son père Aridoël, comprit que la vieille avait célébré en même temps les deux autres morts, Iol et Efra.

— Va te reposer, petite mère, dit-elle affectueusement, en la congédiant sans lui faire de reproches.

Puis, comme Zenra descendait déjà l'escalier, elle la rappela :

— A quand les jeux?

La vieille, un peu dure d'oreille, n'avait pas

entendu. Dio, s'approchant de l'escalier, se pencha et cria :

— Les jeux, à quand les jeux?

— Les jeux? Je n'en ai pas entendu parler, répondit la vieille. — Dieu veuille que nous partions avant! Qu'ils aillent au diable, ce ne sont pas des jeux, mais une tuerie!

Le crépuscule tombait, étouffant. Le ciel d'un blanc terne était bas comme un plafond. Soudain, le soleil couchant l'éclaboussa d'un flot de sang rouge, comme si là-bas on égorgeait une victime.

Sur la terrasse, étaient posées les chaussures de danse d'Eoïa — deux petits brodequins de peau blanche glacée, aux semelles frottées de poudre résineuse, pour ne pas glisser sur le poil lisse des taureaux.

Dio, en les regardant, pensa : « Oui, il serait bien de partir avant les jeux... » Et, soudain, dans son cœur, une ombre passa, rapide comme celle d'un nuage.

Elle décacheta la lettre de Touta, la lut, et son cœur bondit de joie : « Dans dix jours, en Égypte! »

Elle descendit l'escalier extérieur. La maison bâtie en pierres grossièrement taillées, en briques et en poutres, étroite et haute, avec ses trois étages aux fenêtres rares, ressemblait à une tour.

Les maisons crétoises n'avaient pas de foyer :

des réchauds les remplaçaient mal. Aridoël, qui visitait souvent pour ses affaires Mycènes, Tyrinthe, Argos et autres cités du Nord, où les hommes construisaient des maisons bien chauffées, avait goûté la douceur du foyer et s'était fait bâtir en Crète une demeure semblable.

Dio entra dans une grande salle construite sous un toit à part, avec quatre piliers autour de l'âtre, soutenant un plafond noirci, percé d'une ouverture ronde pour la fumée. Les fenêtres, étroites comme des fentes, étaient garnies de treillis en bois de chêne, tendus de vessie de bœuf, transparente et peinte de couleurs vives, donnant à la lumière du jour les nuances de l'arc-en-ciel.

L'un des murs était orné d'une fresque : dans le jardin sacré un adolescent nu, au corps de jeune fille, d'un bleu lunaire, courait penché, cueillant les fleurs blanches du safran, tordues comme des langues de feu.

Dans un coin, sur des rayons, étaient posés des rouleaux de feuillets de palmiers, couverts d'écriture crétoise, des tablettes d'argile aux caractères babyloniens et des papyrus égyptiens avec des hiéroglyphes.

Une porte menait au jardin, une autre dans la salle de bains avec l'eau courante; deux autres donnaient sur les chambres de Dio et Eoïa.

Dans un renforcement du mur extérieur se

trouvait une petite chapelle avec un chandelier de bronze suspendu — couronne ardente de veilleuses perpétuelles — et un bas-relief d'argile peinte représentant la vision de la Mère : au sommet d'une montagne pointue comme une pomme de pin se tenait une fillette en jupe cloche à volants, les seins découverts, un sceptre dans sa main tendue — la Grande Mère ; à ses pieds, de chaque côté de la Montagne, se dressaient deux énormes lionnes affrontées, et, devant elle, un homme debout se couvrait les yeux de la main, comme pour se protéger du soleil éblouissant.

Dio fit le même geste, s'agenouilla et murmura une prière.

Comme elle priait dans son enfance pour avoir le beau temps ou quelque nouveau jouet, sûre d'avance que son vœu serait exaucé, de même elle priait maintenant. Elle ne se demandait plus si l'homme est déchiré par Dieu ou si Dieu se déchire dans l'homme ; soudain, tout cela lui parut indifférent et sans effroi, comme le pauvre rire de Tamou le Diable.

Elle ne répétait que ces deux mots :

— Mère, pitié!

Puis, ce ne fut plus qu'un son — cri éternel de l'enfant vers la mère :

— Ma-ma-ma!

Et la prière fut exaucée : des bras puissants

la soulevèrent, comme les bras d'une mère soulèvent l'enfant. Pour la première fois depuis son retour de la Montagne, elle pleura.

Une statuette en jaspe rose — la momie d'Osiris avec les traits du roi Akhenaton — se trouvait dans la petite chapelle. Dio la prit, la baisa et, regardant son visage, eut comme toujours le même sentiment : elle reconnaissait un frère. « Qui est-ce, qui est-ce? Bientôt je le saurai! » songea-t-elle joyeusement.

Elle sortit dans le jardin. Un sentier perdu entre deux noires murailles de cyprès géants la mena vers une petite île ronde au milieu d'un petit lac rond. Là, dans l'ombre noire des cyprès, blanchissait un sarcophage d'albâtre. Un saule pleurait au-dessus; de la pierre moussue tombaient goutte à goutte les larmes d'une source; le narcisse, fleur de la mort, embaumait. Là, trois morts reposaient ensemble — Aridoël, Efra, Iol.

Dio, arrivée dans l'île par une passerelle, ranima les charbons d'un trépied de bronze et y répandit des aromates. Dans l'air immobile, la fumée s'éleva, toute droite, et la flamme jaillit, éclairant deux fresques peintes sur les parois du sarcophage.

Sur l'une d'elles la Pieuvre divine, dans l'abîme des eaux, ouvrait son ventre — le ventre de la Mère féconde — et dans le limon primor-



dial, grouillait et se multipliait la créature naissante. La vase se transformait en algue, l'algue en bête aquatique, celle-ci en animal terrestre ; le poisson en oiseau, le coquillage en papillon, le hérisson de mer en hérisson des champs aux pattes encore informes, le cheval marin en cheval véritable, mais se traînant encore dans la fange, sur ses jambes à peine ébauchées. Ainsi, anneau après anneau, créature après créature, la chaîne de la vie se déroulait à l'infini.

L'autre fresque figurait le dernier chaînon, l'Homme : un mort ressuscitant sortait du ventre sépulcral de la Terre, comme un enfant du sein de sa mère.

Ainsi dans les deux peintures s'unissaient les deux mystères : le commencement du monde et sa fin — la Création et la Résurrection.

— « Adoun est ressuscité d'entre les morts, réjouissez-vous ! » murmura Dio, dans une douce extase, les paroles de la prière.

« Tamou, mon frère, quel mystère est plus grand, créer ou ressusciter ? » songea-t-elle, souriante, comme si elle répondait au rire impie de Tamou le Diable.

Elle revint à la maison, se coucha et s'endormit d'un doux sommeil qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

Elle fut éveillée non par un son, mais parce qu'elle savait qu'il y allait avoir un son, et en effet, la porte grinça.

Zenra entra, tenant d'une main une veilleuse et de l'autre cachant la flamme. Elle s'arrêta près de la porte, puis s'approcha lentement, furtivement. Sa main qui protégeait la flamme tremblait si fort que les ombres dansaient sur le plafond et les murs. Sur sa tête sans perruque s'ébouriffaient ses cheveux gris, ses yeux brillaient et ses lèvres remuaient sans voix.

« Qu'a-t-elle? Est-elle ivre? Folle? » pensa Dio, et soudain, elle se rappela que la vieille avait eu le même visage le jour où Efra s'était pendue.

— Qu'as-tu, nourrice? s'écria-t-elle en se dressant sur son lit.

— Rien, rien, petite, rien, chérie. N'aie pas peur, Dieu nous aidera... Lève-toi, habille-toi, viens!

— Où, pour quoi faire?

Dio se mit sur ses genoux, les bras étendus, avec autant de dégoût et d'effroi que si la mort même venait à elle.

De nouveau, la vieille se mit à marcher vers elle, lentement, furtivement; de nouveau, ses lèvres remuèrent sans voix. Elle poussa enfin un sourd gémissement.

— Près d'Eoïa, près d'Eoïa, viens!

— Près d'Eoïa? Où est-elle? Que lui est-il arrivé? s'écria Dio. Mais, chose étrange, elle ne ressentait aucune surprise : de même que tout à l'heure, en s'éveillant, elle savait qu'il y aurait un son, de même elle savait maintenant tout ce qui allait arriver; elle n'apprenait rien, elle se souvenait : tout cela a déjà été, et, comme il en fut jadis, il en est aujourd'hui.

Zenra s'approcha du lit, silencieuse, et tomba à genoux. Dio, lui saisissant à deux mains les épaules, s'y accrocha si violemment qu'elle déchira avec les ongles la toile de la chemise.

— Parle, parle donc!

La vieille, s'écroutant sur le sol et se frap-

pant la tête contre le pied du lit, poussa le long hurlement des pleureuses :

— Le taureau! Le taureau! Le taureau!

— Il l'a tuée? demanda Dio, mais déjà elle savait, se rappelait tout.

— Tuée! Tuée! gémissait Zenra.

— Où est-elle?

— Ici, à la porte...

Dio sauta à bas du lit, jeta sur ses épaules une peau de biche et sur sa tête le voile jaune d'or semé d'abeilles d'argent, et courut dans le jardin.

Comme tantôt, par le même sentier perdu entre les deux murailles noires des cyprès géants, elle passa en courant devant le petit lac et la petite île où blanchissait dans le pâle crépuscule du matin le tombeau des trois morts.

Se butant contre les racines d'un arbre, elle faillit tomber. Dans ses yeux la lumière s'éteignit; la terre vacilla sous ses pieds, comme le pont d'un navire. Mais, par un suprême effort de volonté, elle triompha des ténèbres envahissantes de l'évanouissement.

Elle entendit pleurer les flûtes funèbres, et de nouveau, elle sentit que tout cela avait déjà été : comme il en fut jadis, il en est aujourd'hui.

Arrivée au seuil du jardin, elle ouvrit la petite porte et sortit sur la grande route, menant du

port à la ville. Là s'était arrêté le cortège funèbre. Les prêtresses du dieu Taureau portaient sur leurs épaules la litière mortuaire. Les torches flamboyaient, les parfums s'exhalaient des encensoirs, les flûtes gémissaient, et le chœur pleurait :

Réjouis-toi, Vierge très pure,  
Prépare la couche nuptiale!

La prêtresse des jeux, la mère Anahita, vieille femme vénérable, au visage intelligent et bon, s'approcha de Dio et prononça solennellement :

— Réjouis-toi, Dio, prêtresse de la Grande Mère! Dieu a accepté la victime que tu lui avais préparée, afin que la terre fût purifiée par le sang pur et pour que le grand Royaume des Mers fût sauvé. Gloire au Père, au Fils et à la Mère!

Et, en l'embrassant avec des larmes, elle ajouta doucement, simplement :

— Oh! ma fille chérie, ma douce lumière, j'aurais donné mon âme, pour apaiser ta douleur! Pourtant, songes-y, grande est ton affliction, mais grande aussi ta récompense, prêtresse de la Mère, héritière d'Akakalla!

— Veux-tu lui dire adieu? ajouta-t-elle, en désignant la morte.

Dio baissa la tête. Sur un signe d'Anahita,

la couche mortuaire fut posée à terre et l'on enleva le voile de pourpre violette brodé de doubles haches d'or entre des cornes de taureau.

La morte était couchée, vêtue de blanc, couronnée de blanches fleurs de safran, parée comme jadis l'avait été par Dio la fiancée du dieu Taureau, Pasiphaé, la Lumineuse. Étroitement serrée dans les bandelettes funèbres, emmaillotée comme une momie, pour rendre au corps mutilé une forme humaine, elle avait l'air d'une poupée morte.

Dio s'agenouilla et releva le voile léger qui couvrait le visage. Sur la tempe noircissait une petite tache, le front était entouré d'une éraffure sanglante, couronne rouge sous la couronne blanche. Mais le visage était intact, éclairé d'une lumière céleste, pur d'une pureté divine, avec des taches de rousseur enfantines autour des yeux.

Dio la regardait avec une pitié déchirante, mais elle ne pouvait pleurer : les larmes se desséchaient dans son cœur, comme l'eau sur la pierre brûlante. Avec un gémissement sourd, elle serra ses lèvres contre les lèvres froides de la morte. Oh ! que ne pouvait-elle mourir ainsi !

Quelqu'un la prit sous le bras pour la relever, mais elle se leva seule. Voyant qu'on

la regardait, elle eut honte. Sur son visage, plus mort que celui de la morte, passa l'ombre d'un sourire d'excuse. Elle abaissa vivement le voile sur le visage et, lorsque le cortège reprit sa route, elle le suivit d'un pas ferme.



Le soleil se levait déjà, lorsqu'on monta vers un mur bâti de blocs de pierres si énormes qu'ils semblaient avoir été entassés par une force surhumaine — l'enceinte sacrée de la Mère. Une porte basse s'y ouvrait. Sur le fronton — une roche triangulaire — se dressaient, comme dans la petite chapelle de Dio, deux lionnes affrontées et, entre elles, une colonne, symbole le plus antique de la Mère — assise des assises, Montagne unissant le ciel à la terre.

La porte franchie, le cortège monta par des marches taillées dans le roc sur une haute colline, contre-fort du mont Kaerate, s'avancant au loin dans la mer.

Le matin était limpide, la brume de la veille



s'était dissipée. A l'Occident, au-dessus des sommets bleuâtres, planait l'Ida neigeuse, blanche et rose, virginale et pure, comme la Mère immaculée elle-même. Au Nord, la mer houleuse brûlait d'un feu violet sombre, fumait de fumées blanches — écumes des vagues. En bas, sur la grande plaine de Cnossos, dans l'anneau vert noir des bois de cyprès, blanchissait, comme la neige frais tombée ou la toile blanchie étendue dans les champs, l'immense cité-palais de pierre blanche, demeure du dieu Taureau, le Labyrinthe.

Au sommet plat de la colline était bâti, en blocs à peine dégrossis, un autel à sacrifices humains, large et bas. Au-dessus s'élevait un bûcher. On y déposa le corps d'Eoïa.

Dio frissonna et recula lorsque la mère Anahita lui tendit la torche. Mais elle la prit et la première alluma le bûcher.

Les flûtes gémirent, le chœur chanta :

Réjouis-toi, Vierge très pure,  
Prépare la couche nuptiale !  
Que l'amour détourne  
La fureur céleste !  
Vers la couche de la fiancée  
Dieu descend, amoureux.  
D'un chant solennel  
Nous te glorifions,  
Toi, l'élue de Dieu,  
Immolée à Dieu,  
O Vierge très pure !

Le bûcher s'alluma, et soudain, dans la flamme grondante, la poupée morte remua, s'anima. Dio ferma les yeux, pour ne pas voir. Lorsqu'elle les rouvrit, tout avait disparu dans les flammes.

« Dieu a accepté la victime que tu lui avais préparée. » En se rappelant ces paroles d'Anahita elle pensa : « Oui, sur moi est le sang d'Eoïa, c'est moi qui l'ai tuée! »

Et, comme naguère sur la Montagne, tout tourna dans ses yeux, et, dans un flot de brouillard sanglant, resplendit, éblouissante de blancheur comme le soleil — la Croix.

LA CROIX

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
ΧΑΝΙΩΝ



De retour à la maison, Dio s'étendit sur un lit de repos dans la salle du foyer, la figure tournée contre le mur, la tête couverte, et resta ainsi toute la journée.

Zenra, entrant parfois dans la pièce sur la pointe des pieds, écoutait si elle pleurait; mais non, elle était silencieuse, comme morte.

Tard dans la soirée, la vieille retourna dans la chambre et vit qu'elle était couchée sur le dos, les yeux grands ouverts, mais sans regard, comme ceux d'une aveugle, les lèvres serrées, le visage pétrifié, haletante, « comme un poisson échoué sur le sable », pensa Zenra. Elle lui parla, mais, ne recevant pas de réponse, elle se mit à pleurer.

Lentement, péniblement, Dio la fixa de son regard d'aveugle et, desserrant les lèvres avec effort, prononça :

— Va-t'en!

— Ah! ma vie, mon cœur, ne me chasse pas! Où irai-je? Pleurons ensemble, cela te fera du bien, balbutiait Zenra.

— Va-t'en.

Se faisant petite comme un chien battu, la vieille sortit de la chambre.

La nuit, Dio se leva et erra à travers la maison. Entrant dans la petite chapelle, elle vit l'image de la Mère, se rappela sa prière de la veille : « Mère, pitié! » et se dit : « Ah! oui, elle a bien eu pitié! »

Soudain, elle revint à elle près du mur, contre lequel depuis longtemps elle se frappait la tête, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait; enfin, elle comprit : sourd comme ce mur est tout l'univers; on a beau frapper, personne ne répond.

Elle entra dans la chambre d'Eoïa, ouvrit un coffre et en tira une robe de la morte, puis une autre. Elles gardaient encore son odeur vivante, comme si l'âme, ayant abandonné le corps, restait dans les vêtements.

Tout au fond du coffre, elle trouva les deux petits brodequins blancs qui, la veille, étaient posés sur la terrasse. Sans doute Zenra les avait cachés là, pour que Dio ne les vît pas.

Les pleurs l'étouffaient, mais elle ne pouvait pleurer : les larmes se desséchaient dans son cœur, comme l'eau sur la pierre brûlante.

Retournant dans la salle du foyer, elle se recoucha, haletante comme un poisson échoué sur le sable. Parfois elle tombait dans l'oubli, mais sans pouvoir s'endormir; dès qu'elle commençait à s'assoupir, tressaillant comme sous un brusque choc, elle se réveillait.

Lorsqu'elle fermait les yeux, elle revoit les taches de rousseur enfantines autour des yeux morts; la poupée inanimée reprenait vie, remuait dans la flamme grondante; le soleil levant teintait de rose les tourbillons blancs de la fumée, comme un sang chaud coulant dans les pâles fantômes et, dans la fumée légère, la légère danseuse tournait, dansait : « Je danserai mieux que jamais! » Et Zenra entra dans la chambre, marchant vers elle, comme la Mort, remuant les lèvres, murmurant : « Près d'Eoïa, près d'Eoïa, viens! »

La nuit fut interminable; pourtant, lorsque, au-dessus de l'âtre, la noire ouverture du plafond devint grise, Dio s'étonna : tantôt c'était le soir, et déjà le jour se levait. Elle regretta la nuit : la lumière, lui semblait-il, blessait non seulement ses yeux, mais tout son corps.

Zenra se mit à préparer un mets sur le

foyer. Dio, d'un signe de la main, l'invita à cesser. L'autre alla dans la cour et continua de cuisiner sur un réchaud. Elle apporta à sa maîtresse du gruau de courge cuit dans un petit pot, et des beignets de miel, ses mets favoris. Depuis la veille, Dio n'avait pas mangé et ne buvait que de l'eau, la seule pensée de la nourriture lui donnant des nausées. De nouveau, elle fit signe à Zenra d'emporter les plats.

La vieille ne pleura pas, mais eut un tel regard que Dio, prise de pitié, lui dit :

— Donne-moi du lait.

Zenra apporta du lait et en versa dans une écuelle. Dio en prit une gorgée et, s'apercevant que Zenra tenait un pain, mais n'osait lui en offrir, elle le prit d'elle-même, en détacha un petit morceau, le mit dans sa bouche, le mâcha, et ne pouvant l'avaler, le recracha.

Elle retomba sur le lit, le visage tourné contre le mur et la tête couverte.

La journée se traîna aussi interminable que la nuit et s'éteignit aussi subitement : un rayon de soleil, traversant les croisées multicolores, venait se jouer sur le mur en reflets d'arc-en-ciel, et voici que déjà les veilleuses se rallumaient dans la petite chapelle. De nouveau, Dio erra toute la nuit, ne pouvant rester en place, se frappant la tête contre la muraille.



Trois jours passèrent ainsi. Ne mangeant toujours rien, elle commençait à s'affaiblir. Doucement la tête lui tournait, doucement l'emportaient, la berçaient de molles et silencieuses vagues. Ne la berceraient-elles pas jusqu'à la mort? Non, elle savait bien qu'elle ne mourrait pas avant d'avoir fait quelque chose. « Que faut-il faire? Que faut-il faire? » répétait-elle avec angoisse, comme si elle essayait vainement de se rappeler quelque chose d'oublié.

Anahita vint la voir. Elle lui parla avec sagesse et bonté. Mais Dio ne comprenait pas : les mots n'entraient pas plus dans son cœur que le pain dans sa gorge. Elle comprit seulement que la mère Akakalla, très malade, allait mourir, et qu'elle, Dio, serait grande prêtresse. « Poule mouillée! » se rappela-t-elle, et sur son visage passa l'ombre d'un sourire.

Touta vint aussi la voir. Il lui parla de son prochain départ pour l'Égypte et lui demanda si elle pourrait partir avec lui.

— Peut-être, je ne sais pas... répondit-elle, avec une indifférence qui l'étonna elle-même. Elle se souvint avec quel élan elle tendait les bras, l'autre jour, vers le vaisseau qui appareillait.

Lorsque Touta prononça le nom d'Akhenaton, elle tressaillit, son visage s'anima, mais aussitôt redevint immobile et mort.

Touta s'en alla, attristé, pressentant que Dio la danseuse, la perle du Royaume des Mers, présent merveilleux au roi d'Égypte, était perdue.

Au crépuscule, Tamou vint frapper à la porte de la cour. Zenra lui ouvrit, mais avant de le laisser entrer, elle alla demander à sa maîtresse si elle le permettait.

— Non, non, non ! Ne le laisse pas entrer ! s'écria Dio avec effroi. Mais la vieille était à peine sortie qu'elle la rappela :

— Attends, Zenra...

Et, après avoir réfléchi, elle dit :

— Qu'il entre !

Elle avait peur de le revoir, après ce qui s'était passé sur la Montagne, mais elle sentait confusément à travers son effroi qu'il lui était en ce moment plus nécessaire que personne : n'était-ce pas de lui qu'elle saurait ce qu'il fallait faire, pour mourir en paix ?

Tamou entra et, sans la saluer, s'arrêta, silencieux, loin d'elle. Dio se taisait, elle aussi. Depuis la Montagne, ils ne s'étaient pas revus. Ils se regardaient fixement, curieusement.

— Bonjour, Tamou, dit-elle enfin, — Pourquoi restes-tu debout ? Assieds-toi.

Il s'approcha et s'assit, choisissant le plus éloigné des sièges.

— Eh bien, pourquoi es-tu venu ?

— Pour te dire adieu. Je pars demain.

— Demain? c'est vrai? Que de fois déjà tu voulais partir...

— Oui, je ne pouvais le faire, et maintenant je peux.

— Pourquoi maintenant?

— Peut-on te dire tout?

— Parle.

— Tu es très malade, Dio; on ne peut dire tout à une malade.

— Si, dis-moi tout.

— Et d'elle aussi on peut parler?

— Oui.

Elle avait compris que « elle », c'était Eoïa. Tous deux semblaient parler avec d'autant plus de calme que ce qu'ils disaient était plus terrible : ils pesaient tous leurs mots, sentant que chacun d'eux pouvait les sauver ou les perdre.

— Sais-tu qui a tué Eoïa? demanda-t-il, en la regardant au fond des yeux.

— Qui donc?

— Moi. Tu ne me crois pas?

— Non.

— Regarde-moi bien dans les yeux. Est-ce ainsi que l'on ment?

Elle le regarda, puis, cachant son visage dans ses mains, elle s'affaissa sur le lit, et resta ainsi longtemps, silencieuse, immobile, comme morte.

Puis, écartant ses mains de son visage et se soulevant un peu, elle demanda :

— Comment l'as-tu?...

— Ce n'est pas moi, mais d'autres...

— Qui?

— Peu importe. On m'a demandé : « Faut-il la tuer? » et j'ai répondu : « Tue-la. » Donc c'est moi qui ai tué.

— Kynir, devina-t-elle. — Et comment a-t-il fait?

— Il a payé les bouviers pour qu'ils enivrent le taureau.

— Pourquoi l'as-tu...?

De nouveau elle n'acheva pas.

— Pour détruire le maléfice. L'assassin m'a dit que si Eoia mourait, tu serais délivrée du charme et m'aimerais.

— Et tu l'as cru?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Et maintenant?

— Maintenant, je vois qu'il est arrivé autre chose. Ce n'est pas toi qui m'aimes, mais moi qui ne t'aime plus... Mais qu'importe, le charme est rompu.

— Savais-tu qu'en la tuant, tu me tuais aussi?

— Je n'y ai pas songé. Et quand même j'y aurais pensé, il fallait choisir : me tuer ou te tuer. Alors, j'ai choisi...

Il s'arrêta, pesa ses mots et acheva :

— Je t'ai choisie, toi. Comprends-moi bien, Dio, je ne suis pas venu te demander pardon : je sais que tu ne peux me pardonner. Trois fois déjà tu l'as fait : la première fois, dans la caverne, quand j'ai voulu te déshonorer ; la seconde, sur le rivage, quand tu te baignais avec Eoïa ; et la troisième, sur la Montagne, lorsque tu dansais avec les thyades. Tu ne pardonneras pas une quatrième fois. C'est pour cela que je l'ai tuée — pour que tu ne puisses me pardonner.

— Pourquoi donc es-tu venu ?

— Pour que tu saches tout et ne mentes pas. Si tu n'aimes pas, hais, mais ne pardonne pas, ne mens pas !

Dio ne répondit pas tout de suite, comme si de nouveau elle songeait profondément.

— Non, Tamou, murmura-t-elle enfin d'une voix à peine distincte, — tu ne cesseras pas de m'aimer. Si tu ne m'aimais plus, tu ne serais pas venu.

— Je ne sais pas. Peut-être, en effet, ne serais-je pas venu, fit-il, après avoir réfléchi, lui aussi.

— Mais demain je pars, et je ne reviendrai plus jamais. J'étais mort, et je revis ; je me perdais, et je suis sauvé ; j'étais à la chaîne comme un chien, et je l'ai rompue. Libre, libre, libre ! Et s'il fallait tuer encore, je recommencerais !..

— Non, Tamou, jamais... reprit-elle et s'arrêtant, pesant comme lui ses paroles, elle acheva :

» Jamais nous ne cesserons de nous aimer!

Si impossibles, absurdes, telles que « deux et deux font cinq » étaient ces paroles qu'il n'en eut pas ses oreilles.

Le crépuscule tombait. Il ne voyait presque plus son visage. Soudain, il lui sembla l'entendre pleurer doucement et murmurer :

— Tamou, viens ici!

Elle ne savait elle-même ce qu'elle avait; on eût dit que dans son cœur une autre qu'elle criait : « Mère, pitié! » et soudain, des bras puissants, se tendant vers elle, la soulevèrent, comme ceux d'une mère soulèvent un enfant. Le nœud qui l'étranglait, la convulsion des pleurs sans larmes, se desserra, et les larmes coulèrent.

— Tamou, viens ici!

Il s'approcha.

— Penche-toi, encore! Comme cela...

Elle se souleva, lui saisit la tête à deux mains et silencieusement le baisa au front. Lorsqu'elle le lâcha, il s'éloigna en chancelant, appuya le front contre l'une des colonnes du foyer et resta longtemps ainsi, immobile. Puis, il revint vers elle et lui demanda avec son lourd sourire de pierre :

— Qu'est-ce que cela signifie? « A qui t'a fait

le mal rends le bien », n'est-ce pas? prononça-t-il, se rappelant les paroles du dieu Tammouz, tracées sur une tablette de pierre d'une antiquité immémoriale.

— Oui, mon frère, « à qui t'a fait le mal, rends le bien », répéta-t-elle avec une douce extase. — Qui donc a dit cela?

Soudain, cessant de sourire, pâissant, il serra furieusement les poings et les leva au-dessus de sa tête.

— Qui a dit cela? Celui par qui le monde périt, le menteur, l'assassin, le diable! maudit soit-il!

— Tamou, mon frère, pourquoi maudis-tu Celui que tu aimes?

— Moi, je l'aime?

— Oui. Tu ne le savais donc pas? Attends, tu le sauras bientôt...

Elle se laissa retomber sur le lit, ferma les yeux et murmura d'une voix indistincte, comme dans un songe :

— Va, je vais me reposer. Je suis très lasse... Ne pars pas demain, attends. Si je vis, je te dirai ce qu'il faut faire, et si je meurs, tu le sauras toi-même... Attendras-tu?

Sans répondre, il remua lentement, gauchement, pesamment et, courbé, comme sous un poids écrasant, il sortit de la chambre.

Si terrible était son visage que Zenra en le

voyant courut apprendre ce qui s'était passé. Elle jeta un coup d'œil dans la chambre de Dio, y entra sur la pointe des pieds, se glissa jusqu'au lit et, se penchant, vit que sa maîtresse dormait profondément.

Dio rêvait qu'elle marchait avec Tamou par une sente perdue à travers les fourrés épais de l'Ida, comme le jour où il l'avait sauvée du sanglier. Les pins murmuraient comme la mer; des flocons de neige humide tombaient; la fleur rose de l'amandier s'épanouissait sous la neige blanche, dans la brume du soir. « Immoler Dieu, immoler Dieu, voilà ce qu'il faut faire! » lui disait Tamou. Et les flocons de neige tombaient toujours, la tempête blanche tournoyait, tournoyait en volutes de labyrinthe inextricable, et le gémissement du Dieu-Bête y retentit. « Immoler la Bête, immoler la Bête, voilà ce qu'il faut faire! » dit une voix, non plus celle de Tamou, mais d'un autre. « Qui est-ce, qui est-ce? » se demandait Dio, et soudain, elle comprit : c'était le roi d'Égypte, Akhenaton.

Elle se réveilla, mais, les yeux ouverts, il lui semblait suivre son rêve. Elle entendit le mugissement affamé de la bête — grondement de tonnerres souterrains. Comme au passage d'un énorme chariot chargé de pierres, les murs tremblèrent; le bouclier de cuivre, suspendu au mur, sonna; dans la chapelle deux



vases à libations en bronze se heurtèrent et tintèrent; les colonnes du foyer craquèrent; un morceau de plâtre tomba du plafond; le chien hurla dans la cour, les brebis bêlèrent dans l'étable, et de la nuit noire un effroi noir s'exhala.

Mais, habituée depuis l'enfance à ces grondements souterrains, elle ne fut pas effrayée. Se soulevant sur son lit, elle se tourna vers la chapelle et murmura :

— Tous tes enfants, Mère, absous-les, sauve-les, protège-les!

Elle se demandait ce qui allait arriver. Comme tous les Crétois, elle savait que quatre siècles auparavant la terre avait tremblé si violemment que les hommes avaient cru la fin du monde venue : « Vous serez tous précipités dans l'abîme! »

« Est-ce la fin du monde ou non? » pensa-t-elle, attendant avec calme.

De nouveau, le chariot de pierres passa, les grondements roulèrent, mais de plus en plus sourds, et enfin se turent. Le silence se fit. Un coq chanta : « Ce n'est pas encore la fin! »

Elle se recoucha et s'endormit aussi profondément que tout à l'heure.

Le soleil jouait déjà sur le mur en reflets d'arc-en-ciel, lorsqu'elle se réveilla, affaiblie, encore malade, mais déjà autre : quelque chose

dans son visage avait changé, si bien que Zenra, en la regardant, pensa : « Elle vivra ! »

— Du pain, du lait, Zenra ! Vite, vite, je meurs de faim !

Elle but deux tasses de lait, mangea deux petites tranches de pain avec une faim de loup. Elle savait, par son expérience de prêtresse, qu'après un grand jeûne, il ne fallait pas manger beaucoup à la fois, mais s'y accoutumer peu à peu. C'est ce qu'elle faisait, augmentant la dose de nourriture du déjeuner au dîner, du dîner au souper. La vieille préparait plat sur plat — bouillies, soupes, crèmes, gâteaux — s'empressant, courant, ne sentant plus ses jambes de joie. Les petites nattes roussies de sa perruque s'agitaient, comme lorsque, un peu grise, elle chantait la chanson du crocodile : « Paparouka, paparaka ! »

Dio se rétablissait avec une rapidité miraculeuse, comme si elle ressuscitait. Mais la tendresse de la vieille nourrice était clairvoyante : en l'observant, elle sentait confusément que quelque chose n'allait pas. Parfois une ombre obscurcissait le visage de Dio, une pensée démente brillait dans ses yeux.

« A quoi pense-t-elle ? » se demandait Zenra, et, ne comprenant pas, elle éprouvait une terreur fatidique.

Dio se rappelait son rêve : « Immoler la Bête.

immoler la Bête, voilà ce qu'il faut faire! » et aussi les paroles d'Eoïa : « Si Dieu est tel que le pensent les hommes, ce n'est pas Dieu, mais le diable! » Dieu et le diable sont liés par un nœud si inextricable qu'il faut le trancher. « Le Père est l'amour. Le Père sacrifie non pas les hommes à son Fils, mais son Fils aux hommes », voilà ce qu'il faut dire; purifier la terre du sang des victimes humaines, préparer la voie à Celui qui vient, voilà ce qu'il faut faire.

Akhenaton le prophète l'a dit, et Dio la prêtresse le fera.

L'arène de Cnossos s'endormait sous le charme de la Lune, Pasiphaé la Lumineuse.

L'odeur de l'étable, la tiédeur du fumier imprégnaient la petite cellule de planches, obscure et étroite comme un cercueil, celle même où naguère Dio avait revêtu de la parure nuptiale Eoïa, la fiancée du dieu Taureau.

Un rayon de lune, tombant à travers l'étroite lucarne, s'accrochait en un linge blanc au mur noir et, dans sa lumière, la flamme de la veilleuse rougissait.

Assise par terre, Dio, en costume de danse, habillée d'un tablier de cuir très court, la taille coupée par le bourrelet de la ceinture, chaussée de brodequins de peau blanche, aiguissait un

long couteau à sacrifice, à la lame de bronze effilée, « feuille de saule » — ainsi appelait-on ces couteaux — et au manche d'agate noire en forme de croix.

Avec un doux sifflement de serpent la lame allait et venait, glissant sur la pierre humide et sombre. Dio l'essaya sur le cuir de son tablier : bien que la lame fût tranchante comme un rasoir, elle lui semblait toujours émoussée. Elle continua de l'aiguiser.

Un faible meuglement se fit entendre derrière la cloison. Dio se leva, ouvrit un petit panneau, y passa la tête, avança la main avec une veuleuse, éclaira l'étable et y jeta un regard. Plus fortes s'exhalèrent la tiédeur du fumier, l'odeur du taureau : on eût dit l'haleine même du Dieu-Bête, le Minotaure.

Couché sur la paille, il dormait et, dans son sommeil, mugissait doucement. Peut-être rêvait-il aux pâturages parfumés, aux sources glacées de l'Ida, où, jadis, il paissait parmi ses frères monstrueusement beaux, premiers-nés de la création, fils divins de la Terre-Mère.

Pour la première fois depuis le meurtre d'Eoïa, Dio revoyait l'Écumette. Elle ne lui en voulait pas, comprenant que la bête était innocente, mais elle ne put cependant s'empêcher de penser : « C'est sur ces cornes mêmes que pantelait le haillon sanglant de son corps ! »

Sa main trembla, la veilleuse pencha, laissant tomber une goutte d'huile brûlante sur le dos du taureau. Il se réveilla, se dressa et tourna la tête vers Dio. Souvent elle lui donnait une galette de miel ou un morceau de pain d'orge avec une épaisse couche de sel. S'en souvenant peut-être, il s'approcha de la lucarne, tendit le muflle, renifla, lui soufflant à la figure sa chaude haleine, et la regarda dans les yeux.

« Il sait tout, mais ne dit rien », songeait-elle, se souvenant des paroles d'Eoïa. O doux regard de l'animal, divinement pur comme au premier jour de la création ! Elle ne put le supporter et, fermant brusquement la lucarne, se tourna vivement, comme si quelqu'un l'avait appelée, vers le coin où, dans la fumée du safran et de l'encens, s'élevait un petit autel d'argile, avec des cornes de taureau. Derrière, sur le mur blanchi à la chaux, était peinte une fresque au dessin volontairement inhabile, comme ces images de l'immémoriale antiquité que les sauvages habitants des cavernes traçaient à la pointe du silex sur les os de mammoth ou de rhinocéros.

C'était la Terre-Mère, Souveraine des bêtes. Un petit visage enfantin, en forme de cœur ou de feuille de vigne, les bras démesurément longs, largement écartés en signe de bonté universelle et, autour d'elle, de petites croix

gammées. D'un signe de croix elle bénissait toutes les créatures de la terre, des eaux et des airs : les oiseaux étaient perchés sur ses bras, les bêtes caressaient ses pieds, dans les plis ruisselants de sa robe nageait un poisson et, sous son bras qui bénissait, un taureau passait la tête. « L'Écumette! l'Écumette! » pensa Dio. C'était lui — non pas le féroce dieu Minotaure, mais le doux Taureau du sacrifice, la victime immolée dès la création du monde — le Fils.

« Qu'est-ce que je fais? Contre qui ai-je aiguisé le couteau? » songea-t-elle, effrayée. Mais, trop tard : elle était invinciblement entraînée par une force plus puissante que l'effroi, comme si ce n'était pas elle, mais une autre qui décidait à sa place ce qu'il fallait faire.

Légers et fermes, tous ses mouvements étaient rythmés comme la danse : « Je danserai mieux que jamais! »

Les coqs chantèrent pour la deuxième fois : dans moins d'une heure les gardiens de nuit feraient leur ronde; pendant ce temps il fallait en finir.

Se baissant vivement, elle saisit le couteau sur la pierre et le mit dans la gaine à sa ceinture. Deux torches étaient préparées. Elle en alluma une à la flamme de la veilleuse et, sortant de la cellule, elle prit un couloir étroit et sombre entre les étables, puis un second, et

un autre encore. Ils s'entre-croisaient et s'enchevêtraient, comme dans le Labyrinthe. Elle ne rencontra pas âme qui vive. Seul, dans le dernier couloir, au seuil de la porte, un vieux gardien ivre dormait d'un sommeil de mort. La moitié des veilleurs et des bouviers s'étaient enivrés au souper, Dio leur ayant envoyé un broc de vin mêlé d'un narcotique.

Enjambant le dormeur, elle entra dans le vestibule de l'arène large et bas, supporté par des piliers de cyprès. Là, sous une housse grise, se dressait, comme un fantôme, le mannequin de la Génisse au ventre creux, où Eoïa, fiancée du dieu Taureau, avait jadis passé la nuit.

Dio poussa le verrou de la porte, planta la torche allumée sur un croc de cuivre fixé au mur et s'approcha avec l'autre torche d'une petite échelle de bois menant aux greniers et aux granges, où l'on conservait la paille et le fourrage des bœufs. Elle y monta. A la torche qu'elle tenait, était attachée une longue corde enroulée. Elle la déroula, lança en bas le bout libre et enfonça la torche dans un tas de paille. Redescendue, elle enleva l'échelle qu'elle cacha dans le coin le plus sombre, sous le mannequin de la Génisse, et prenant au croc la torche allumée, mit le feu à la corde pendante.

Légalement enduite d'un mélange de résine,



de soufre et autres matières inflammables, elle se consumait lentement comme de l'amadou. Ces engins incendiaires — invention des dédales ingénieux — étaient employés au siège des forteresses et dans les batailles navales. A la longueur de la corde on pouvait exactement calculer le moment de l'incendie.

La torche allait s'enflammer dans la paille, le feu prendrait dans les greniers et les granges, gagnerait les autres parties en bois de l'édifice — poutres, plafonds, colonnes, escaliers — et toute la grande arène de Cnosos, tanière de la Bête, serait détruite par le feu.

Dio sortit du vestibule dans l'arène. A la fraîcheur de la nuit déjà automnale, ses épaules nues frissonnèrent. Dans le ciel pur, aux étoiles rares, la pleine lune resplendissait, éblouissante. Le sable blanc scintillait comme la neige d'étincelles bleues. Les gradins blancs étaient vides, mais les passages aux ombres noires semblaient peuplés de spectateurs fantômes. La tente royale s'ouvrait, comme une gueule béante et noire. Au-dessus d'elle luisait le mufler d'argent du Taureau.

Dio s'approcha de la stalle de l'Écumette. La grille de la porte était ainsi faite qu'une seule personne pouvait aisément la lever en tournant une roue sur laquelle s'enroulait une chaîne de cuivre. Dio la leva.

Le taureau s'élança hors de l'étable, courut au milieu de l'arène, s'y arrêta et, avec un mugissement doux comme un soupir d'amour, leva le museau vers la Lune-Pasiphaé. Avec sa petite tête finement dessinée, ses cornes énormes recourbées comme le montant d'une lyre, les plis de sa peau pendant à son cou démesurément gras, ses jambes minces, délicatement sculptées, l'escarboucle jaune transparent de l'œil intelligent, le poil blanc aux chatoyants reflets d'argent, semblable à l'écume des mers, il était beau, comme ce Taureau divin qui sortit de la mer bleue dans la blanche écume des vagues mugissantes — le bien-aimé de Pasiphaé.

Il se tourna vers Dio et marcha lentement vers elle, cornes basses, comme pour la lancer en l'air, mais, arrivé près d'elle, il s'arrêta net, et lorsqu'elle saisit ses cornes à deux mains, il releva la tête d'un mouvement furieux en apparence, mais en réalité doux et caressant, la souleva, comme en jouant, la jeta sur son dos et partit en dansant, tout fier, semblait-il, de sa belle cavalière : ainsi, jadis, courait sur la mer bleue, blanc comme l'écume des vagues mugissantes, le dieu Taureau portant la déesse Europe.

Dio, sortant le couteau de sa gaine, voulut frapper, mais ne le put pas. En voyant la croix

du manche, elle se rappela les petites croix de la Mère bénissant les créatures. De nouveau, quelqu'un décida pour elle ce qu'il fallait faire : la main qui ne se levait pas sur la bête paisible, se lèverait peut-être sur la bête furieuse.

La torche qu'elle avait tout à l'heure jetée à terre continuait de brûler, comme une blessure rouge sur le corps blanc et lunaire de la nuit. Sautant à bas du Taureau, Dio courut vers la torche, la saisit, et, lorsque de nouveau la bête s'approcha, elle lui mit la gerbe de feu entre les cornes, de manière qu'elle y restât accrochée. Le taureau bondit en arrière, mugit, secouant rageusement la tête pour se débarrasser de la couronne de feu. Mais n'arrivant point à la faire tomber, il ne faisait qu'activer la flamme. Les étincelles pleuvaient, la résine coulait en gouttes ardentes, le poil brûlé sentait le roussi. Enfin, il jeta la torche par terre, se cabra et bondit furieusement sur Dio : maintenant, il ne jouait plus.

Elle fit un bond de côté. Sans la toucher, les cornes frappèrent la terre avec tant de force qu'elles s'y enfoncèrent profondément et que la bête, pliant sur ses jambes de devant, assommée par le coup, ne put d'abord relever la tête. Au même instant, Dio, s'approchant, lui posa le genou sur le garrot et plongea le couteau entre l'échine et l'aisselle gauche, visant le cœur.

Si une mère, tuant son enfant dans un accès de démence, se ressaisissait au moment où la lame vient de s'enfoncer, elle éprouverait ce que Dio ressentit à cet instant.

Avec un beuglement sourd, semblable à un gémissement humain, le taureau leva la tête, repoussant si violemment la danseuse qu'elle tomba à la renverse. Il se dressa, bondit, chancela et s'écroula. Le muse enfoui dans le sable, il râlait et se débattait comme un oiseau blessé. Encore une fois il se dressa sur ses jambes de devant. Dio courut de nouveau vers lui, arracha le couteau, mit un genou à terre et plongea si profondément la lame dans la gorge que, dans les plis mous de la peau, sa main avec le manche en croix s'enfonça. Le sang jaillit à sa figure. Elle se détourna, fermant les yeux pour ne pas voir.

Lorsqu'elle revint à elle, elle vit la bête inanimée, couchée à ses pieds, et des tourbillons de fumée grise, entrecoupée de flammes rouges, sortir du vestibule de l'arène. Les rideaux de la tente royale s'embrasèrent, une colonne de feu s'éleva, une lueur pourpre jaillit dans le ciel, et la face de la lune pâlit.

Messenger d'alarme, le rugissement de la trompe-conque sacrée retentit et, par tout le labyrinthe, de multiples échos roulèrent, comme des mugissements de taureau.

Des ombres, noires sur les gradins blancs, couraient comme des fourmis. Les gens épouvantés se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux, sanglotaient, gémissaient :

— Aï Adoun! Aï Adoun!

De loin ils montraient du doigt la déicide, mais n'osaient s'en approcher. Certains descendaient dans l'arène, faisaient deux ou trois pas, puis, soudain, s'arrêtaient et, se retournant, fuyaient avec un cri de terreur :

— Laran-Lasa! Laran-Lasa!

C'était le nom d'un terrible démon androgyne. Dio comprit que les gens la prenaient pour un mauvais esprit, ne pouvant imaginer qu'un humain fût capable d'un tel crime.

Enfin, la maîtresse des jeux, la mère Anahita, entourée d'autres prêtresses, s'approcha d'elle. Tenant au-dessus de sa tête la hache à deux tranchants, elle prononça la conjuration :

— Labrys, Labrys sacrée contre la force impure! D'où que tu viennes, du feu, de l'eau, de la terre ou des airs, fuis, disparais, maudit — maudite!

Elle ne prononçait la conjuration que pour les autres, sachant bien qu'elle avait devant elle un être humain. Cependant, la foule, voyant que la sainte Labrys n'avait pas foudroyé Dio, s'enhardit, s'approcha, l'entoura, la menaçant de poings, de couteaux et de glaives.

— Au bûcher, au bûcher, la maudite!

Mais, sur un signe de la prêtresse, tous se turent et s'écartèrent.

La mère Anahita, s'approchant de Dio, lui demanda :

— Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait, insensée?

Puis, ayant regardé son visage pâle, écla-boussé de sang, elle comprit soudain et se tut. Elle lui prit la main et, l'ayant sentie gluante de sang, elle ne la lâcha pas, mais la serra plus fortement encore. Son visage intelligent et bon se rida et, avec un sanglot, elle murmura à son oreille :

— Oh! pauvre, pauvre, qu'as-tu fait de toi? Tu as voulu venger Eoïa?

— Elle et tous, répondit Dio avec calme : plus l'effroi des autres était grand, plus son calme était profond.

» Le sang des victimes humaines est une abomination devant Dieu... commença-t-elle, mais elle n'acheva pas. Elle voulut dire : « Le Père est l'amour », mais sentit que ses paroles seraient vaines et vides. Elle ne mourrait que pour les dire, et voici qu'elle restait muette et mourrait en silence.

La mère Anahita, comme si elle devinait sa pensée, hocha la tête tristement :

— Est-ce que les hommes te comprendront? Tu mourras et ne feras rien!

- Soit, que je meure pour Lui!
- De qui parles-tu?
- De Celui qui viendra.
- Celui qui devait venir est déjà venu.
- Non, Il viendra.
- C'est à lui que tu as obéi?
- A Lui.

Anahita la regarda longuement, fixement, et soudain, lâcha sa main. Elle ne dit rien, mais Dio la comprit : « Prends garde : s'il est déjà venu, juste sera ton châtement — le bûcher! »

— Au bûcher! Au bûcher! Qu'on l'extermine, car elle ne doit pas vivre! gronda la foule menaçante, avançant de nouveau.

Quelqu'un de zélé courut au corps de garde, apporta une paire de menottes et la remit à la mère Anahita. Dio tendit d'elle-même les mains, et la prêtresse lui passa les menottes dont les chaînes tintèrent.

Dio leva les bras au ciel et, dans le silence soudain, elle s'écria, le visage illuminé de joie, comme si elle voyait déjà Celui qu'elle appelait :

— Viens! Viens! Viens!

Dio attendait son arrêt. Il ne pouvait être prononcé que par la grande prêtresse Akakalla, mais celle-ci était gravement malade, presque à la mort, dans la sainte demeure des Abeilles, sur la Montagne.

Elles ne savaient comment lui annoncer la terrible nouvelle. Pourtant, il était impossible de la lui cacher. Lorsqu'elle apprit le crime de Dio, sa fille bien-aimée, on crut qu'elle ne survivrait pas. Elle survécut cependant, mais perdit l'usage de la parole et la moitié de son corps fut paralysée.

Après être longtemps restée couchée comme une morte, elle fit enfin signe qu'elle voulait écrire. On lui présenta une tablette. D'une main défaillante, elle y griffonna quelque chose.



Un courrier porta la missive à Dio. Elle ne contenait que ces mots : « Pardonne-lui — elle te pardonnera. »

Dio comprit : « Pardonne à la grande Mère le sang d'Iol, d'Efra, d'Eoïa, le sang de toutes les victimes humaines, et la Mère te pardonnera aussi. »

Sur la même tablette Dio écrivit la réponse : « Je ne pardonne pas. » Et le messager remporta la lettre.

Akakalla lut la réponse et écrivit au-dessous : « A brûler. »

C'était le matin, et le soir l'agonie commença. Une des Abeilles, devinant à l'expression de son visage et aux mouvements convulsifs de ses doigts que la mourante voulait encore écrire, lui glissa sous la main la tablette et lui mit entre les doigts le calame. Mais les doigts inertes se desserrèrent, et le calame tomba.

Vers le matin, la Grande Prêtresse mourut, emportant avec elle dans la tombe le secret de sa dernière volonté — la grâce de Dio, peut-être.

Dio devait être brûlée sur cette même colline, où quelques jours auparavant avait été livré aux flammes le corps d'Eoïa.

Une cellule, chapelle d'Adoun, creusée dans le roc, servait de prison aux victimes. Les murs nus, la voûte basse, les fenêtres aux

barreaux épais, les verrous des portes rouillées, tout donnait à la caverne l'aspect d'une geôle. Mais il s'y trouvait en même temps un lit splendide, une couche royale d'ivoire et d'ébène, tendue de pourpre. Les parfums des encensoirs se mêlaient à la fraîcheur des lys, épanouis en des vases aux merveilleuses peintures. Des mets et des vins royaux, des vêtements et des parures de pierres précieuses étaient offerts à la victime, comme la victime était offerte à Dieu. Et cruellement dérisoires semblaient à Dio les mules en plumes de paon, le coffret d'onyx avec des perles broyées, poudre des reines et des courtisanes de Babylone, et la cassette de jade avec un mélange égyptien de charbon d'acacia et d'ambre, dont le roi Khoufou-Chéops, constructeur de la grande pyramide, usait déjà, mille ans auparavant, pour se blanchir les dents.

Les gens ne savaient qu'imaginer pour lui faire plaisir. Ils la considéraient avec vénération et effroi, se prosternaient devant elle et l'adoraient comme Dieu, car Dieu est immolé dans chaque victime.

Plus pénible que la mort lui était cette adoration. Il lui semblait qu'on l'enterrait vivante, que l'on tuait son âme avant son corps. Elle aurait préféré qu'on l'outrageât, la frappât, lui crachât à la figure.

Les femmes crétoises ne consentaient pas à remplir l'office de bourreau. Cette fonction était remplie par une Thrace de la tribu septentrionale des Besses, adorateurs du féroce dieu Zagreus, Déchireur d'hommes. Son nom — Gla — rappelait le cri d'un oiseau de proie; on l'appelaït aussi l'Égorgeuse — celle qui égorge, immole les victimes — et Narines-arrachées, parce que, pour on ne savait quel crime abominable, commis dans sa patrie, le bourreau lui avait, avec une tenaille, arraché les narines jusqu'à l'os.

Gla était vieille, mais robuste. Elle avait des cheveux d'une couleur jaune paille, inconnue dans les pays du Midi; des yeux bleu pâle, tristes et cupides comme ceux des vautours; des lèvres minces, violettes et humides comme des vers de terre; son terrible visage camus ressemblait à une tête de mort.

Vêtue, été comme hiver, de la *bassara* thrace, pelisse en peau de renard, élimée et sentant le rance, elle portait dans une gaine pendue à une ceinture de cuir le couteau du sacrifice, en silex, long et effilé comme une alène. Elle était presque toujours un peu grise, s'enivrant non point avec du vin, mais avec une liqueur inconnue elle aussi, claire comme l'eau et brûlante comme le feu.

On disait qu'elle aimait surtout à égorger les

petits enfants et que, si l'on restait longtemps sans en immoler, elle se glissait dans les maisons et volait les enfants pour leur couper la gorge et sucer leur sang.

Le peuple la haïssait tant qu'il l'aurait mise en pièces si elle n'avait été protégée par la garde de la Grande Prêtresse qui l'aimait bien et la considérait comme une fidèle servante de la Mère. Dio, lui ayant un jour demandé pourquoi elle tolérait cette horrible créature, Akakalla lui avait répondu :

— N'outrage pas Gla ! Le Lys pur est l'enfant de la Terre-Mère, et la charogne puante aussi. La Terre engendre et corrompt. La Mère a deux paroles : « J'aime — je tue », et deux visages : l'un est comme le soleil, l'autre, comme Gla.

Dio, épouvantée, avait pardonné ce blasphème ; pensant qu'elle ne comprenait pas. Maintenant, elle avait compris et ne pardonnait plus.

Gla était aussi géôlière. A toute heure du jour et de la nuit, elle pouvait entrer dans la cellule de la victime.

Elle y entraît doucement, s'arrêtait et regardait Dio silencieusement, avec des yeux avides, presque amoureux. Son terrible visage camus — tête de mort — souriait ; dans ses yeux bleu pâle brillait une hideuse tendresse ; ses lèvres minces — vers de terre — remuaient avec un

chuchotement indistinct, murmurant peut-être ces mêmes paroles : « J'aime — je tue. »

Parfois il semblait à Dio que la mère Anahita avait raison : « Tu mourras et ne feras rien. » Oui, elle mourrait sans avoir rien fait. Vainement elle avait voulu trancher le nœud qui relie Dieu au diable — elle n'avait fait que s'y prendre elle-même. Avait-elle tué la Bête ou Dieu, elle ne le savait toujours pas et ne le saurait jamais. A quelqu'un elle disait : « Viens ! » Mais à qui ? Ni nom, ni corps, ni visage. Et comment viendra-t-il, quand, où ? Et même viendra-t-il jamais ? Où sont donc les promesses de sa venue ? Tout n'était-il pas, comme cela avait été depuis le commencement du monde, et tout ne serait-il pas de même jusqu'à la fin ?

Soudain, l'effroi glaça son cœur : « Il ne viendra pas ! » — l'effroi de la démence : croire que la Mère est Gla.

IV

Réjouis-toi, Vierge très pure,  
Prépare la couche nuptiale!  
Que l'amour détourne  
La fureur céleste!

chantaient les prêtresses d'Adoun, en conduisant au bûcher Dio, vêtue de blanc, comme jadis Eoïa, et couronnée de blanches fleurs de safran.

Par un étroit et sombre escalier, taillé dans le roc, elles arrivèrent à un second escalier extérieur, large, tout inondé de clair de lune, qui menait de la Porte des Lions au sommet plat de la colline, où se trouvait l'autel aux sacrifices humains.

Dans le ciel pur aux rares étoiles, la lune brillait, presque éblouissante. Le profil du

mont Kaerate, bleuâtre dans la brume lunaire, rappelait la face tournée vers le ciel d'un géant mort — le dieu Adoun même. Dans le noir anneau de bois de cyprès blanchissait la cité-palais de pierre blanche, le Labyrinthe, demeure du dieu Taureau. Au pied de la colline noircissait le port de Cnossos, forêt de mâts et d'agrès, et jusqu'à l'horizon scintillait dans la mer une route d'argent triomphale.

Avidement Dio regardait la mer, aspirait sa fraîcheur salée, écoutait le bruit des vagues, et elle regrettait la mer, le ciel, la terre, le soleil qu'elle ne verrait plus — toute l'humble vie terrestre. Son cœur pleurait, comme pleure un enfant arraché au sein de sa mère.

Lentement le cortège gravissait l'escalier, dans la double lumière, blanche de la lune et rouge des torches. La noire moisson des têtes humaines s'agitait avec une sourde rumeur en dehors de l'enceinte sacrée, où l'on ne laissait pénétrer personne. Soudain, la foule aperçut le cortège et cria, furieuse :

— Réjouis-toi ! Réjouis-toi !

Avec cette clameur se confondirent les mugissements des trompes-conques, le gémissement des flûtes, le grondement des cymbales et le chant des prêtresses :

Réjouis-toi, Vierge très pure,  
Prépare la couche nuptiale !

Sur un autel de pierre, creusé d'un trou profond, était disposé un lit de branches sèches et résineuses de cèdre, de pin et de cyprès, avec un amas de fagots et d'étope, imprégnés de résines aromatiques et d'autres matières inflammables : il suffisait d'allumer le bûcher à n'importe quel bout, pour qu'il flambât d'un seul coup, comme une torche gigantesque.

Les prêtresses conduisirent la victime près du bûcher et la dévétirent entièrement. Puis, on apporta et l'on posa à ses pieds une grande croix faite de deux planches de chêne. Gla s'approcha d'elle et dit :

— Couche-toi!

Dio s'agenouilla, mais elle ne savait pas comment se coucher. Gla la renversa en arrière, le dos contre la croix, lui allongea les jambes, lui écarta les bras, attacha les pieds à l'extrémité de la plus longue des planches et les mains aux deux bouts de la planche transversale, entourra sa taille d'une corde qu'elle passa aux quatre coins de la croix et noua solidement par derrière.

Douze prêtresses, trois à chaque extrémité, soulevèrent la croix et la posèrent sur le bûcher.

« Voilà donc ce que signifie la Croix! » pensa Dio.

Elle savait que le bûcher ne serait pas allumé tout de suite, mais seulement au premier rayon



du soleil levant. D'après la lune et les étoiles, elle calcula que près de trois heures s'écouleraient avant le lever du jour.

Trois heures — trois éternités. Son cœur se déchirait en deux, et elle ne savait pas quelle moitié était la vraie. Comme sur une balançoire gigantesque, elle se balançait, tantôt s'envolant, tantôt retombant, et elle ne savait pas quel élan serait le dernier : « Il viendra — Il ne viendra pas ! »

La nuit était fraîche. Quelqu'un, pris de pitié, jeta sur son corps nu une peau de chèvre. Les cordes serrées, pénétrant dans sa chair, la coupaient comme des couteaux; ses bras et ses jambes étaient engourdis; le sang lui battait aux tempes; la tête lui tournait, une odeur fade lui donnait des nausées : on brûlait des substances stupéfiantes, afin d'endormir les souffrances de la victime.

Elle se souvint que tantôt, sur l'escalier, une des prêtresses lui avait chuchoté à l'oreille : « N'aie pas peur, on ne te brûlera pas vive. » Elle avait compris : « Avant de te brûler, on t'égorgera. » Et maintenant elle pensait : « Être brûlée vive est horrible, mais cela vaut mieux que le couteau de Gla ! »

Gla planait au-dessus d'elle, comme un corbeau au-dessus d'un cadavre. Son terrible visage camus — tête de mort — souriait; dans ses

LA NAISSANCE DES DIEUX

Lux bleu pâle luisait une hideuse tendresse; ses lèvres humides — vers de terre — remuaient, murmuraient : « J'aime — je tue ! » Approchant tout contre le cœur de Dio la pointe aiguë du couteau de silex, elle piquait doucement, doucement et léchait avidement la goutte de sang qui coulait.

Poussant un cri, Dio revenait à elle : personne. Seules, les étoiles brillaient au-dessus d'elle, plus lointaines, plus proches que jamais. Et le noir effroi de la démence s'emparait d'elle : croire que la Mère est Gla.

Et de nouveau, elle se balançait sur la terrible balançoire, tantôt s'envolant, tantôt retombant : « Il viendra — Il ne viendra pas ! »

Soudain, elle tomba, précipitée au plus profond des ténèbres.

« Non, jamais, jamais Il ne viendra ! » Mais jusque dans cet abîme elle clama : « Viens ! »

Et Il vint.

Elle sentit la croix bouger, se soulever. Quelqu'un, qu'elle ne voyait pas encore, détachait les cordes. Elle n'osait pas ouvrir les yeux. Brusquement elle les ouvrit, vit, et s'écria :

— Tamou!



moi nous avons obtenu ta grâce du roi Idomine.

— Du roi? fit-elle, étonnée, en hochant la tête. — Le roi n'en a pas le pouvoir. Personne ne l'a, sauf la Grande Prêtresse...

— Elle est morte et l'on n'en a point encore choisi une autre. Le roi pouvait...

— Non, il ne pouvait pas. Tamou, pourquoi ne me dis-tu pas tout? Je veux tout savoir!

— Tu le sauras plus tard, maintenant il faut se hâter, Touta nous attend au port. Vite sur le bateau, et en Égypte!

— Et toi? Que vas-tu devenir? demanda-t-elle.

Il se taisait. Elle se souleva, lui posa les mains sur les épaules, approcha son visage contre le sien, le regarda dans les yeux, et soudain, comprit tout.

Elle connaissait la loi de la Montagne : on ne pouvait sauver une victime humaine qu'au prix d'une autre — corps pour corps, âme pour âme. Mais ce n'était permis ni à la mère, ni au père, ni au frère, ni à la sœur, ni à l'époux, ni à l'épouse : seul en avait le droit un étranger aimant assez la victime pour mourir à sa place, car c'est le sacrifice volontaire de l'amour, le plus saint de tous, qui exhale le parfum le plus agréable au Seigneur.

— Tamou, mon frère, je sais tout : tu meurs

pour moi! prononça-t-elle sans le quitter des yeux.

— Oui, pour toi et pour Lui, répondit-il simplement. — Te rappelles-tu que je le maudissais et que tu m'as dit : « Bientôt tu sauras que tu l'aimes! » Eh bien, maintenant je le sais...

— « A celui qui t'a fait le mal, rends le bien »? murmura-t-elle dans une douce extase mêlée d'effroi.

— Non, Dio, tu ne m'as pas fait de mal. Bénies soient les souffrances de ton amour! Ce n'est pas moi, mais toi qui me rends le bien pour le mal. T'en souviens-tu? lorsque je t'ai dit que j'avais tué Eoïa, tu m'as répondu : « Nous ne cesserons jamais de nous aimer. » Oh, laisse-moi donc, laisse-moi mourir pour toi et pour Lui!

Il pleurait. Soudain, à travers ses larmes il sourit.

— Je suis un marchand, je sais compter, je sais où est mon gain. Mieux vaut pour moi mourir que vivre : la vie nous avait séparés, la mort nous unira.

— Je ne veux pas, je ne veux pas! gémissait-elle, en se tordant les mains. — Si vivre c'est te tuer, je ne veux pas vivre!

— Tu ne veux pas? Tu l'appelais : « Viens », et lorsqu'il est venu, tu ne veux pas l'accueillir?..

Dio, ma sœur, ma bien-aimée, ne sens-tu pas qu'Il est ici, parmi nous, en ce moment? Ce n'est pas moi, mais Lui qui te le dit : il le faut pour qu'Il vienne.

Les clameurs de la foule recommencèrent. En voyant que l'on détachait la victime de la croix, Gla, exaspérée, avait couru hors de l'enceinte sacrée, criant que l'on voulait soustraire la victime à Dieu, et avait amenté le peuple.

Le chef des gardes royaux accourut vers les porteurs nubiens :

— Vite, vite, au port et sur le navire! Elle ne doit pas rester ici une minute de plus!

Anahita s'approcha aussi de Tamou :

— Mon fils, ton heure est venue. Dieu exige une victime. Es-tu prêt?

— Oui, répondit-il.

Les Nubiens soulevèrent la litière. Dio tendit les bras vers Tamou. Il l'étreignit, et elle lui donna un tel baiser qu'en se le rappelant, plus tard, sur le bûcher, il pensa : « Oui, cela valait bien la peine de mourir! »

La litière s'éloignait rapidement. Tamou la suivit du regard et, lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se tourna vers Anahita et dit :

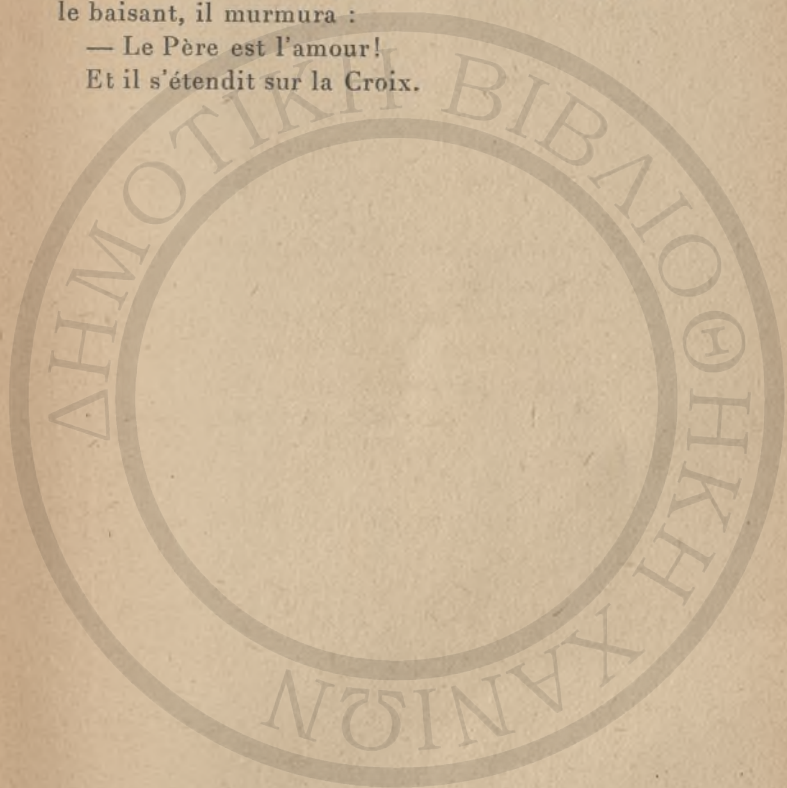
— Allons!

Elle posa sur lui la blanche couronne de safran, enlevée à Dio, et le conduisit au bûcher.

Il vit à ses pieds la croix. En enlevant ses vêtements, il tâta sur sa poitrine le talisman de cornaline avec l'inscription : « *Ab vad* » et, en le baisant, il murmura :

— Le Père est l'amour!

Et il s'étendit sur la Croix.



## VI

Dio revint à elle sur le navire. Elle était couchée sur le pont, dans la cabine de Touta, en bois de sycomore doré, ornée de peintures. A la lueur naissante de l'aube, elle vit sur les parois la même image que dans la litière : le disque solaire du dieu Aton, bénissant le roi Akhenaton de ses mains-rayons, tenant des Croix de Vie — *Ankh*. Dans ses pensées, confuses comme celles du délire, elle les confondait avec cette autre croix sur laquelle elle avait été tantôt couchée et sur laquelle Tamou était maintenant étendu.

De derrière la longue jetée du port de Cnossos sortaient en mer, l'un après l'autre, comme un troupeau de cygnes, six navires : trois égypt-



tiens, deux crétois — escortes d'honneur de l'ambassadeur — et le dernier, chargé de fer, appartenant à Tammuzadad, son suprême présent au roi d'Égypte, pour avoir sauvé Dio.

Les voiles pendaient dans l'air immobile. Mais les rames s'élevaient et s'abaissaient, brillant dans l'aube d'un reflet humide, pareilles aux nageoires d'un monstre marin, et les vaisseaux avançaient vite, traçant derrière eux deux sillons bleuâtres sur la blancheur de la mer, opaline et rose comme le ciel. Là, dans le ciel, luisait, blanche comme le soleil, l'étoile d'Amour, l'étoile de Lui — Elle, Adolescent-Vierge, Adoun-Mâ.

Les pentes encore sombres et endormies de l'Ida bleuissaient, mais déjà sa cime neigeuse était blanche et rose.

Au bord du ciel et de la mer, un charbon ardent rougit, s'arrondit en cercle de feu, et, dans les rayons jaillissants du soleil levant, mourut l'étoile de l'Amour.

La brise du matin gonfla les voiles, et sous la quille du navire, murmura l'écume sonore des vagues violettes.

Engour, fils de Nourdagan, le berger, que Dio avait jadis écouté pleurer la mort du Dieu Tammouz, naviguait sur le même vaisseau. Zenra l'avait emmené avec elle en souvenir de Tamou.

Il avait entendu la nourrice parler de la mort de son maître, mais il semblait n'avoir pas compris et restait insensible, tant la vieillesse avait affaibli sa raison.

Soudain, le matelot en vigie dans la mâture cria :

— La victime brûle!

Et il montra du doigt les tourbillons de fumée qui s'élevaient au sommet de la colline, dominant le port de Cnossos, où se trouvait l'autel aux sacrifices humains. Tous regardèrent de ce côté.

Touta, regardant lui aussi, soupira :  
« Pauvre homme! Quel sage c'était, et cependant, il s'est perdu, comme un fou, pour rien... »

Par convenance, il se couvrit les yeux de la main, comme s'il pleurait. Mais il se consola vite, songeant que cette mort sauvait Dio la danseuse, perle du Royaume des Mers, présent merveilleux au roi d'Égypte.

Longtemps, Engour regarda sans comprendre. Tout à coup, il comprit et poussa un cri terrible, comme un chien hurlant à la mort.

Dio, entendant ce hurlement, se leva, regarda par la fenêtre de la cabine. Elle vit la fumée, et il lui sembla que le couteau de Gla lui transperçait le cœur. Mais elle se souvint :  
« Il le faut pour qu'Il vienne », et le couteau

s'émoussa. Elle se réjouit d'une joie inattendue, sachant mieux que jamais qu'il viendrait.

Les marins avaient prédit que pendant les jours proches des tempêtes équinoxiales la navigation serait périlleuse. Mais Touta ne savait plus ce qui était le plus dangereux, la mer ou la terre, tant il était effrayé par le grondement des tonnerres souterrains et par l'incendie de l'arène de Cnossos. L'incendie avait été vite éteint. Mais, mal éveillé, Touta s'était imaginé que tout le palais était en flammes, et avait eu tellement peur qu'il avait failli sauter par la fenêtre. De plus, les derniers jours, le bruit avait couru que des hordes innombrables d'Achéens, Danaëns, Dardaniens, Troyens, Pélasgès, et autres tribus à demi sauvages marchaient vers le Royaume des Mers : Sarpedomine l'exilé les conduisait contre le roi Idomine, frère contre frère. Touta se rappela la prophétie : « De la nuit viendront les Hommes de Fer, et ce sera la nuit de fer, la fin de tout. » Le pauvre ne savait comment fuir de l'île maudite.

Le roi Odysseus avait été en cinq jours de Crète en Égypte :

Avec le froid et propice Borée, gais et vaillants,  
Nous voguions sur la mer comme sur le courant d'une  
rivière ;

Les navires nous emportaient, obéissant au gouvernail et au vent;

Cinq jours après nous arrivâmes à l'embouchure aux flots limpides

Du fleuve Égypte.

Telle n'était pas la navigation de Toutankhamon.

A peine venaient-ils de doubler l'extrême cap nord-est de l'île, Britomartis-Sammonion, que deux vents contraires, se heurtant, déchainèrent la tempête.

Construit en cèdre et en chêne dur, facile à manœuvrer, avec sa carène aux flancs abrupts et son éperon pointu fendant le flot, le navire à deux mâts de Toutankhamon, mené par cinquante rameurs d'élite, résistait à la tempête mieux que tous les autres. Mais Toutankhamon était si découragé qu'il jurait à Amon-Aton, s'il avait seulement la vie sauve, de ne jamais plus s'embarquer sur la Très-Verte.

Durant six jours, la tempête fit rage. On ne voyait ni le soleil ni les étoiles, et les marins ne savaient où ils allaient. Enfin, le septième jour, elle se calma, et l'on aperçut les rivages de Chanaan.

Ils se réfugièrent dans le port de Geser, mais ils y restèrent peu de temps, car des bandes de brigands Khabires rôdaient aux alentours. En ce jour, Iaschouïa-Josué avait déjà passé le

Jourdain et s'était emparé de Ourouchalim, Cité de Dieu.

Après avoir quitté Geser, ils mouillèrent à Askalon, port plus sûr, gardé par un détachement égyptien. Ils y furent rejoints par le second navire de Touta, le troisième s'était perdu, corps et biens; les deux vaisseaux keftiens, comme on le sut par la suite, avaient été jetés par la tempête sur le rivage d'Alachia-Cypre. Quant à celui de Tammuzadad, il s'était brisé, avec son chargement de fer, contre les récifs du cap Carmil — Nez-de-Gazelle.

Ils restèrent plus d'un mois à Askalon, pour réparer les navires et attendre un vent favorable.

Vinrent enfin les calmes jours alcyoniens qui précèdent l'hiver, lorsque le trident du dieu des mers, Velchan, aplanit les vagues, pour que les mouettes puissent couvrir leurs petits dans leurs nids flottants.

Trois jours après avoir quitté le port d'Ascalon, ils aperçurent Pharos dont il est dit dans le chant d'Odysseus :

Sur la mer aux larges rumeurs s'élève une île située  
En face de l'Égypte; ses habitants la nomment Pharos,  
Elle est à telle distance de la côte que, par un vent propice,  
Le navire la peut franchir en une seule journée.

Ils passèrent devant elle sans y aborder, allant droit au Sud.

\* \* \*

C'était une journée douce et grise. Il commençait à pleuvoir. Des gouttes silencieuses tombaient, chaudes comme des larmes. La mer, lisse comme un miroir, était d'un vert trouble, mêlée déjà aux eaux du Nil.

Assise à la poupe sur un rouleau de cordage, Dio écoutait la flûte champêtre d'Engour qui, à l'autre bout du navire, pleurait le dieu Tammouz.

Sur Tammouz le lointain s'élèvent les pleurs !  
Immolée est la chèvre avec son cheveau,  
Immolée est la brebis avec son agneau.  
Sur le Fils bien-aimé s'élèvent les pleurs !

Dio écoutait, et de douces larmes, de tristesse ou de joie, elle ne le savait pas, coulaient sur son visage. Elle se rappelait tout le passé, comme un songe ou comme les morts, peut-être, se remémorent leur vie. Iol, Efra, Eoia, Tamou, que de victimes ! Pourquoi ? Maintenant, elle le savait : pour qu'il vienne. La Terre-Mère, dans les souffrances de l'enfantement, souffrances humaines, enfante Dieu.

Soudain, à l'horizon, au-dessus de la Très-

Verte, apparut, comme éclairée par le soleil,  
une mince bande jaune.

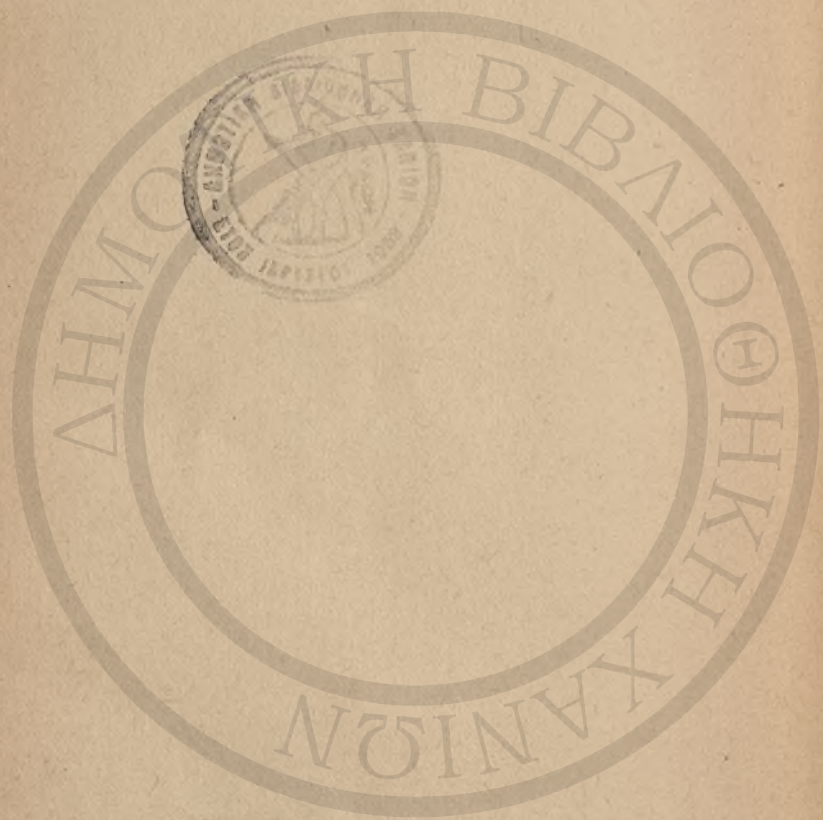
Dio demanda au pilote :

— Qu'est-ce que cela ?

Il répondit :

— L'Égypte !

FIN





TABLE

---

LA MÈRE DES DIEUX. . . . .	1
LE LABYRINTHE. . . . .	41
PASIPHAË . . . . .	81
LES BACCHANTES. . . . .	127
LE MINOTAURE. . . . .	175
LA CROIX . . . . .	211









## DERNIÈRES PUBLICATIONS

	Vol.		Vol.
<b>ALBERT ADÈS</b>		<b>A. R. DE LENS</b>	
Un Roi tout nu.....	1	Derrière les Vieux Murs en ruines.....	1
<b>GABRIÈLE D'ANNUNZIO</b>		<b>PIERRE LOTI</b>	
Nocturne.....	1	Un Jeune Officier pauvre.	1
<b>ANDRÉ ARMANDY</b>		<b>LOUIS MERCIER</b>	
Pour l'honneur du navire.	1	Lazare le Ressuscité.....	1
<b>RENÉ BAZIN</b>		<b>DMITRY DE MÈREJKOWSKY</b>	
Le Conte du Triolet.....	1	Le Mystère d'Alexandre I <sup>er</sup>	1
<b>V. BLASCO IBANEZ</b>		<b>PIERRE DE NOLHAC</b>	
Marc Nostrum.....	1	Le Trianon de Marie-An- toinette.....	1
<b>RENÉ BOYLESVE</b>		<b>LUCIEN PEREY</b>	
Le Parfum des Iles Bor- romées.....	1	La Comtesse Potocka ..	1
<b>DOMINIQUE DUNOIS</b>		<b>NOELLE ROGER</b>	
Le Faune.....	1	Le Nouveau Déluge.....	1
<b>AUGUSTIN FILON</b>		<b>ANDRÉ SAVIGNON</b>	
Souvenirs sur l'Impéra- trice Eugénie.....	1	La Tristesse d'Elsie.....	1
<b>MARY FLORAN</b>		<b>MARCELLE TINAYRE</b>	
S'il avait su!.....	1	Priscille Séverac.....	1
<b>ANATOLE FRANCE</b>		<b>COMTE ALEXIS TOLSTOÏ</b>	
La Vie en fleur.....	1	L'Enfer sous l'eau.....	1
<b>MAXIME GORKI</b>		<b>RICHARD WAGNER</b>	
En Gagnant mon Pain...	1	Lettres à Otto Wesendonk.	1
<b>D<sup>r</sup> B. GRIMPRET &amp; G. VAIR</b>		<b>PAUL WENZ</b>	
Sous le Regard de la Déesse	1	L'Homme du Soleil cou- chant.....	1
<b>YVON LAPAQUELLERIE</b>		<b>COLETTE YVER</b>	
Amoret.....	1	L'Homme et le Dieu.....	1